This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

6[illegible]

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME VI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

H;

301992

STANFORD LIBRARY

LE

TRAITÉ NUL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MARSOLLIER.

MUSIQUE DE GAVEAUX,

Représentée, pour la première fois, au théâtre de l'Opéra-Comique de la rue Feydeau, le 23 juin 1797.

PERSONNAGES.

SIMONIN, riche fermier des environs.
MATHURINE, riche habitante du village.
DULIS, neveu de Simonin, et amoureux de Pauline.
PAULINE, fille de madame Mathurine.
JEANNETTE, filleule de Mathurine et de Pauline.
GROSPIERRE, garçon de ferme, et amoureux de Jeannette.
UN AVEUGLE, joueur de violon.

La scène se passe dans un village aux environs de Paris.

LE TRAITÉ NUL,

COMÉDIE.

Le théâtre représente le dehors d'un village, la maison de Mathurine sur la gauche; avec une fenêtre; à droite un grand arbre, le village au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURINE, seule, filant à sa porte.

Monsieur Simonin, ce riche fermier qu'est établi à quelques lieues d'ici, aime Pauline et veut l'épouser. Il n'y a pas à balancer.... C'est un enfant charmant, que Pauline! Ce n'est pas parce qu'elle est ma fille; mais depuis qu'alle est revenue de Paris, cela lui donne un maintien!... une tournure! une loquence!... Oh! les filles apprennent de bien belles choses à Paris! Aussi, dès que les jeunes gens l'ont vue de retour, c'était à qui lui ferait la cour :

des éloges ! des rubans ! des chansons ! Mais j'étais là, j'étais ici, j'étais partout.

(Elle se lève.)

COUPLETS.

Ah ! qu' c'est un métier difficile
D'élever des filles de quinze ans !
Pour écarter tous les amans,
Comm' une mèr' doit être agile !
Pauvres parens !
Faut si peu de tems !...
Mon Dieu ! mon Dieu !
Il en faut si peu !
En vain disons-nous par prudence
Qu' les amoureux sont pis qu' des loups ;
Si l'amour parle en même tems qu' nous,
L'amour est cru de préférence.

Quand une fille est en ménage,
Un' mèr' ne doit plus s'en mêler ;
C'est au mari d' la surveiller,
Si d'elle il conçoit quelque ombrage.
Époux prudens,
Faut si peu de tems !
Mon Dieu ! mon Dieu !
Il en faut si peu !
Fait'-vous aimer, v'là tout' la science ;
Car, malgré vos port', vos verroux,
Si l'amour frappe en même tems qu' vous,
On le r'cevra de préférence.

Au reste, je n'aurai plus d'inquiétude ; ce

sera l'affaire de Sim... Mais n'est-ce pas lui ? Non, c'est Jeannette, ma filleule, et Grospierre, notre garçon de ferme. Ils sont malins tous deux, mais je le sis autant qu'eux ; ils épient, ils écoutent ; ils voudraient bien savoir à qui je marie Pauline, pour le dire.... à elle d'abord, et à tout le village après. Oui-dà, et ça n'aurait qu'à manquer.... Les voici ; tâchons de nous en défaire.

(Elle se remet à filer.)

SCÈNE II.

MATHURINE, JEANNETTE, GROSPIERRE.

GROSPIERRE, à Jeannette bas.

PARLE-LI.

JEANNETTE.

Ma fine, je n'ose pas ; parle-li toi-même... Ne va pas la fâcher pourtant ; elle ne nous marierait plus.

GROSPIERRE, bas.

N'aie pas peur. (*Haut.*) Eh bien ! not' bourgeoise, v'là donc le jour où nous saurons c'tilà que vous destinais à mademoiselle Pauline ?

JEANNETTE.

Vous allais nous le dire, pas vrai, ma marraine ?

MATHURINE, souriant.

Eh ! peut-être ben... (*Sérieusement.*) peut-être ben que non.

GROSPIERRE, étonné.

Ha ! ha ! pourquoi ça donc ?

JEANNETTE.

Il faut pourtant que je le sachions, puisque c'est aujourd'hui que tout le monde....

MATHURINE.

Oh ! ça, c'est juste ! et dès que tout le monde le saura....

GROSPIERRE, riant.

Dès que tout le monde !... Ben obligé de votre confiance, madame Mathurine. (*A Jeannette.*) C'est flatteur tout-à-fait ; qu'en dis-tu, Jeannette ?

JEANNETTE, avec ironie.

Moi, j'en sis touchée, que je ne pouvons pas trouver d'expression.... Faut pas le dire à parsonne, au moins, Grospierre.

GROSPIERRE.

Oh ! non, diable ! quand on m'a confié un

secret, je me ferais plutôt.... Vous avez bien fait pourtant de nous conter tout franchement ce qui en est, not' maîtresse, parce que nous aurions pu jaser... sans savoir... dire, par exemple, que vous étiez femme à prendre pour Pauline le plus vieux, le plus maussade du canton, pourvu qu'il fût le plus riche; un M. Simonin, par exemple; j'aurions pu dire tout ça... mais à présent si je jasions, ce serait bien malice à nous, puisque vous avez bien voulu nous confier vos intentions, que je vous avons promis de n'en parler à personne, et que je vons tout de ce pas vous tenir notre parole. (*Revenant.*) Ça fait aussi que, quand vous aurez comme ça queuque secrets d'importance, vous n'manquerez pas de nous les communiquer... Ça entretient l'amiquié; pas vrai, madame Mathurine?

MATHURINE.

Sans doute.

GROSPIERRE, revenant.

Et l'estime?...

MATHURINE.

Je le crois.

GROSPIERRE, revenant.

Et la reconnaissance?

MATHURINE, impatientée.

En voilà assez.

GROSPIERRE.

Adieu, madame Mathurine.

JEANNETTE.

Adieu, ma marraine.

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE III.

MATHURINE.

Adieu, adieu,... Ha, ha! ils ont deviné, et vont peut-être... par dépit... Eh! qu'est-ce que cela me fait après tout? Ce ne sont pas eux qui pourraient faire manquer mon projet; je ne crains qu'un neveu de M. Simonin, bien aimable, à ce qu'on dit, et que ma fille aurait pu préférer, si elle l'avait connu; tout sera terminé avant qu'elle puisse le voir; et quand elle sera sa tante, il n'y aura plus à s'en dédire. V'là M. Simonin.

SCÈNE IV.

MATHURINE, SIMONIN.

SIMONIN.

Vous m'attendiais?

MATHURINE.

Pour un amoureux, vous n'êtes pas trop empressé.

SIMONIN.

Le cœur n'a pas vieilli, madame Mathurine; mais les jambes...

MATHURINE.

Ne parlais pas de ça... vous êtes droit comme une jeunesse.

SIMONIN.

J'ons pourtant vingt ans plus que vous; mais n'importe; tel que je suis, me v'là. J'ai de l'amour, de l'argent; j'arrive un peu tard au rendez-vous; (*Riant.*) mais enfin j'arrive, et peut-être y resté-je aussi longtems qu'un autre, lorsqu'une fois j'y suis arrivé.

(Il rit.)

MATHURINE, riant aussi.

Eh ben! quand je vous le disais... Mais parlons sérieusement : vous aimez Pauline?

DUO.

MATHURINE.

Vous qui voulez êt' son époux,
Quel bien, Simonin, avez-vous?

SIMONIN.

Vingt mille écus ; la chose est sûre.

MATHURINE, joyeuse.

Vingt mille écus comptant ?

SIMONIN.

Oui, tout autant,
Je vous le jure.

ENSEMBLE.

MATHURINE.

Quoi ! tout autant ?
(A part.)
Quel bon parti ! vingt mille écus !
Je ne comptais pas là-dessus.

SIMONIN.

Oui, tout autant.
(A part.)
Oui, tout autant : vingt mille écus !
Al' ne comptait pas là-dessus.

SIMONIN, parlant.

A mon tour, Mathurine.

Vous voulez que je sois son époux ;
Mais à Paulin' que donnez-vous ?

MATHURINE.

Dix mille écus ; la chose est sûre.

SIMONIN, joyeux.

Dix mille écus, vraiment ?

MATHURINE.

Oui, tout autant.

ENSEMBLE.

SIMONIN.

Quoi! tout autant?

(A part.)

Quel bon parti! dix mille écus!
Je ne comptais pas là-dessus.

MATHURINE.

Oui, tout autant,
Je vous le jure;
Oui, tout autant, dix mille écus.

(A part.)

Il ne comptait pas là-dessus.

SIMONIN.

Vous avez donc vingt mille écus,
Et vous en faites le partage?

MATHURINE.

Non, dix mille, pas davantage;
Dix mille, dix mille, pas plus.

SIMONIN, étonné.

Et vous donnais tout à Pauline?

MATHURINE.

Oui, je donne tout à Pauline.

SIMONIN, très-étonné.

Tout à Pauline!

MATHURINE.

Après ma mort, je lui destine.

SIMONIN, vivement.

Et de vot' vivant?

MATHURINE, ferme.

Rien.

SIMONIN.

Rien?

MATHURINE.

Rien.

SIMONIN, fâché.

Ah! vraiment, vous l'entendais bien!
Après vot' mort, tout à Pauline,
Et de vot' vivant, rien!

MATHURINE.

Non, rien.

ENSEMBLE.

SIMONIN.

Ah! vraiment, vous l'entendez bien!
Je n'ferons pas cette folie :
Non, morgué, je n'en ferons rien.

MATHURINE.

Ma Pauline aura tout mon bien.
Ici plus d'un garçon l'envie :
Décidez-vous : j'n'y chang'rons rien.

SIMONIN, à part.

Maudit amour!

MATHURINE.

Fi, d' l'avarice !

SIMONIN, à part.

Je n' sais à quoi me décider.

MATHURINE.

C'est à vous de vous décider.

TOUS DEUX.

Peut-on avoir un tel caprice ?

SIMONIN.

Maudit amour !

MATHURINE.

Fi, d' l'avarice !

SIMONIN, à part.

Faut-il fuir, ou faut-il céder ?

MATHURINE, à part.

Il s'attendrit, il va céder.

SIMONIN, haut.

Eh bien ! j'en fais le sacrifice ;
Je le vois, il faut vous céder.

MATHURINE.

Paulin' mérit' ce sacrifice,
Et vous fait' ben de me céder.

SIMONIN, gaiment.

Allons, morgué ! plus de querelle ;

C'est affair' fait', et touchez là...
Vot' main...

MATHURINE.

La v'là : la vôt'...

SIMONIN.

La v'là.

ENSEMBLE.

C'est affaire fait', et touchez-là.

MATHURINE.

Vot' main...

SIMONIN.

La v'là : la vôt'...

MATHURINE.

La v'là.

TOUS DEUX.

Ah ! quel plaisir j' sentons là !
(Chacun montrant son cœur.)
(A part.)
La fin' mouche que v'là !
(Haut.)
Et qu'aucun d'nous ne se rappelle.
Ce qui vient de se passer par-là...
Vot' main ? — la v'là. — La vôt' ? — la v'là
Ah ! quel plaisir j'sentons là !...
C'est affair' fait', et touchez là...
(A part.)
La fin' mouch' que v'là !

SIMONIN.

Il faut que cela soit bâclé drès aujourd

MATHURINE.

Drès tout-à-l'heure; et je vais de ce pas...

SIMONIN.

Mais encore faut-il que Pauline sache...

MATHURINE.

Bon! les mères savent, et les filles épousent.

SIMONIN.

Et puis les maris sont...

MATHURINE, vivement.

Heureux. Allais, laissez-moi faire; quand je lui aurons dit que je veux qu'elle vous aime...

SIMONIN, riant.

Elle m'en aimera un peu moins, j'savons cela.

MATHURINE.

Vous craignais donc qu'elle ne fasse quelques difficultés?

SIMONIN.

Oui, ma fine, je le crains.

MATHURINE.

Eh bien! moi qui ne disons rien, j'ons

peut-être plus de sujet de craindre que ça ne manque de votre côté.

SIMONIN.

Comment ?

MATHURINE.

Est-ce qu'on n'est pas venu me dire confidemment : « M. Simonin a un neveu ? »

SIMONIN.

Pardine, ce n'est pas un mystère... et un ben gentil garçon même.

MATHURINE, riant.

Il aime beaucoup ce neveu...

SIMONIN.

C'est tout naturel, et il me le rend bien.... ou il aurait tort.

MATHURINE.

Il est de droit son héritier.

SIMONIN.

Oh ! oui, jusqu'à ce que par nous-mêmes... ça s'entend.

MATHURINE.

Et l'on a ajouté que, s'il venait à savoir vot' mariage, il ferait tout pour vous engager à le rompre.

SIMONIN.

Oh! pardine, je li conseillerions. Qu'il se marie lui tant qu'il voudra, je ne l'en empêchérons pas; c'est bien le moins que j'aie le même droit. Je l'ai placé à Paris; il a fait son chemin; il est devenu un monsieur; qu'il y reste. Mais il n'a ni le pouvoir ni l'envie de s'opposer à mon mariage; et s'il s'en avisait, il n'y a amiquié qui tienne; j'épouserais Pauline en sa présence, et je li dirions avant la fin de l'année : Monsieur mon neveu, embrassez votre cousin.

MATHURINE.

C'est parler en homme, ça!... Mais ça ne suffit pas pour me rassurer... car ce neveu (ce sont toujours les voisins qui jasent), ce neveu n'aurait qu'à arriver au moment qu'on s'y attendrait le moins; prier, pleurer, caresser son oncle : celui-ci, par faiblesse....

SIMONIN.

C'est impossible.

MATHURINE.

Je le crois, mais enfin... que voulez-vous? j'ai peur, vous avez peur aussi : tenez, faut faire quelque chose pour nous garir de ce mal-là; convenons que, si l'obstacle venait de vous ou de votre neveu, (*Simonin fait un mouvement d'impatience.*) vous êtes sûr qu'il n'en

moi qui me réserve de lui apprendre c'te bonne nouvelle. Monsieur Simonin! Monsieur Simonnin! allons chez le notaire.

SIMONIN.

Allons.

SCÈNE VI.

JEANNETTE.

Ah, mon Dieu! v'là qui est certain... Ils vont chez le notaire... Une bonne nouvelle, dit madame Mathurine! Oh! c'est fini, Pauline est sacrifiée... Quand elle va savoir ça! .. Et son jeune amoureux qui vient d'arriver tout exprès pour la voir, et sans que personne le connaisse ici : je comptais qu'allait aurait une surprise, mais ma fine elle va en avoir deux.

SCÈNE VII.

PAULINE, JEANNETTE.

PAULINE.

Eh bien, ma chère Jeannette, tes conjectures étaient-elles fondées?

JEANNETTE.

Que trop : le vieux est venu ; votre mère et lui ont causé long-tems ensemble ; et puis ils sont allés chez le notaire...

PAULINE.

O ciel ! et Dulis, quand il apprendra...

JEANNETTE.

Le pauvre garçon !... C'est singulier pourtant votre aventure avec lui ! vous l'avez aimé sans savoir seulement qui il était.

PAULINE, tendrement.

Il était aimable ; c'était tout ce qu'il m'importait de savoir pour l'aimer.

JEANNETTE.

C'est vrai ; mais il dépend d'une famille que vous ne connaissez pas.

PAULINE, avec sensibilité.

Il m'a dit que ses parens étaient riches, et qu'ils ne voulaient que son bonheur. D'après cela, j'ai dû croire qu'ils ne s'opposeraient pas à notre union.

JEANNETTE.

Voilà d'excellentes raisons ; c'est dommage que les pères et les mères ne veulent pas toujours s'en contenter... Enfin, vous pensez sans cesse à Dulis ; vous l'aimez encore...

quoique depuis un mois vous n'ayez pas
tendu parler de lui ?

PAULINE,

Si je l'aime ! Écoute, et juge.

COUPLETS.

I.

Souvent la nuit, quand je sommeille,
Je crois le voir à mes genoux ;
Tous les matins quand je m'éveille ;
Je regrette un songe si doux.
Lorsqu'on parle de mariage,
Je fais des vœux pour être à lui...
Ah ! dis-moi, toi-même aujourd'hui,
Si l'on peut aimer davantage ?

II.

On me voyait près de ma mère
Rire toujours et folâtrer,
Triste à présent et solitaire,
Je ne fais plus que soupirer.
Tout me déplaît en ce village
Depuis que je suis loin de lui...
Ah ! dis-moi, toi-même aujourd'hui,
Si l'on peut aimer davantage ?

III.

Je dois pourtant à ta tendresse
Un aveu qui va me coûter...

Est-ce une erreur, une faiblesse ?
A toi je veux m'en rapporter.
Quand je pense à mon mariage,
A ce moment rempli d'appas...

JEANNETTE.

A ce moment ; eh bien ?

PAULINE, rougissant ; parlant.

Eh bien ?

Mon cœur alors me dit tout bas
Que l'on peut aimer davantage.

JEANNETTE, souriant.

Je n'ai pas été mariée, mais quoique ça, je gagerais que votre cœur a raison... je gagerais encore queuque chose...

PAULINE.

Quoi donc ?

JEANNETTE.

C'est que votre amoureux pense de même.

PAULINE, soupirant.

Et il ne vient pas !

JEANNETTE.

Je gage encore qu'il viendra.

PAULINE, émue.

Jeannette !

JEANNETTE.

Peut-être même qu'il est venu.

PAULINE, avec espérance.

Ma chère Jeannette !

JEANNETTE.

Et que, si vous voulez m'attendre ici, pourrais fort bien ne pas tarder à vous l'mener.

PAULINE, l'embrassant et la repoussant.

Va donc, ma chère Jeannette ; mais tu trompes peut-être ; va toujours, et reviens plus tôt que tu pourras.

(Jeannette sort.)

SCÈNE VIII.

PAULINE.

S'IL était ainsi, j'espèrerais encore ; peu être pourrais-je attendrir ma mère : mai hélas ! je me flatte en vain.

AIR.

Amour ! j'invoque ta puissance,
Daigne voler à mon secours ;
C'est à toi seul que j'ai recours ;
Ne trompe pas mon espérance.

Oui, l'aspect du bonheur,
Ainsi qu'un trait de flamme,
Vient pénétrer mon ame
Et calmer ma douleur.

Amour, etc.

Ciel! voici les habitans du village; cachons-leur mon chagrin.

(Elle s'assiéd sur un banc.)

SCÈNE IX.

LES PAYSANS, GROSPIERRE, à leur tête, UN AVEUGLE qui joue du hautbois; DULIS, dans le fond; PAULINE ET JEANNETTE.

GROSPIERRE, bas à Dulis au fond.

Je sommes au fait... les amoureux se devinent; je suis aussi du métier, moi!

DULIS, bas.

J'entends, tu me serviras donc?

GROSPIERRE, riant.

Oui, à charge de revanche. (*A Pauline.*) Mademoiselle Pauline, vous savais que c'est la fête d'ici, et je venions vous chercher pour danser sous le grand orme.

PAULINE, avec un peu d'humeur.

Je vous suis obligée, Grospierre; je ne me sens pas en train.

GROSPIERRE.

V'là pourtant un Monsieur qui connaît mademoiselle Jeannette, et qui dit qu'il serait ben flatté de danser avec vous.

PAULINE.

Non, non, laisse-moi.

DULIS, s'approchant poussé par Jeannette.

Pardonnez, Mademoiselle, si j'ai osé espérer...

PAULINE, levant la tête.

Ah! ciel! c'est Dulis!

DULIS, bas.

Je n'ai pu trouver que ce moyen pour vous parler.

GROSPIERRE, finement, et éloignant Dulis.

Allons, puisque Mademoiselle ne veut pas danser...

PAULINE, se levant du banc, et courant vers Grospierre qu'elle retient.

Pardonnez-moi, Grospierre; Monsieur vient de m'en prier d'une manière...

GROSPIERRE, riant.

Oh! oui. Eh bien! c'est bon; v'là qui

s'arrange. (*Très-haut vers la fenêtre.*) Vous ne descendez pas, madame Mathurine ?

JEANNETTE, bas.

Elle n'y est pas.

GROSPIERRE, bas.

Je m'en doutais.... Mais c'est pour en être plus sûr.

PAULINE, vivement.

Grospierre, je te remercie.

GROSPIERRE, riant.

Pas de'quoi. (*Bas.*) Mais c'est le diable.... la v'là rev'nue. (*A Dulis.*) derrière moi.

MATHURINE, traversant le théâtre.

Ne vous dérangez pas, mes amis.

GROSPIERRE, cachant Dulis.

Je n'en avons pas envie, madame Mathurine.

MATHURINE, entrant chez elle.

J'ai à prendre quelque chose... des papiers nécessaires ; dansais, dansais. J'aime à voir la jeunesse s'amuser.

JEANNETTE, finement.

Oh ! nous nous amusons.... (*Bas.*) à vos dépens, à vos dépens.

MATHURINE, dans la maison.

Fort bien, fort bien.

GROSPIERRE.

A la danse; en place.

DULIS, bas à Pauline.

Apprenez-moi....

PAULINE, bas.

Je crains....

JEANNETTE, bas.

Tout en dansant.

PAULINE ET DULIS.

Bon.

JEANNETTE, bas à Pauline.

Ne dansais pas avec lui à cause de votre mère, à qui ça pourrait donner des soupçons. (*Haut.*) Moi, je prends M. l'étranger.

GROSPIERRE.

Et moi, mam'selle Pauline.... (*Bas.*) Vous serais en face.... (*Haut.*) Ah, ça! quelle contre-danse?

JEANNETTE.

La première venue..... pas trop difficile, pour qu'on puisse s'entendre.... N'est-ce pas, Monsieur?

DULIS, finement.

S'entendre!.... oui, sans doute, c'est bien essentiel.

GROSPIERRE, à un aveugle qui joue du hautbois.

Une ben aisée, ben connue.... Savez-vous c' t'air-là?

(Il chante l'air de la petite charmante.)

L'AVEUGLE, d'abord riant.

C' t'air là?.... Ah! mon dieu!.... (*Sérieusement.*) Ah! mon dieu, non! que je ne le sais pas, cet air-là.

GROSPIERRE.

En savez-vous quelque autre?

L'AVEUGLE, riant.

Quelque autre? Ah, mon dieu! (*Sérieux.*) Ah! mon dieu, non! que je n'en sais pas quelque autre.... C'est que je sis un jeune homme qui commence, et....

GROSPIERRE.

Allons, Monsieur le jeune homme qui commencez, jouez toujours, nous chanterons avec vous.

L'AVEUGLE.

M'y v'là.

(Il joue.)

(Contredanse à huit. Au lieu du rond, on se met sur deux lignes, et l'on va en avant et en arrière. Dulis en

face de Pauline, et Grospierre en face de Jeannette. On voit par la fenêtre Mathurine qui passe et regarde un moment. Dulis allant en avant et chantant l'air de la contredanse avec Grospierre. Il est plus occupé de parler à Pauline que de danser. Il est essentiel qu'on fasse peu de bruit pour qu'on entende bien les paroles. Grospierre et Jeannette, pendant la contredanse, sont toujours en action pour veiller les deux amans. Les paysans qui dansent au fond ne forment que des ronds, des moulinets, sans faire de bruit.)

1er COUPLET.

DULIS.

Ah! que nous sommes malheureux!
(Il finit l'air.)
Ta, la, la, la.
(Il recule.)

PAULINE, en avançant à la seconde fois.

Oui, car tout s'oppose à nos vœux.
Ta, la, la, la.
(Elle recule.)
(Quatre figurent ensemble.)

PAULINE, sur l'air figurant.

Un autre que vous
Sera mon époux.
Ta, la, la, la, etc.

DULIS, de même et vivement.

Que me dites-vous?
Dieu! que ferons-nous?
Ta, la, la, la, etc.

GROSPIERRE, criant pour détourner l'attention.

Le rigaudon.

JEANNETTE, bas, sur l'air, et en traversant.

Prenez bien garde, je vous prie.
Car on pourrait vous remarquer.

DULIS, bas, en lui donnant les deux mains.

Il faut pourtant bien s'expliquer... (*Bis.*)
(A Pauline, en lui présentant la main droite et en fesant un balancé.)
Quand se fait ce cruel hymen ?

PAULINE, la prenant et en dansant.

C'est demain qu'un contrat nous lie.

DULIS, présentant l'autre main et dansant.

Le nom de l'époux?

PAULINE.

Simonin.

DULIS, oubliant qu'il danse.

Dieux ! c'est mon oncle...

JEANNETTE, PAULINE, GROSPIERRE, bas, à part, et en parlant.

Son oncle !

GROSPIERRE, craignant que tout ne se découvre, et finissant l'air.

A présent, la main.

GROSPIERRE, à l'aveugle.

Une seconde fois, nous en saurons mieux (*Bas à Pauline.*) ce que nous avons à nous dire.

IIe COUPLET de la contredanse.

GROSPIERRE, à Pauline.

(On donne la main.)

Pauvres amans, que je vous plains!
Ta, la, la, la.

JEANNETTE, bas, à Dulis.

Je voudrais finir vos chagrins.
Ta, la, la, la.

TOUS DEUX, bas.

Concertons-nous bien,
Ne négligeons rien.
(Haut.)
Ta, la, la, la.

GROSPIERRE, bas.

Nous s'rons aux aguets.
Sur tous leurs projets.
Ta, la, la, la.
(Haut.)
Mettons-nous tous quatre en mesure;
(Bas.)
Nous, pour parer ce coup fatal,
Vous, pour fléchir votre rival. (*Bis.*)
(Très-haut, voyant Mathurine à la fenêtre.)
La tête à gauche, s'il vous plaît :
Prenez bien garde à la figure.
(Mathurine sort. Dulis aperçoit Mathurine.)

GROSPIERRE, continué.

(Bas.)
Mathurine nous écoutait.

(Haut.)

A vot' place, et pis v'là qu'est fait.

GROSPIERRE, voyant approcher la mère.

Allons danser sous les grands arbres; nous y serons moins gênés qu'ici. (*Ils vont pour s'en aller : bas à Dulis.*) Suivez-les.

MATHURINE, finement.

Oui, allez, allez.... Mais Pauline restera. J'ai à lui parler d'une chose.... qui l'intéresse beaucoup, et qu'elle ne peut ignorer plus long-tems.

DULIS, à part.

O ciel!

GROSPIERRE, bas à Dulis.

Allais toujours; vous reviendrez quand elle sera partie.

MATHURINE, avec une bonté affectée.

Rentre donc, ma fille. Jeannette, suis-là.

JEANNETTE allant vers Dulis.

Nous voulons....

MATHURINE.

Et moi aussi, je veux que vous rentriez, et sur-le-champ. Pauline.... ton mariage.... un époux riche.... Va, ma fille, m'attendre dans ta chambre; surtout qu'on n'ouvre pas cette fenêtre, et pour raison.

(Elle les force à rentrer, et ferme la porte à la clef.)

SCÈNE X.

MATHURINE, GROSPIERRE.

MATHURINE.

Et toi, Grospierre reste; reste un peu, mon ami, et dis-moi.... (car tu sais tout) quel est ce jeune homme qui dansait avec vous ?

GROSPIERRE, embarrassé.

C'est un jeune homme.... qui dansait.

MATHURINE, finement.

Oui, qui dansait; mais pourquoi est-il venu danser, ce jeune homme?

GROSPIERRE embarrassé.

C'est qu'il aime.... il aime la danse; et puis c'était pour me voir : c'est un de mes amis qui passait.... comme ça en passant, et qui va continuer sa route.

MATHURINE, le contrefesant.

En la continuant, et sans parler à d'autres personnes qu'à toi ?

GROSPIERRE.

Oh! non : à qui voudriez-vous?....

MATHURINE.

Mais que sais-je ? C'est que je craignais,

parce qu'on m'avait dit que le neveu de Simonin était ici. (*Avec finesse.*) Mais je vois que je me suis trompée.... cela vaut mieux que d'être trompée par les autres.... Adieu, mon garçon; adieu, mon petit Grospierre; je vais retrouver Simonin, et porter les papiers pour tout terminer. (*A part.*) Ah! ce jeune homme-là n'est pas venu danser ici sans dessein!

SCÈNE XI.

GROSPIERRE.

Mais je commence à craindre qu'elle ne se doute.... Les mères sont d'une finesse! oh! oui.

RONDEAU.

C'est en vain que les amoureux
Comptent sur le mystère :
On ne trompe jamais les yeux
Ni le cœur d'une mère.

Je sais ben qu'en secret
On glisse un petit billet;
Que de son pied l'on presse
Le pied de sa maîtresse,
Le tout sans qu'ça paraisse;
C'est un plaisir parfait.
Mais la mère ben fine,

Sans regarder devine,
Et bientôt éconduit
Le galant, et lui dit :

Ha, ha! Mon p'tit Monsieur.... vous croyez donc.... Ah! j'en sais autant que vous. Allez, allez, mon bon ami.. .

C'est en vain, etc.

Une autre fois c'est un' fillette
Qui perd sa fraîcheur, sa gaîté,
Et dont souvent l'sein agité
Fait soulever la colerette.
La maman bientôt s'inquiète;
Et, pour savoir la vérité,
Li dit : « Mam'sell', qu'est-ce qu'ça veut dire?
» D'où vient que votre cœur soupire?
» Vous aimez? Ne me mentez pas. »
La fille rougit, et puis tout bas,
Avec dépit elle repète :

C' n'est-ti pas terrible ça, qu' ma mère.... Ah, mon Dieu! c'était si gentil!.... si innocent!.... Mais, hélas!

C'est en vain, etc.

Si ce n'était que Mathurine encore! elle est bonne, et l'on pourrait l'adoucir..... M. Simonin n'est pas méchant non plus! mais ils sont tous deux si intéressés!

SCÈNE XII.

DULIS, GROSPIERRE.

GROSPIERRE.

Ah! voici notre jeune homme; qu'aura-t-il fait?

DULIS.

Je ne puis trouver mon oncle. Serait-il encore chez le notaire?

GROSPIERRE, regardant.

Il n'y est plus.... Car il vient de ce côté.

DULIS.

Allons, je vais lui parler; il m'aime, et en lui confiant mon amour, en fesant naître en lui quelques inquiétudes pour le dégoûter de ce mariage....

GROSPIERRE, riant.

Pas aisé peut-être?.... Ces barbons! quand une fois l'amour vous les prend.. c'est comme le feu à un vieux bâtiment, on ne peut plus l'éteindre... Essayez toujours, et profitez de l'instant : au revoir.

(Il sort, et Dulis l'accompagne quelques instans.)

SCÈNE XIII.

DULIS, SIMONIN, sans le voir.

SIMONIN, se parlant et content.

MADAME Mathurine, lorsqu'elle aura entre les mains l'écrit que j'ai signé, sera ben tranquille, j'espère; et mon neveu (*Dulis parait.*) pourrait venir, qu'elle... Mais que vois-je!... Quoi!.... Mais.... me trompé-je?.... Non, oui.... C'est.... Oh! cela n'est pas possible!

DULIS, s'approchant.

Mon cher oncle, je viens...

SIMONIN, confondu, à part.

Il n'est que trop vrai! C'est lui! (*Haut.*) Mais que diable venais-vous faire ici, je vous prie? Dites-moi un peu pourquoi, par quel hasard vous vous êtes imaginé de venir ici aujourd'hui?

DULIS, interdit.

Vous me confondez: jamais vous ne m'avez reçu de cette manière!

SIMONIN.

Mais c'est que jamais vous n'êtes venu si mal à propos.... (*A part.*) Si ce n'est pas un sort!.... Au moment même où je... Morgué! (*Haut.*) Pourquoi avoir quitté Paris, voyons?

Pourquoi paraître ici ?.... Venais-vous épier ce que je fais, ce que je dis, ce que je pense ? Qui vous amène dans ce village, où vous ne connaissez personne ? Comment! c'est dans l'endroit où je n'habite pas que vous venez me faire visite ?... Hein ! répondez à cela ?

DULIS.

Je passais, lorsque j'ai su que vous....

SIMONIN, vivement et effrayé.

Eh bien! quoi ? qu'est-ce que vous avez su ?

DULIS.

J'ai su que vous étiez ici.

SIMONIN, se rassurant, à part.

Bon, il n'est pas instruit. (*Haut.*) Et à cause de cela, il fallait tout de suite..... (*A part.*) Il semble que Mathurine l'avait deviné. (*Haut.*) Tu m'as vu, va-t'en.

DULIS.

Mon devoir....

SIMONIN.

Est de m'obéir.

DULIS.

J'ai à vous parler d'une affaire....

SIMONIN.

Tu me l'écriras; bonsoir.

DULIS.

Vous avez cent fois désiré de me voir marié.

SIMONIN.

Je te chercherai une femme; adieu.

DULIS.

Je ne demande que votre consentement.

SIMONIN, le poussant.

Je te l'accorde; bon voyage.

DULIS, revenant.

Il faut que vous sachiez le choix.

SIMONIN, le poussant dehors.

Je l'approuve, au revoir.

DULIS, revenant.

C'est une fille bien élevée, sage, riche....

SIMONIN, le poussant toujours.

On te l'enlèvera.... Va donc vite l'épouser.

DULIS.

Si vous la connaissiez!

SIMONIN, impatienté.

Je ferai connaissance. Cours lui annoncer ma visite.

DULIS, revenant.

Elle est ici.

SIMONIN, étonné.

Ici?

DULIS.

Oui, c'est.....

SIMONIN.

Qui ?....

DULIS.

Pauline.

SIMONIN.

Pau....line!

DULIS.

La fille de madame Mathurine... N'ai-je pas bien choisi, mon oncle ?

SIMONIN.

Très-bien ! (*Bas.*) Très-mal. (*Haut.*) Mais comment, mais par quel moyen?....

DULIS.

C'est à Paris que je l'ai vue, et que....

SIMONIN, avec dépit.

On l'envoyait là pour achever son éducation; elle a bien profité.

DULIS.

Vous avez l'air fâché!

SIMONIN.

Non, non.... Ça ne peut que me faire un plaisir.... (*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Conte, conte-moi ça.

DULIS.

COUPLETS.

I.

A Paris, et loin de sa mère,
Je pouvais la voir chaque jour :
Là, sous le voile du mystère,
Nos yeux seuls se parlaient d'amour :
Triomphant de sa répugnance,
J'obtins un rendez-vous secret....

SIMONIN, parlant.

Un rendez-vous ?

DULIS, continuant.

Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?

SIMONIN.

Très-bien ! (*A part.*) Que le ciel te confonde. (*Haut.*) Hé bien ! que fîtes-vous dans le rendez-vous secret ?

DULIS.

II.

Ma Pauline me dit : je t'aime ;
Elle me le dit sans parler.
Timide aussi, je fis de même :
Elle sentit ma main trembler.

Sans alarmer son innocence,
Un baiser fut pris en secret...

SIMONIN, cachant son dépit. Parlant.

Un baiser!

DULIS, finissant l'air.

Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait?

SIMONIN.

A merveilles : allons, continue, car cela va bien.

III.

Un rival, dit-on, se présente;
La douleur me rend furieux :
Mais Pauline toujours charmante
Promet de rejeter ses vœux;
Nous nous sommes juré d'avance
Que, si l'imprudent épousait....
(Il rit à part.)

SIMONIN, en colère.

Comment! vous vous êtes juré?....

DULIS, continuant.

Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites, n'avons-nous pas bien fait?

SIMONIN, piqué.

On ne peut mieux; de la prudence! des précautions! C'est charmant. (*A part.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que tout ça!

DULIS.

Et quand madame Mathurine va savoir que je suis votre neveu !

SIMONIN, très-vivement.

Diable ! ne va t'aviser de le lui dire ; ne t'en avise pas.... (*A part.*) Ah ! morgué, morgué, comment faire ?.... L'amour ! le traité ! le neveu ! Si je perds la fille.... il faut au moins tâcher de sauver l'argent.

DULIS.

Vous êtes distrait, préoccupé, mon cher oncle ?

SIMONIN.

C'est que j'ai ben du chagrin ! Il faut l'avouer.... et ce chagrin là. ... il me vient de toi.

DULIS, jouant le sentiment.

De moi !.... Moi qui vous aime, j'aurais pu.... Ah ! ciel ! Dieu, grand Dieu ! je me...

SIMONIN, le contrefesant.

Tu te !..... Paix donc, paix donc ! vas-tu faire là de la tragédie ?

DULIS.

Non; mais le regret, le désespoir....

SIMONIN.

Allons, laisse-là ton désespoir, et écoute.

Ce rival qui veut te ravir ta maîtresse.... c'est....

DULIS.

Une dupe ; c'est clair.

SIMONIN.

Eh bien ! oui, une dupe ; c'est ça, et c'te dupe..... c'est moi.

DULIS, jouant le désespoir.

Je suis perdu ! c'en est fait !.... Vous, mon rival !.... vous.... ah !.... ah !.... ah !....

SIMONIN.

Encore ! veux-tu bien....

DULIS.

C'est que je suis si fâché ! Je ne me pardonne pas....

SIMONIN.

Et moi, je veux que tu te pardonnes.

DULIS.

Un si bon oncle ! je ne puis.

SIMONIN, en colère.

Ah ça, veux-tu bien te pardonner tout de suite, ou je te.... et laisse-moi finir. J'aimais Pauline, je l'aime encore ; mais en fesant son malheur et le tien, je n'en serais pas plus heureux, moi ; et peut-être, au lieu de ça, serais-je....

DULIS, avec l'air pénétré.

Oh! oui sûrement, vous seriez bien affecté!

SIMONIN.

A.... affecté! ah! tu appelles ça affecté, toi? Eh bien oui, je serais.... affecté; mais comme j' ne me soucie pas trop d'être..... affecté, il m'est venu une idée. Tout peut encore s'arranger, et même me devenir avantageux.

DULIS, l'embrassant avec de grands transports.

Quel bonheur!... je.... je pourrais.... Ma joie....

SIMONIN, le repousssant.

Tu as là une joie qui est aussi insupportable que ta douleur: tiens-toi donc tranquille, je t'en prie, et écoute bien ceci. Je consens à renoncer à mon amour, je veux même servir le tien, mais à une condition expresse; c'est que tu ne diras à personne que tu es mon neveu.

DULIS.

Pourquoi ce mystère?

SIMONIN.

Je l'exige.

DULIS.

Soit: je ne le dirai pas.

SIMONIN.

Il faut encore..... sois attentif ; ceci est le plus essentiel.

DULIS.

Parlez, je promets tout.

SIMONIN.

Il faut que lorsque Mathurine dira à sa fille de me prendre pour époux.... elle me refuse, là ben positivement, sans barguigner, et devant tous ceux qui seront là.

DULIS.

Rien de plus facile ; ce fut de tout tems son intention.

SIMONIN.

Tu crois donc qu'elle me hait un peu ?

DULIS, vivement.

Oh ! beaucoup, soyez-en sûr.

SIMONIN.

Oui ? tant mieux, tant mieux ; je suis plus heureux que je ne croyais. Je me tire d'un mauvais pas ; je fais ton bonheur, et Mathurine sera forcée de me payer le billet.

DULIS.

Quel billet ?

SIMONIN.

Tu le sauras.... va toujours ; tâche de par-

ler à Pauline; il n'y a pas de tems à perdre; arrange bien tout, ton mariage en dépend; mais sur toutes choses, point de neveu..... Qu'alle me refuse en présence de témoins, et quand vous serez convenus de vos faits, tu viendras me retrouver. Adieu, (*Avec dépit.*) mon cher neveu; tu es un charmant fripon, va : mais si ce n'était la nature.... je te donnerais au diable de bon cœur.

(Il lui donne un petit souflet et sort.)

SCÈNE XIV.

DULIS.

Convenir de nos faits!... Pour cela, il faudrait pouvoir lui parler.... Comment y réussir? La porte est fermée; sa mère lui a défendu.... Elle ne sait pas que je suis ici: essayons par quelque moyen de m'en faire entendre.

COUPLETS.

I.

Un amant sensible et discret,
Les yeux fixés sur la fenêtre
De celle qu'il aime en secret,
Croit toujours qu'elle va paraître.
Un hasard, dit ce tendre amant,

Peut amener ma bien-aimée ;
Regardons bien... Mais quel tourment !
La fenêtre reste fermée.

II.

Hélas ! je suis bien malheureux :
En vain je gémis, je l'appelle ;
Amour, tu rejettes mes vœux ;
Je te suis pourtant si fidèle !
Sans pitié pour un tendre amant,
Tu lui ravis sa bien-aimée.

(Avec joie.)

Dis-lui du moins.... Amour m'entend ;
La fenêtre n'est plus fermée.

(Pauline ouvre la fenêtre.)

SCÈNE XV.

PAULINE, JEANNETTE, DULIS.

DULIS.

Ah ! c'est donc vous, ma chère Pauline ?

PAULINE.

Vous avez vu votre oncle : qu'avez-vous obtenu de lui ?

DULIS.

Plus que je n'osais espérer.

JEANNETTE.

Comment! Simonin....

DULIS.

Ne veut qu'une chose très-aisée..... c'est qu'on ne me connaisse point ici pour son neveu.

PAULINE.

Je vous promets le secret.

JEANNETTE.

Je ferons plus, je le tiendrons : ensuite?...

DULIS.

Ensuite, il exige que, s'il est question de mariage avec lui, vous le refusiez... que vous disiez publiquement que vous ne le voulez pas pour époux.

PAULINE.

Je vous aime : comment pourrais-je dire autrement ? Mais j'aperçois ma mère.

DULIS.

Et vous, n'oubliez pas....

JEANNETTE.

Non, non, Simonin n'est pas votre oncle, Pauline ne veut pas être sa femme..... c'est entendu.

(Elles rentrent dans la chambre et ferment la fenêtre.)

SCÈNE XVI.

MATHURINE, ensuite PAULINE et JEANNETTE.

MATHURINE, revenant du dehors.

On referme la fenêtre ; ils causaient ensemble..... Il y a de l'intelligence..... Mais c'est qu'il ressemble beaucoup au portrait qu'on m'a fait de ce neveu, et si par hasard Pauline l'avait trouvé à son gré, ça ne laisserait pas que d'être embarrassant. (*Elle appelle.*) Pauline, Jeannette. (*Elles répondent.*) Nous voilà.

MATHURINE.

Descendez. (*Elles sortent.*) N'ons-je pas vu là un jeune homme qui rôdait....

JEANNETTE, feignant.

Un jeune homme! c'est peut-être celui qui était tantôt à la danse?

MATHURINE, avec une bonté affectée.

Peut-être bien. Il a une assez bonne physionomie.

JEANNETTE, finement.

Ah! je ne nous connaissons pas à ça..... comme vous, madame Mathurine.

MATHURINE.

Et toi, ma fille, comment l'as-tu trouvé ?

PAULINE, embarrassée.

Mais.... ma mère.

MATHURINE, riant.

Il est un peu plus aimable que Simonin, pas vrai ?

PAULINE.

Il est un peu plus jeune.

MATHURINE.

Et il aurait été plutôt aimé ?

JEANNETTE, riant.

Dame ! écoutais donc....

MATHURINE, riant aussi.

C'est p't-être déjà fait ?

JEANNETTE.

Non, j'aurais attendu' votre parmission pour ça : mais si vous vouliez nous la bailler, que sait-on ? je pourrions ben vous avoir obéi.... d'avance.

MATHURINE.

Oui, Ha! ha!.... J'entends, et je voudrais ben.... oui, je le voudrais ben.....(*Sérieusement.*) Le malheur, c'est que j'ons donné ma parole à ce vieux Simonin.

JEANNETTE.

Mais peut-être que ce vieux Simonin se voyant un tel rival, ne serait pas éloigné de vous la rendre?

MATHURINE, rêvant.

C'est impossible..... parce que..... Non, à présent, c'est impossible : il n'y aurait qu'une chose.... mais ce serait un hasard si extraordinaire!....

PAULINE, vivement.

Quel hasard, ma mère?

MATHURINE.

Ça ne se peut pas.

JEANNETTE, vivement.

Tout se peut; dites-nous donc....

MATHURINE, la fixant.

Ce serait que ce jeune homme se trouvât précisément être le neveu de monsieur Simonin.

PAULINE ET JEANNETTE.

Son neveu!

MATHURINE.

Ah! ma chère Jeannette, s'il l'était....

JEANNETTE, tout émue.

Eh bien! s'il l'était, madame Mathurine?

MATHURINE.

S'il l'était, ma chère Pauline ?

PAULINE, vivement et émue.

Il ne l'est pas ; mais dites toujours, ma mère, qu'est-ce qu'il en arriverait s'il l'était ?

MATHURINE.

S'il l'était, et qu'il sût te plaire..... tu pourrais fort bien l'avoir aujourd'hui pour époux.

PAULINE, à mi-voix.

Jeannette !

JEANNETTE, de même.

Mam'selle ! (*Haut.*) Ma fine, je ne pouvons nous en taire : eh bien oui, c'est le neveu de monsieur Simonin.

MATHURINE, vivement.

Je l'avions deviné. (*A part.*) Son neveu est devenu amoureux de ma fille ; il chérit son neveu ; il ne voudra pas li faire de la peine, et il sera obligé de me payer le montant de son billet.

PAULINE.

Mais, ma mère, dites-nous donc..... que puis-je espérer ?

MATHURINE, vivement.

Tout ; et c'est de toi à présent que dépend la réussite.

PAULINE.

Que faut-il faire ?

MATHURINE.

Il faut qu'en fille docile, lorsque, devant témoin, je t'offrirai Simonin pour époux, tu l'acceptes tout de suite, comme si ça te fesait grand plaisir.

PAULINE.

Mais, ma mère....

MATHURINE, avec sévérité.

Eh bien! quoique c'est, Mam'selle ?

PAULINE.

Me voilà dans un grand embarras; Simonin exige que je le refuse.

MATHURINE.

Il l'exige?

JEANNETTE.

Oui vraiment!

MATHURINE.

Ah! il exige que tu..... Voyez-vous la finesse... Raison de plus pour que tu l'acceptes... Ah! il l'exige!

PAULINE.

Il m'en a fait prier par son neveu.

MATHURINE.

Prier par son neveu? Bon; il a peur..... L'excellente journée! comme il va être pris!.. Mais, chut! le voici... voici tout le monde... fesons semblant de rien. Souviens-toi de ce que je t'ai dit; songe bien que, si tu ne commences pas par accepter Simonin, point de mariage avec son neveu.

JEANNETTE.

Entendons-nous. Faut donc accepter l'un pour épouser l'autre.

MATHURINE, vivement.

Oui, oui, oui... Il approche; rangez-vous là, et songez à m'obéir.

SCÈNE XVII.

MATHURINE, PAULINE JEANNETTE, GROSPIERRE, SIMONIN fesant des politesses affectées à Dulis, et feignant de ne le pas connaître; PAYSANS; DULIS, feignant de traiter Simonin comme un étranger.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SIMONIN, à Dulis.

Passez, passez, Monsieur, je vous supplie;
Je vous d'vons cett' politesse-là.

DULIS.

Non ; après vous, je vous en prie,
(Bas.)
Mon on.... Je sens que je m'oublie.

SIMONIN, bas.

Prends donc l'air plus résolu que ça.
(Haut.) (S'avançant.)
Mathurine, v'là de vos amis
Que j'ons pris
Dans l'village,
Pour qu'ils rend' témoignage
De c' qui va se passer ici.

MATHURINE, se contenant.

Approchez, mes amis,
Puisqu'on vous a choisis
Pour rendre témoignage
De ce qui va se passer ici ;
J'vous en prions aussi.

CHŒUR.

Nous rendrons témoignage
De ce qui va se passer ici.

SIMONIN, à Mathurine.

Apprenez que j' venons tous deux
Nous présenter pour votre fille :
Comm' moi, Monsieur la trouv' gentille ;
Il dit même qu'il lui convient mieux.
Je n'en crois rien. J' somm' un peu vieux ;
Mais j'ons d' l'argent et vot' promesse...
Ça valont mieux que d' la jeunesse.

DULIS, s'avançant à son tour et tendrement.

L'amour sincère et timide
Me sert d'excuse et de guide.
Que je serais heureux
Si je parvenais à plaire
A Pauline ainsi qu'à sa mère !
Ce jour comblerait tous mes vœux.

SIMONIN, vite, et l'interrompant comme fâché.

C'est ben dit, oui, c'est ben tourné.
Mais j'ons parol' de Mathurine ;
All' m'a promis la main de Pauline,
Pourvu que son cœur n' fût pas géné :
N'est-ce pas not' accord, Mathurine ?

DULIS.

C'est à son cœur de prononcer.

SIMONIN, avec affectation.

Oui, je n' voulons pas la forcer.

MATHURINE, de même.

Messieurs, vous n'avais qu' faire de craindre,
Car c'est ainsi que je l'entends.
Non, non, je ne veux point contraindre
Ses vrais, ses tendres sentimens :
Qu'elle vous parle donc sans feindre.

TOUT CINQ, à part.

Tout va bien.
Elle / Il } ne s'attend à rien.

(Ici Pauline se trouve au milieu de Simonin et de Dul celui-ci d'un côté et Mathurine de l'autre.)

CHŒUR.

Parlez, parlez sans feindre.

SIMONIN, aux paysans.

Silence !

MATHURINE, bas, d'un côté, à Pauline.

Accepte.

DULIS, bas, de l'autre côté.

Refusez.

TOUS.

Chut ! paix !... Pauline, prononcez.

PAULINE, bien distinctement.

Ma mère, je viens de l'entendre,
Me laisse choisir mon époux.
Eh bien ! celui que je veux prendre...
(A Dulis.)
Monsieur... Monsieur Simonin...
(La mère la tire par sa robe.)
C'est vous.

ENSEMBLE.

SIMONIN, à part, à Dulis.

Non, non, je n'y puis rien comprendre.
Tu n'as pas su lui faire entendre..
Mais, mais, Pauline, y pensais-vous ?
De me vouloir pour votre époux ?

DULIS, à son oncle.

Non, non, je n'y puis rien comprendre,
Ce changement doit me surprendre :
Ce n'est pas moi : comment ? c'est vous
Qu'elle choisit pour son époux !

ENSEMBLE.

MATHURINE, gaiment.

Comment ça peut-il vous surprendre?
Vous venais tretous de l'entendrè.
Oui, Monsieur Simonin, c'est vous
Qu'alle choisit pour son époux.

PAULINE, embarrassée.

Ce refus doit bien le surprendre :
Ah! si Dulis pouvait comprendre;
C'est lui, c'est lui... non, non, c'est vous
Que je choisis pour mon époux.

LE CHŒUR, à Simonin.

Oui, nous venons tous de l'entendre,
Pour époux, c'est vous qu'all' veut prendre :
A chacun nous allons apprendre
Qu'all' vous veut pour son époux.
(A Simonin.)
Qu'il est heureux,
Qu'il est joyeux,
De faire cette alliance!
On lit son bonheur dans ses yeux.

SIMONIN, avec dépit.

J'admire votre intelligence;
Oui, j' sis joyeux et ben heureux
D' cette alliance.

GROSPIERRE ET JEANNETTE, à Simonin.

Qu'il est joyeux! qu'il est heureux;
J' vous font not' compliment tous deux;
(Bas.)
Mais c'est d' condoléance.

SIMONIN ET MATHURINE.

Finissez,
C'est assez :
Recevez nos adieux.

DULIS, PAULINE.

Finissez,
C'est assez :
Recevez nos adieux.

(A part.)
Je perds toute espérance.

SIMONIN, à son neveu.

Parle donc un peu, toi : est-ce qu'elle ne t'avait pas bien promis de me refuser?

DULIS.

Sans doute, et je ne sais pourquoi..... Mais après tout, que vous importe qu'elle accepte? pour tout terminer, refusez-la, vous.

SIMONIN.

Parbleu! v'là encore un beau conseil qu'il vient me donner là.

PAULINE, bas à Mathurine.

Si vous le permettez, ma mère, je vais à présent apprendre à Simonin la vérité.

MATHURINE, bas.

Ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Eh

bien ! qu'est-ce que vous en dites, monsieur Simonin ?

SIMONIN, impatienté.

Moi, je dis que tout cela est bel et bon ; mais que votre fille ne veut pas m'épouser, et qu'elle ne le veut pas, parce que....

(Dulis le tire par son habit.)

MATHURINE, haussant la voix.

Et pourquoi ne le voudrait-elle pas, s'il vous plaît ? Elle le veut..... N'est-il pas vrai que tu le veux ?

SIMONIN, l'emmenant sur le bord du théâtre.

Parlons bas, madame Mathurine... Ce n'est pas un crime après tout.... Mais l'on sait ce que l'on sait ; elle voyait souvent à Paris un jeune homme !

MATHURINE, bas et finement.

Oui dà !..... C'est peut-être le même qui, ce matin, vous a parlé, monsieur Simonin?..

SIMONIN, à part.

Ouf ! (*Bas et très-près.*) Et si votre fille était devenue amoureuse de ce jeune homme, madame Mathurine ?

MATHURINE, finement et très-près.

Et si ce jeune homme était votre neveu, monsieur Simonin ?

SIMONIN, vivement.

Vous me devriez toujours la somme, parce que ce serait votre fille....

(Les amans, qui s'étaient reculés, s'approchent pour écouter.)

MATHURINE.

Qui vous accepte, et que c'est votre neveu qui....

SIMONIN, haut et en colère.

Qui ira au diable.

MATHURINE, de même.

A la bonne heure.

SIMONIN.

D'après cela tout reste donc....

MATHURINE.

Comme nous avons dit.

SIMONIN, bas.

Vous vous en repentirez.

MATHURINE, bas.

Vous en serez la dupe : une fille qui ne vous aime pas....

SIMONIN.

Un mari qui la rendra malheureuse!

MATHURINE.

Ça m'est égal.

SIMONIN.

Je m'en moque.

MATHURINE.

Ah! vous le voulez?

SIMONIN.

Ah! vous le voulez?

PAULINE, bas.

Ma mère....

JEANNETTE, bas.

Madame....

DULIS, bas.

Mon oncle...

MATHURINE ET SIMONIN, frappant du pied.

Paix!

SIMONIN, gaîment en apparence, à Mme. Mathurine.

A quand la noce?

MATHURINE.

Le plus tôt vaudra le mieux.

SIMONIN.

Aujourd'hui.

MATHURINE.

Ce soir.

SIMONIN, avec dépit.

Tout-à-l'heure..... Quel plaisir! (*Bas.*)

Convenez pourtant que vous êtes un peu attrapée, madame Mathurine ?

MATHURINE, de même.

Avouez que vous n'êtes pas aussi content que vous voulez le paraître, monsieur Simonin?

SIMONIN.

Moi ! je suis au comble de la joie..... Ha, ha, ha !

(Il rit fortement.)

MATHURINE, riant forcément.

Et moi, je ris de toutes mes forces. Ha, ha, ha ! (*Avec humeur à sa fille et à Jeannette.*) Riez aussi, vous autres, je l'ordonne.

PAULINE, pleurant à moitié.

Oui, ma mère, je ris.

JEANNETTE, de même.

Voyez plutôt.

SIMONIN.

Je vais chez le notaire.

MATHURINE.

Et moi, j'y cours.

(Ils se rencontrent au fond.)

SIMONIN.

Ma chère belle-mère !... Mais embrassons-nous donc....

MATHURINE.

De tout mon cœur, mon cher gendre. (*A part.*) Le maudit vieillard!

SIMONIN, à part.

La méchante femme!

PAULINE.

Ma mère, vous m'aviez dit....

MATHURINE.

Tais-toi.

DULIS, à son oncle.

Votre promesse....

SIMONIN.

Je n'écoute rien.

MATHURINE, très-haut.

Pauline, songez que voilà votre mari, et que ce soir.... (*Bas.*) Ne t'afflige pas; s'il est bien épris, c'est à lui de faire renoncer son oncle à t'épouser.

SIMONIN.

Ne reparais plus ici, ou crains.... (*Bas.*) Si tu es aimé comme tu le dis, elle désobéira à sa mère et refusera de signer. (*Haut.*) A la noce, à la noce.

MATHURINE.

Des violons... des violons.... Comme nous rirons!.... Ha, ha, ha!

SIMONIN.

Comme nous danserons ! Ha, ha, ha!

(Ils s'en vont bras dessus, bras dessous, et fesant des signes aux amans pétrifiés.)

JEANNETTE, à part.

Suivons-les, et tâchons de savoir.... Il y a quelque chose de singulier.... mais je le saurons..... Oh ! je l'ai mis dans ma tête ; je le saurons.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

PAULINE, DULIS, tous deux étonnés de se voir seuls.

PAULINE.

Ils nous laissent tous ; je ne conçois pas...

DULIS.

Ni moi. Mais enfin, cruelle Pauline, dites-moi pourquoi tout-à-l'heure....

PAULINE.

Je n'en ai pas le tems. Ah ! Dulis !..... ne nous querelons pas; profitons plus tôt ; oui...

DUO.

PAULINE ET DULIS, après.

Profitons des momens
Que le destin nous laisse ;
Répétons les sermens
De nous aimer sans cesse.

DULIS.

Après m'avoir fait la promesse
De n'épouser jamais que moi,
D'un autre recevoir la foi,
Est-ce caprice, est-ce faiblesse ?

PAULINE.

Hélas ! si, malgré ma promesse,
Simonin a reçu ma foi,
Ma mère m'en a fait la loi ;
J'ai dû céder à sa tendresse.

DULIS.

Non, non, jamais.

PAULINE, tendrement.

Ah ! croyez-moi...

TOUS DEUX.

J'ai dû céder à sa tendresse :
Mais au lieu de nous quereler,
Mais au lieu de nous désoler,

ENSEMBLE.

Profitons, etc.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GROSPIERRE, JEANNETTE, entrant chacun de leur côté.

GROSPIERRE.

Écoutez, je vais tout vous expliquer.

JEANNETTE.

Je vous expliquerai aussi.....

GROSPIERRE.

J'ons appris chez le notaire....

JEANNETTE.

Le notaire m'a raconté....

GROSPIERRE.

C'est un billet, un traité qu'ils ont fait.

DULIS.

Un billet?

GROSPIERRE.

Oui, une promesse de dix mille francs..... Si monsieur était la cause..... Si mademoiselle ne voulait pas.... Vous saurez tout ça... Allez vous-en.

DULIS.

Quel discours! Dis-nous avant....

GROSPIERRE.

Oui, sans doute..... mais d'abord partez ; l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; assez près pour que vous puissiez nous entendre, et assez loin pour qu'on ne puisse pas vous apercevoir.

PAULINE, à Jeannette.

Mais encore faut-il nous instruire ?

JEANNETTE, à Pauline.

C'est pas nécessaire..... Vous dans le petit grenier, tout là-haut, bien cachée ; laissez la porte du jardin ouverte.... là.... comme si vous vous étiez sauvée de la maison.

GROSPIERRE.

V'là ce que c'est.

JEANNETTE, à Pauline.

Et pis une lettre d'adieux pour jamais.... des larmes, du désespoir !... tout ce que vous saurez de plus beau.

PAULINE.

Je devine à peine....

JEANNETTE.

C'est égal, pourvu que vous fassiez ce que je vous ai dit.

DULIS, à Grospierre.

Je voudrais te demander....

GROSPIERRE, le repoussant.

D'un peu plus loin, si vous le trouvez bon.

DULIS.

Où irai-je?.... là.... (*Voulant suivre Pauline. Jeannette le chasse.*) Non, sur cet arbre.

(Il monte.)

GROSPIERRE.

Pas mal! encore un étage, s'il vous plaît?... bien. (*Il rit.*) Vous voilà comme l'oiseau sur la branche : mais ne gazouillez pas trop haut, parce que.... (*A Jeannnette.*) A présent, concertons notre plan d'attaque. (*Sur le devant du théâtre, avec beaucoup d'importance, lentement d'abord cette scène, et s'animant par degrés.*) Ce qui empêche l'oncle et la mère de nos jeunes gens de consentir au bonheur de nos jeunes gens...

JEANNETTE.

Ce sont les deux billets.

GROSPIERRE.

Qu'ils ont faits ce matin.

JEANNETTE.

Mon projet est donc...,

GROSPIERRE.

C'est aussi le mien....

JEANNETTE.

De profiter de l'éloignement....

GROSPIERRE.

Des amoureux....

JEANNETTE.

Pour persuader à Mathurine....

GROSPIERRE.

Pour faire croire à Simonin...

JEANNETTE.

(Ceci plus vite, et par gradation.)

Que l'obstacle au mariage....

GROSPIERRE.

Venant à présent...

JEANNETTE.

De la fille....

GROSPIERRE.

Du neveu....

JEANNETTE.

Ce serait à elle....

GROSPIERRE.

Ce serait à lui....

JEANNETTE.

A payer....

TOUS DEUX.

Le billet. — Le billet.

JEANNETTE, appuyant sur les mots.

Qu'il est donc de son intérêt....

GROSPIERRE, de même.

Que c'est de son avantage....

JEANNETTE.

De renoncer au plus tôt...

GROSPIERRE.

De détruire à jamais...

JEANNETTE.

Le traité...

GROSPIERRE.

Qui les lie....

TOUS DEUX, avec une grande joie.

C'est cela. — C'est cela.

GROSPIERRE.

Et puis le mariage de Pauline, et puis le nôtre, et....

JEANNETTE, regardant et le copiant.

Et puis, et puis madame Mathurine qui vient de ce côté.

(Ils se retirent un peu en arrière pour ne pas être vus.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, revenant de chez le notaire.

MATHURINE.

Simonin est plus tenace que je ne le croyais!.. Que vais-je dire à Pauline? Ce neveu, il faut en convenir, serait un mari bien plus avenant..... Ah! sans ce maudit traité!.... Entrons. (*Elle appelle au-dedans.*) Pauline?

JEANNETTE, se rapprochant.

J'espère qu'alle est si bien cachée.... Écoutons....

(Elle écoute à la porte.)

MATHURINE, au-dedans.

Pauline? Pauline? où es-tu donc?

JEANNETTE, contente.

La ruse opère.

MATHURINE, au-dedans. On entend les portes qu'elle ouvre, les chaises qu'elle renverse.

Ma fille? Pauline? Jeannette? ma fille? où sont-elles? Jeannette?

JEANNETTE, criant.

J'y vais. (*A Grospierre.*) Je me charge de Mathurine; Je te recommande Simonin.

SCÈNE XXI.

SIMONIN, GROSPIERRE.

SIMONIN.

V'LA le moment; si all' ne veut pas en démordre, faudra payer; ou, si j'épouse, désoler ce jeune homme : c'est ben désagréable, pourtant.

GROSPIERRE, s'approchant.

St! st! monsieur Simonin.

SIMONIN, avec humeur.

C'est bon, mon ami ; je sais ce que vous voulez; je vous ferons avertir quand il en sera tems.

GROSPIERRE.

Il n'est pas question de ça. C'est ben autre chose, allais!

SIMONIN.

Quoique c'est donc?

GROSPIERRE.

Ce jeune homme,.. votre rival.

SIMONIN.

Eh bien?

GROSPIERRE, feignant.

Eh bien, monsieur..... il vient tout-à-l'heure.... il vient en ce moment même..... il vient d'enlever Pauline!

SIMONIN.

Enlever Pauline ! Lui ? ça n'est pas possible.

GROSPIERRE.

Voulais-vous que je vous le fasse dire par tous ceux ?....

SIMONIN, encore plus effrayé.

Il y avait des témoins ?

GROSPIERRE.

Oh! pardine, beaucoup, et je vais les.....

SIMONIN, l'arrêtant.

Non, non, je te crois.... Mais écoute.... N'est-ce pas plutôt elle qui a voulu être enlevée par ce jeune homme ?

GROSPIERRE, feignant.

Elle? oh ! mon Dieu, elle a résisté, mais résisté... comme on ne résiste pas !

(Il se détourne pour rire.)

SIMONIN.

C'est donc lui ? Je suis perdu.

GROSPIERRE.

Oh bien, lui !... Il n'a rien voulu entendre:

il l'a conduite chez sa tante ; une chaise de poste qui était là, et fouette cocher. Oh ! mais on peut l'attraper ; et quand madame Mathurine saura... Allons lui dire.

SIMONIN, effrayé.

Non, non, rien ne presse ; (*A part.*) et s'il ne tenait qu'à moi, elle ne le saurait jamais. (*Haut.*) Sois tranquille, je me charge de tout. Je saurai lui apprendre quand il en sera tems. (*Tout troublé.*) Va-t'en mon ami ; va-t'en, je t'en prie ; ne parle à personne, fais boire les témoins, bois avec eux, bois à ma santé, bois toujours ; je compte sur ta discrétion ; (*Il lui donne de l'argent.*) j'y compte, et je saurai la récompenser.

GROSPIERRE, comptant l'argent, et à part.

Il faut qu'il ait ben peur, car il est ben généreux.

SIMONIN, le poussant.

Va-t'en donc, va-t'en.

GROSPIERRE, s'amusant et revenant toujours en se retournant.

Mais c'est que c'te pauvre mère...

SIMONIN, le poussant.

J'entends bien, j'entends bien.

GROSPIERRE, se retournant.

Et pis c'te jeune fille...

SIMONIN, le poussant.

Sans doute...

(Même jeu de théâtre, sans qu'on entende ce qu'ils disent.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, JEANNETTE.

(Pendant que Simonin est au fond avec Grospierre, Mathurine et Jeannette sortent de la maison. Mathurine s'appuie sur Jeannette, et tient à sa main une lettre. Jeannette marche lentement, la soutient en riant sous cape.)

MATHURINE.

Sa haine pour Simonin est la cause de sa fuite.

JEANNETTE, appuyant cette phrase.

Nous le voyons bien, puisque dans sa lettre, où elle annonce qu'elle va retourner chez sa tante, elle renonce pour jamais à Dulis, pourvu qu'elle ne soit pas la femme de Simonin.

MATHURINE.

C'est affreux ; je som' prise dans mes propres filets. Comme il va triompher! Le voici... Laisse-nous.

(Elle cache la lettre.)

(Mathurine et Simonin se font des révérences, et s'observent d'un air très-embarrassé. Grospierre et Jeannette, par derrière eux, se sont rencontrés et font des signes. Mathurine et Simonin se retournent par hasard, les voient, et alors ils s'en vont lentement sans rien dire, et se tournant le dos sans faire semblant de rien. Jeannette entre furtivement dans la maison, et Grospierre, sans être vu, grimpe sur l'arbre où est Dulis.)

SIMONIN, à part.

Je crois qu'elle ne sait rien, car elle a l'air triste.

MATHURINE, à part.

Ho, ho! il serait plus insolent s'il savait ce qui se passe.

SIMONIN, à part.

Si je pouvais profiter de l'avis qu'on vient de me donner pour ravoir mon billet? car c'est bien mon neveu qui est la cause...

MATHURINE, à part.

S'il ne sait rien encore, je pourrions retirer mon engagement; car enfin c'est ma fille qui s'oppose...

SIMONIN.

Dépêchons-nous de parler, afin d'être le premier.

MATHURINE.

Prenons les avances, de peur qu'il n'ap-

prenne .. et sachons bien vite à quoi nous en tenir. Eh bien! monsieur Simonin, c'est donc sans regret que vous épousez Pauline?

SIMONIN, hésitant.

Oui: eh! oui..... Et vous, madame Mathurine, c'est bien aussi sans aucune peine que vous terminez cette affaire?

MATHURINE.

Mais.... sans doute.... Comment pourrais-je?.... Vous savez ben le traité qu'ici ce matin...

SIMONIN.

Oui, ces billets... J'aurions aussi ben fait peut-être de ne pas nous lier comme ça...

MATHURINE.

En effet, c'était un peu...

SIMONIN, vivement.

Imprudent, pas vrai?.... très-imprudent. On aime son neveu... on l'aime... ça, c'est vrai, et pour de l'argent, le désespérer!.... Il y a là quelque chose qui me...

(Il soupire.)

MATHURINE.

Et moi donc, qui n'ai qu'une fille! Pour dix mille francs, faire son malheur! Je sens que, si je ne me retenais...

SIMONIN, à part.

Elle y vient.

MATHURINE, à part.

Il y arrive. (*Haut.*) Tenez, le v'là votre billet.

(Elle le tire de sa poche.)

SIMONIN, de même.

V'là aussi le vôtre.

MATHURINE.

Je le reconnais ben.

SIMONIN.

Ma foi, nous n'auriez qu'à dire un seul mot.

MATHURINE.

Ah! vous n'avez qu'à faire un signe.

SIMONIN.

Et sur-le-champ...

MATHURINE.

Tout aussitôt...

SIMONIN.

Je déchirerai...

MATHURINE.

Je déchire...

TOUS DEUX.

Voulez-vous? Hein!.. Faut-il?... faut-il?... Dites... Oui? oui? (*Avec joie.*) C'est fait.

LES AMANS, à droite et à gauche.

C'est fait?

TOUS LES PAYSANS, au fond.

C'est fait.

SIMONIN, confondu.

Ils sont ici! Comment! mon neveu n'a point enlevé Pauline?

MATHURINE.

Pauline n'est point allée chez sa tante?

GROSPIERRE.

Eh! mon Dieu non! La fuite, l'enlèvement, tout ça c'est de notre façon...

PAULINE.

Oui, nous vous jurons...

MATHURINE.

Les traîtres!

SIMONIN.

Les fripons! (*Se rapprochant peu-à-peu. Bas.*) Ah ça, madame Mathurine, nous nous sommes ben mis en colère... A présent, les marierons-nous?

MATHURINE, bas.

C'est ce que nous avons de mieux à faire, et tout de suite.

SIMONIN, à son neveu, haut et d'un ton sévère.

Qu'on s'approche.

MATHURINE, de même.

Et qu'on écoute.

SIMONIN.

Pour vous punir...

MATHURINE, à Jeannette et Giospierre.

Et tous les quatre au moins.

(Ils soupirent.)

SIMONIN.

Je vous ordonne...

MATHURINE.

A l'instant même.

SIMONIN, très-vivement avec gaîté et bonté.

De vous aimer, de vous marier...

MATHURINE, de même.

Et de nous embrasser comme vos meilleurs amis.

LES QUATRE AMANS, embrassant Simonin et Mathurine.

Mon oncle. — Ma mère. — M. Simonin. — Madame Mathurine.

(Ils les embrassent.)

SIMONIN, attendri à Mathurine.

Bien! bien!.... il faut l'avouer.... ça fait encore plus de plaisir que de gagner dix mille francs.

CHŒUR.

Plus de chagrin, plus de tristesse!
Que chacun célèbre ce beau jour!
Livrons-nous tous à l'allégresse,
La jeunesse est fait' pour l'amour.

FIN DU TRAITÉ NUL.

GULNARE,

OU

L'ESCLAVE PERSANE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique de la rue Favart, le 9 janvier 1798.

PERSONNAGES.

OSMIN, maître et amant de Gulnare.

DÉLY, jeune prince persan, magnifique et amoureux de Gulnare.

IBRAHIM, pourvoyeur du Mogol, riche avare et infirme.

SEID, Courtier, gai et humain.

OMAR, son associé, même caractère.

GULNARE, esclave renommée par ses talens, son esprit.

UNE JEUNE ESCLAVE.

ESCLAVES, MUETS, NOIRS, JOUEURS D'INSTRUMENS.

GULNARE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tente plus élégante que riche. Elle est ouverte, et laisse voir une longue allée d'arbres et plusieurs tentes à la suite les unes des autres. On aperçoit au fond la ville d'Ispahan.

Dans la tente on voit des sophas, des coussins, des vases de fleurs; plusieurs jeunes filles et esclaves sont occupées à servir Seid; un théorbe est près de lui sur une petite table. On brûle des parfums. Quelques-unes des esclaves sont très-tristes.

SEID, sur l'ottomane, fumant, et prenant du café que verse une très-jolie esclave qui semble affligée. (Il chante.)

RÉCITATIF.

Jeunes esclaves, croyez-moi,
Votre sort est bien moins à plaindre
Que vous ne paraissez le craindre;
Je vous en donne ici ma foi.

(Il prend un théorbe qu'une des esclaves accordait; il en pince quelques mesures, et continue son récitatif en prenant le café.)

Heureux courtier! aucun de tes confrères
Ne peut offrir des objets si charmans.

(Aux esclaves.)

Ah! puissent mes conseils.... ma gaîté, mes accens,
Rendre vos peines plus légères!

RONDEAU.

Ne vous affligez pas
D'être dans l'esclavage,
Un tel sort à votre âge
Offre encore des appas;
Apprenez qu'en tous lieux,
Quoique l'on s'en défende,
Femme avec deux beaux yeux, (*Bis.*)
A son maître commande :
Oui, l'esclave en tous lieux,
Quoique l'on s'en défende,
Quand elle a deux beaux yeux,
A son maître commande.
Ne vous plaignez donc pas, etc.

Changer pour être mieux,
Est-ce donc chose étrange?
D'un patron dédaigneux,
Un plus aimable venge :
Quand c'est pour être mieux,
Moi, je suis pour qu'on change.

Ne vous affligez pas, etc.

(Elles se préparent à danser entre elles.)

Bien! bien! voilà comme j'aime à vous

voir ; je vous garderais plus tôt toute l'année, que de vous céder à quelqu'un qui pût faire votre malheur.

UNE DES ESCLAVES.

Nous le savons bien ; votre réputation est faite, celle du plus honnête courtier...

SEID, riant.

Et en vérité ce n'est pas encore-là une trop bonne réputation ! mais c'est la seule que je puisse espérer dans mon état.

OMAR, en dehors, appelle.

Zulime ! Fatmé !

SEID.

Omar vous appelle ; allez le trouver... et que le prophète vous rende aussi heureuses qu'il vous a faites jolies !

SCÈNE II.

SEID.

Nous avons placé nos tentes dans cette plaine, voisine d'Ispahan, pour attirer plus de curieux à la vente des esclaves qui se fait tous les ans, et jusqu'à présent le succès a répondu à notre espérance. Trente, la semaine dernière, à dix sequins de profit sur chaque, en raison de mon droit de courtier, cela fait,

si je ne me trompe, trois cents sequins. Les six qui restent encore...

SCÈNE III.

OMAR, SEID.

SEID.

Eh bien! mon associé, les affaires, où en sont-elles? pour le dernier jour.... il paraît que l'affluence diminue.

OMAR.

Oh! oui; le bazar tire à sa fin, mais cela nous est égal; toutes les esclaves qui nous restaient viennent d'être placées très-avantageusement pour elles et pour nous.

SEID.

Tant mieux! le profit qu'on fait dédommage un peu des désagrémens de notre métier. Dély vient d'envoyer ici.

OMAR.

Ce jeune prince si aimable, si riche et si libéral?

SEID.

Lui-même; il m'a fait prier de passer chez lui : les beautés de son sérail l'ennuient.

OMAR, riant.

Je le crois bien... elles ne peuvent rien lui refuser.

SEID.

Ensuite il s'est adressé à des femmes à talens, à de joyeuses bayadères...

(Il indique les danseuses.)

OMAR.

Eh bien ?

SEID.

Charmantes! mais perfides! ah! perfides!

OMAR, riant.

Elles en ont aimé un autre? deux autres? il n'y a pas là de quoi se pendre.

SEID.

Non, mais de quoi les quitter... et c'est ce qu'il a fait. Il voudrait à présent trouver une esclave jolie, jeune, spirituelle.

OMAR.

Le sort peut nous offrir...

SEID.

Mais il veut qu'elle ait à la fois des attraits, des talens et des vertus...

OMAR.

En effet, il n'est pas aisé... (*Riant.*) Mais si cela ne se trouve guère, au moins...

SEID, riant.

Cela se promet, n'est-ce pas? Dély ne se laisserait point tromper; son ame délicate et sensible lui donne trop de pénétration, et il y aurait de l'extravagance à nous d'oser lui répondre des sentimens d'une jolie femme... qu'on achète, encore! ah! j'ai trop d'expérience pour prendre un pareil engagement.

AIR.

Eh! quel mortel pourrait prétendre
A lire jusqu'au fond du cœur
D'un sexe qu'on dit si trompeur....
Et qui pourtant paraît si tendre? (*Bis.*)
En effet, comment se défendre!
Il nous trompe si joliment!
Et le plus fin est bien souvent
Le premier à s'y laisser prendre. (*Bis.*)

Feint-il de se mettre en courroux?
C'est un torrent que rien n'arrête,
C'est la foudre, c'est la tempête
Qui gronde, et va tomber sur nous.
Calme-t-il enfin son courroux?
Daigne-t-il abaisser sur nous
Ses beaux yeux languissans et doux?...
L'horizon s'épure et s'éclaire,
Tout semble embelli sur la terre;
Et nous tombons à ses genoux.

OMAR.

Tu as bien raison; mais si nous pouvons

offrir à Dély, sans garantie, un objet qui semble annoncer les qualités qu'il désire, dont la figure séduisante, l'esprit aimable, les talens variés...

SEID.

Et où diantre trouveras-tu ?...

OMAR.

Ici même... Oui, écoute; dans ton voyage à Ormus, ne t'a-t-on pas parlé d'un certain Osmin ?...

SEID.

Qui se montrait fort épris d'une jeune esclave ?...

OMAR.

Précisément... de la belle Gulnare.

SEID.

Cette femme renommée dans tout l'Orient par ses talens, ses charmes...

OMAR.

Surtout par sa tendresse et sa constance pour son amant.

SEID, malignement.

On la citait comme un prodige.

OMAR.

Eh bien !... Osmin est sur le point de s'en défaire.

SEID.

Comment ? lui qui l'adorait !

OMAR.

Aussi, n'y veut-il pas consentir.

SEID.

Ce serait elle ? Quelle ingratitude !

OMAR.

C'est au contraire par reconnaissance.

SEID.

Voilà une énigme...

OMAR.

Que je vais t'expliquer... Le père d'Osmin était trésorier de la province ; le visir, son mortel ennemi, l'a accusé de mauvaise administration, a fait saisir ses biens, et sa perte est certaine, s'il ne trouve d'ici à très-peu de jours la somme à laquelle il l'a fait condamner.

SEID.

Eh bien ! cette somme...

OMAR.

Osmin, après avoir vendu tout ce qu'il possédait, n'a pu encore la compléter ; il lui manque cinq cents sequins : alors, sans rien dire à personne, il a imaginé de venir déguisé à Ispahan, pour se faire mettre en vente. Gulnare l'a bientôt suivi ; à son tour,

elle prétend que c'est à elle à se sacrifier pour le père de son amant; qu'Osmin est nécessaire à ce vieillard; que, sorti de prison, il aura besoin de ses secours; qu'on peut retrouver une esclave, mais que rien ne dédommage d'un père; qu'enfin c'est elle qui doit être conduite au bazar... Osmin résiste, se désole; Gulnare redouble ses instances; et tous les deux m'ont prié de les conduire à toi pour être juge de leur différent.

SEID.

Par Mahomet! voilà un trait!.... Tu m'intéresses pour eux; l'homme est, dis-tu?

OMAR.

Bien triste.

SEID.

La femme?

OMAR.

Très-jolie.

SEID.

Eh bien... je consolerai l'un, et je vendrai l'autre: va vite les chercher.

OMAR.

Je leur ai donné rendez-vous dans ta tente; j'avais rencontré aussi Ibrahim, l'indien, cette espèce de financier, un pourvoyeur du Mogol, de ces gens qu'on a pris...

SEID, riant.

Qui ont pris...

OMAR, riant.

Chut! nous avons besoin de tout le monde; et si quelqu'un d'eux allait nous entendre....

SEID.

Il ne se reconnaîtrait pas. Enfin cet Ibrahim vit encore?

OMAR.

Hélas! oui; malgré ses soixante ans d'infirmités, il traîne partout sa goutte, ses muets et ses ridicules.

SEID.

Il faudra aussi l'avertir; concurrence! mon ami, concurrence! c'est le moyen de tirer mieux parti.... Mais j'entends quelqu'un; serait-ce?...

OMAR.

Oui, les voici l'un et l'autre.

SEID.

Qu'on me laisse un instant avec eux.

OMAR.

Fort bien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, OSMIN, GULNARE, voilée.

OMAR, avant de sortir, bas à Osmin.

J'ai tout expliqué à Seid; (*Bas à Gulnare.*) le courtier est pour vous.

(Il sort.)

OSMIN, à Seid.

Tu sais donc notre bizarre destinée?

SEID.

Et votre projet, pour le moins aussi bizarre qu'elle; mais voyons si Omar... (*Il ôte le voile.*) Ma foi, il ne vous a point flattée, non, point du tout flattée, en vérité.

GULNARE, vivement.

Osmin, tu l'entends. (*A Seid.*) Je puis donc espérer que mon projet...

OSMIN.

Non, c'est moi seul... Seid, je t'en conjure.

GULNARE, à Seid.

Seid, de grâce, ne me refuse pas.

OSMIN.

Je t'en supplie.

TRIO.

OSMIN.

Seid, écoute ma prière !
C'est à moi de sauver un père,
Et je dois m'immoler pour lui.

GULNARE.

Seid, écoute ma prière !
A mon amant, pour rendre un père,
Je dois m'immoler aujourd'hui :
Ah ! Seid, daigne m'écouter.

OSMIN.

C'est moi seul que tu dois entendre.

TOUS DEUX.

A tes genoux je vais rester ;
Seid, promets-moi de me vendre.

GULNARE.

S'il faut le savoir malheureux.

OSMIN.

S'il faut la voir infortunée !....

TOUS DEUX.

Ciel ! termine ma destinée !
Le trépas vaudrait cent fois mieux.

SEID, examinant Gulnare.

La taille leste, bien tournée !
Elle a, ma foi, de très-beaux yeux ;
Le bras, la main, le pied au mieux.

GULNARE, voyant son intention.

Trouves-tu ma taille élégante?
Me tiens-je bien?.... je sais un peu danser,
Et quelquefois lorsque je chante,
Ma voix paraît intéresser.

SEID.

(A part.)

Oui, je le crois. Elle est charmante!

GULNARE, le tirant à part.

Mais, mon cher Seid, tu sens bien
Pourquoi Gulnare ici se vante:
Tu sais quel motif est le sien?

SEID.

(A part.)

Oui, je le sais. Elle est charmante!

OSMIN.

Écoute à ton tour.

SEID, regardant Gulnare.

Bien, très-bien.

OSMIN.

Je possède mainte science;
J'ai parcouru bien des climats,
Je puis être utile aux combats;
J'ai du savoir.... de la prudence....
(A part, à Seid.)
Si je me vante, tu sens bien
Pourquoi je veux la préférence;
Tu sais quel motif est le mien.

SEID, froidement.

Oh! oui.... je sens.... c'est bien, très-bien;
Et les vertus, et la science,
Et la valeur et la prudence....
Ici cela ne se vend rien.

OSMIN.

Ah! quel chagrin!

GULNARÉ.

Douce espérance!
Je pourrais adoucir tes maux!

OSMIN.

Plus de bonheur, plus de repos!

GULNARE, à Seid.

Oh! prends pitié de ma douleur extrême!
Je dois faire cesser ses pleurs.

OSMIN.

Faudra-t-il perdre ce que j'aime!
C'est le plus grand de mes malheurs.

ENSEMBLE.

OSMIN, GULNARE.

Seid, daigne exaucer mes vœux,
Ah! c'est moi que tu dois entendre;
Qu'elle } soit libre et toujours tendre,
Qu'il } soit tranquille et toujours tendre!

SEID.

Calmez-vous, amans généreux;
Non, non, je ne puis m'en défendre,
Vous l'emportez sur un cœur tendre,
Et.... je vous vendrai tous les deux.

SEID, en s'asseyant.

A présent, parlons raison... Tenez, mes amis, je ne veux pas vous tromper, ni vous voir perdre le fruit de votre voyage et de votre sacrifice : dans une jeune femme, une jolie femme! on trouve toujours ce qu'il faut pour séduire les yeux, toucher un cœur, enflammer l'imagination; avec cela, on va loin, on charme les connaisseurs. (*Riant.*) On ferait même des dupes, si cela était nécessaire... (*A Osmin.*) Mais pour vous, qui êtes un bon fils, un amant tendre, délicat, un savant, un homme d'esprit... Ah! mon cher Osmin, je vous l'ai dit, comment diable voulez-vous que, dans une ville comme celle-ci, je trouve le débit d'une pareille marchandise?

GULNARE.

C'est donc moi qui aurai le bonheur.....

OSMIN.

Quoi! Je souffrirais?

GULNARE, soupirant, à Osmin.

Il faut se soumettre, il le faut... c'est un devoir sacré!... et l'amour devait bien s'immoler une fois à la reconnaissance.

SEID, se parlant.

De mieux en mieux! une expression dans les traits! une grâce, un son de voix!.....

(*Avec joie à Osmin.*) Mon cher Osmin, soyez tranquille.

OSMIN.

Comment?

SEID.

Elle ne vous restera pas, j'en réponds.

OSMIN.

Ah! ciel!

SEID.

Et puis, s'il vous rentre des fonds dans un mois, dans deux, nous pourrons..

OSMIN.

Tu me déchires... laisser un mois, un jour, celle que j'adore au pouvoir d'un autre!.... Cet homme n'est pas fait pour sentir.

SEID, riant.

Non, mais pour vendre... et je vais tâcher de m'en acquitter de mon mieux.

OSMIN, à Seid.

Mais peut-être en m'offrant à quelques-uns de vos confrères... essayez au moins, essayez.

SEID.

Je le veux bien : Omar, il faut le satisfaire. Tu pourrais le conduire d'abord chez l'Arménien, notre voisin, ensuite chez,..

(Il parle bas en remontant vers le fond de la tente.)

OSMIN, à Gulnare.

Gulnare, je te quitte, tu sais par quel motif.

ROMANCE.

I.

Pour mieux te prouver mon amour,
O ma fidèle amie!
Je voudrais, même en ce jour,
Donner jusqu'à ma vie.

II.

Quand pour toi je vais m'immoler,
Dans ma douleur affreuse,
Ce qui peut seul me consoler,
C'est de te rendre heureuse.

III.

Sans prévoir le sort qui m'attend
En ce moment funeste....
O ma Gulnare! en te quittant,
Au moins ton cœur me reste.

SCÈNE V.

GULNARE, OSMIN, SEID, OMAR.

OMAR.

IBRAHIM vient.

SEID, à Gulnare.

Bon, c'est un acheteur.... remettez votre voile; je le connais, il est riche, vieux.

GULNARE, tristement.

Vieux?

OMAR, riant.

Et laid, pour vous servir.

GULNARE.

Généreux?

OMAR.

Le moins qu'il lui est possible.

GULNARE.

Ah! ce n'est pas celui-là qui peut faire réussir mes espérances. (*A Omar.*) J'ai un projet qui fait toute ma consolation, mais un vieillard aura-t-il l'ame assez sensible?...

OMAR, riant malicieusement.

Ah! je vous entends.

GULNARE, soupirant.

Non, tu ne m'entends pas.

OMAR, affectueusement.

Peut-être mieux que vous ne croyez; je sens combien votre position va devenir affligeante, surtout vis-à-vis d'un pareil homme; combien même elle pourrait paraître pénible à ceux qui en seraient les témoins; mais tels sont les usages de nos climats, et malheureusement nous ne pouvons pas les changer.

OSMIN, voyant de loin Ibrahim.

Mais la laisser avec cet Ibrahim!...

SEID.

C'est vous qui voulez nous quitter.... Eh puis! regardez-le donc, elle sera avec lui.... comme avec un père.

GULNARE, vivement.

Il est donc bon?

SEID, riant.

A cela...

(Gulnare soupire.)

GULNARE, bas à Omar.

Omar, ne vas rien conclure.

OSMIN, bas à Seid.

Seid, ne termine rien.

OMAR.

Non, non; mais partons.

(Omar et Osmin sortent.)

SCÈNE VI.

SEID, GULNARE, IBRAHIM, tourmenté de la goutte, vieux libertin; deux muets le soutiennent; un troisième porte un coussin; un quatrième porte un tabouret pour poser sa jambe; un cinquième sa pipe; un sixième une petite soucoupe où sont des pastilles odoriférantes : tous ont les yeux sur lui, et obéissent au moindre geste.

IBRAHIM.

Aïe, aïe; prenez donc garde; vite un siége; ma maudite goutte, qu'on me donne... (*Les muets lui présentent successivement tout ce qu'ils portent.*) Non... (*Il refuse.*) non, dépêchez donc, je veux qu'on devine, ou je... (*Il prend sa pipe.*) Bonjour, Seid.

(Il fume.)

SEID.

Bonjour, Seigneur... toujours gai et gaillard...

IBRAHIM, de mauvaise humeur.

Mais, oui, comme tu vois... (*Mettant ses lunettes.*) Eh bien!... cette esclave qu'Omar m'a tant vantée...

SEID.

Avancez, Gulnare; et vous, Seigneur, remarquez un peu, je vous prie; (*Ibrahim*

fait de l'œil et de la tête, la description du contour.) la tête bien placée, l'œil vif, la bouche vermeille, la taille élégante, le pied et la main dans les proportions, tout ce qui séduit dans une maîtresse, attache dans une femme, réveille les vieillards, énivre les jeunes gens; enfin, ce qui est incroyable, impayable, introuvable dans les quatre parties du monde! une femme, jeune, jolie, sincère et fidèle.

IBRAHIM.

Discours de marchand.

SEID, achevant.

Estimé...

IBRAHIM.

De juif!

SEID, piqué, et lui fesant la révérence

Je suis de votre pays.

(Les esclaves éclatent de rire.)

IBRAHIM.

Tu as beau feindre de te mettre en colère, je ne suis plus dupe sur les bonnes qualités d'une femme, et sur les promesses d'un courtier; il faut d'abord en rabattre la moitié, et disputer après sur le reste.

GULNARE.

Quel homme!

IBRAHIM, ironiquement.

Écoutez ceci, monsieur le marchand estimé.

COUPLETS.

I.

Je trouve une femme jolie;
Mais je n'en suis point amoureux,
Et jamais pour les plus beaux yeux
Je ne ferais une folie. (*Bis.*)

Quand j'ai fait mes quatre repas,
Et que j'ai dormi d'un bon somme,
Il ne m'importe guère comme
Chacun de moi pense ici bas.
La, la, la, la, la. (*Bis.*)

(Il veut danser sur son fauteuil, et fait signe aux muets, qui dansent pour l'amuser. Il rit.)

La, la, la, la, la,
Il ne m'importe guère comme
De moi chacun pense ici-bas.

(Quand il finit, les muets restent en attitude, de peur de faire du bruit à son deuxième couplet.)

II.

Cet avis n'est-il pas le vôtre?
D'amour je change tous les mois;
Avant de m'ennuyer d'un choix,
J'ai toujours soin d'en faire un autre.

Quand j'ai fait, etc.

(Les muets, qui sont mal à leur aise, attendent impatiemment le moment qui leur permet de danser.)

La, la, la, la, la.

(Ils dansent.)

III.

Du bon vin et de la tendresse
Il faut user, mais sobrement;
Un peu donne de l'enjoûment,
Et trop nous plonge (*bis.*) dans l'ivresse!

Quand j'ai fait, etc.

(A la fin, d'un signe il annonce qu'il a fini, et tous se mettent dans une attitude respectueuse; il tousse et est très-fatigué de la chanson. On lui présente les bonbons

SEID, à Ibrahim.

Avec une pareille philosophie, on doit vivre long-tems.

IBRAHIM.

C'est bien ce que j'espère. Pourquoi n'approche-t-elle point? a-t-elle peur?..... mais qu'elle vienne, qu'elle essaie de me plaire, je ne l'en empêche pas.

SEID, ironiquement.

C'est bien engageant, assurément, et elle doit être très-empressée de profiter de la permission que vous voulez bien lui donner.... (*A Gulnare.*) Allez plaire à Monsieur.

GULNARE, à Seid.

Quelle humiliation!

IBRAHIM.

Heim !.... elle parle, je crois....

SEID, finement.

Elle se félicite du sort qui lui est réservé.

IBRAHIM.

Elle a pourtant l'air bien triste.

SEID, ironiquement.

Vous l'égaierez, seigneur, vous êtes bien fait pour cela. (*Bas à Gulnare.*) Allons donc, prenez sur vous.

GULNARE.

J'ai beau faire, le ton de cet homme me révolte.

SEID.

Tout dépend de la somme..... vous savez que le père d'Osmin....

GULNARE, soupirant.

Ah! oui, oui, je ne devais pas l'oublier.

IBRAHIM.

Seid? vient-elle!... ah! la voilà qui se décide. (*Il met ses lunettes; Gulnare timide, découragée, a la démarche lente et embarrassée.*) Elle est gentille, il faut l'avouer; mais elle est un peu gauche.... elle n'a pas l'air, là.... cet air qui..... qui fait.... tu sais bien, Seid?

SEID, riant.

Tout cela peut venir quand on se connaît plus particulièrement ; c'est la première fois qu'elle est mise en vente.

IBRAHIM, en colère.

La première fois ! c'est toujours la première fois ; (*Aux muets.*) cela mérite pourtant attention !..... (*Il remet ses lunettes.*) Seid, dis-lui qu'elle ne soit pas si sauvage. (*Il lui prend les mains et la regarde ; il rit d'une façon très-ridicule.*) La petite friponne !.. regardez-moi donc, la belle enfant. (*Il rit d'un gros rire.*) Hé, hé, hé, hé, hé !

SEID, riant aussi.

Hé, hé, hé ! vous y prenez plaisir, seigneur ; mais ce n'est rien que cela, son esprit.....

IBRAHIM, sérieux.

Je n'aime pas l'esprit, moi.

SEID, à part.

Je m'en doutais. (*Haut.*) Elle possède plusieurs sciences.

IBRAHIM.

Je ne lui demande que celle de me plaire.

SEID.

Au moins, le cœur, les talens...

IBRAHIM, brusquement.

Je ne crois pas à l'un, et les autres m'ennuient.

GULNARE, bas et s'éloignant.

Dès-lors, je suis perdue....

SEID.

L'aimable seigneur!

IBRAHIM.

Allons, allons, revenez, la jolie boudeuse. (*Elle se rapproche, se met en face d'Ibrahim et le considère; il rit encore plus fort qu'il n'a fait.*) Eh bien, tu ne me dis rien?

GULNARE, cachant son indignation.

J'ai été tentée de vous répondre... votre âge m'a retenue.

SEID, finement à Ibrahim, et bas.

Le respect!

IBRAHIM, content.

Tu crois qu'elle me respecte? (*A Gulnare.*) Est-ce vrai?

GULNARE, dissimulant, et avec finesse.

Autant.... que je vous estime.

SEID, vivement à Ibrahim, pour qu'il ne se doute de rien.

C'est joli, ça?

IBRAHIM, content.

Pas mal, pas mal! (*A Gulnare.*) Et m'aimeras-tu ?

GULNARE, s'efforçant de contenir son mépris.

Ah! sublime Ibrahim! un homme qui, comme vous, fait tous les jours ses quatre repas! dort toutes les nuits d'un bon somme, se moque de l'opinion de tout le monde..... peut-il bien s'abaisser à demander de la tendresse à une femme (*Avec dignité.*) quand il ne croit pas à son cœur?

SEID, bas et riant, à Ibrahim.

Elle est piquée.

IBRAHIM, bas à Seid.

Romanesque ! romanesque ! elle parle comme une française.

GULNARE, vivement, et le toisant avec mépris.

Ah! si je l'étais!

IBRAHIM, sans l'entendre.

Au fait, combien cette jeune esclave ?

SEID.

Sans vous surfaire d'une obole..... mille sequins.

IBRAHIM.

Mille sequins ! une esclave! (*A lui-même.*) Pour ce que j'en fais.

SEID, gaiment et bas.

Ou pour ce que vous n'en faites pas... Elle est de cela.

IBRAHIM, aux muets.

(Les muets entourent Gulnare, et l'examinent, mais sans trop d'affectation.)

Qu'en dites-vous, vous autres? (*Ils font des signes.*) L'âge? — seize ans. — La fraîcheur? Naturelle. — La taille? — Parfaite. — Le prix? — Trop cher. (*Ils disent que non, par signes.*) Trop cher, vous dis-je. (*Il se fâche, et ils s'éloignent.*) Allons, cinq cents sequins, et pas un denier avec.

SEID, finement.

J'en ai refusé six cents tout-à-l'heure; n'en parlons plus. (*A Gulnare.*) Le seigneur Ibrahim plaisante..... il n'a pas envie d'acheter.

IBRAHIM.

Je n'ai pas envie d'acheter, quand j'offre... Adieu, Seid, adieu, la belle silencieuse; (*Quand il est prêt de sortir.*) que je la revoie! que je la revoie encore! (*Il échappe aux muets, et court vers Gulnare; les muets effrayés le suivent avec tout le bagage, le coussin, la pipe et le tabouret.*) Mais en vérité, c'est que sa vue me fait une impression....

SEID, riant.

Vous vous imaginez cela, seigneur Ibrahim.

IBRAHIM, en colère.

Comment! je m'imagine! je sens bien peut-être....

SEID.

Si cela était, vous ne regarderiez pas à quelques centaines de sequins.

IBRAHIM, en colère.

Des centaines! il croit qu'on donne cela.

SEID, riant.

Comme on les gagne. .. c'est tout simple, un pourvoyeur du Mogol!

IBRAHIM, en colère.

Tatata.... parce qu'on a fait quelques petites affaires, on croit..... Oh! je ne suis pas homme à me laisser attraper; j'ai promis 500 sequins, et je reviendrai savoir... (*Aux muets.*) Sa figure annonce qu'elle est née pour être heureuse; elle me restera; oh! oui, je suis sûr qu'elle me restera.

(Tous les muets approuvent. Il sort.)

SEID, le suivant, et à part.

Elle ne te restera pas; oh! je suis sûr qu'elle ne te restera pas.

SCÈNE VII.

SEID, GULNARE.

SEID, après avoir reconduit Ibrahim.

Gulnare, y pensez-vous?... il aurait offert bien davantage..... mais vous avez un air si froid, si dédaigneux....

GULNARE.

Je te l'avoue, la vue de cet homme m'a glacée; Osmin ne m'a pas accoutumée à cette figure, ni à ces propos-là.

SEID.

J'entends bien; et puis cette somme, à la rigueur, ferait sortir de prison le père d'Osmin....

GULNARE, vivement.

Oui; mais que resterait-il à ce vieillard, à son fils?... Omar et Osmin reviennent, que vont-ils nous apprendre?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, OMAR, OSMIN.

OMAR.

Nous avons joué de malheur; plusieurs acheteurs se sont présentés; mais l'un voulait un laboureur, celui-ci un ouvrier, l'autre un fleuriste... aucun n'offrait rien de mon savant; on en donnait pourtant jusqu'à deux cents pièces d'or, lorsque tout-à-coup on apporte un petit sapajou... charmant! l'animal saute, gambade, fait mille tours; alors tout a été dit, on n'a plus rien offert du philosophe; et, grâce au bon goût de nos modernes Crésus, le gentil sapajou a eu la préférence.

OSMIN, soupirant.

Toute espérance m'est ôtée!

SEID.

Et non, puisque Gulnare se dévoue.

OSMIN.

C'est là ce qui me désole.

(Un esclave vient parler bas à Omar.)

OMAR, avec gaîté.

Attendez.... j'ai votre affaire à tous deux; (*Bas à Osmin.*) riche, généreux, aimant

les femmes à la fureur; (*Bas à Gulnare.*) jeune, aimable, sensible, et fait comme il faut être pour plaire... et pour aimer.

SEID, joyeux.

C'est sans doute Dély?

OSMIN.

Ce prince si magnifique?...

OMAR, content.]

Oui, lui-même.

OSMIN, soupirant.

Dieu!

GULNARE, avec joie, sans prendre garde à la douleur d'Osmin.

Et dis-moi, courtier, ce Dély passe donc pour avoir une belle ame?

SEID.

La plus noble de tout Ispahan.

GULNARE, à Omar.

Capable de traits?...

OMAR, à Gulnare.

Il en a fait mille dans sa vie (*Bas.*) et surtout avec les dames.

GULNARE, avec joie sans l'écouter, à Seid.

Ah! si je pouvais!...

OMAR.

J'en suis sûr.

GULNARE, à part.

Le ciel m'inspire !

OSMIN, à Seid.

Il va lui plaire !

SEID.

Je le parierais.

OSMIN.

Ce serait un supplice que je ne pourrais supporter.

GULNARE.

Vient-il donc ce Dély ?

OMAR.

Il ne tardera pas ; nous serons instruits de son arrivée ; il ne marche jamais sans un train considérable d'esclaves, d'instrumens qui le précèdent.

GULNARE.

Il aime les talens ?

SEID.

Autant que la beauté.

GULNARE.

Quel bonheur ! As-tu ici ?...

SEID.

Je vous entends. Tout ce que vous demanderez, forté-piano, harpe... d'un coup-d'œil, d'un signe...

GULNARE.

Ah! je brûle d'éprouver si son ame...

OSMIN.

Cruelle! attends du moins que je ne sois plus présent...

GULNARE, joyeuse, et rapidement.

Osmin, tu ne sais pas, tu ne dois pas encore savoir... l'évènement peut seul me justifier...

(On entend un bruit d'instrumens.)

SEID.

Entendez-vous?... c'est lui. (*A Osmin.*) Il faudrait peut-être qu'Osmin...

OSMIN, vivement.

Non, je veux rester.

GULNARE, avec douceur.

Il passera pour celui qui m'a amenée.

OMAR.

Un moment; ne serait-il pas à propos? oui... un peu plus de parure... les cheveux mieux rangés... (*A Gulnare.*) Le motif qui vous anime est si intéressant, qu'il nous engage

à ne rien négliger de tout ce qui peut le faire réussir.

SEID.

Omar a raison... venez.

OSMIN.

Entre un père chéri et une maîtresse adorée, prononcer est impossible; il est plus aisé de mourir.

(Il sort.)

(Marche d'esclaves, de joueurs d'instrumens, de gardes qui précèdent Dély, porté dans un riche palanquin, et magnifiquement vêtu.)

SCÈNE IX.

OMAR, DÉLY.

DÉLY, s'élançant légèrement du palanquin.

Bonjour, Omar; eh bien! cette esclave?

OMAR.

Elle viendra, seigneur; mais modérez votre impatience, et bientôt vous verrez que ses charmes, ses grâces, sa douceur... Enfin je vais la chercher, et la conduire ici.

SCÈNE X.

DÉLY.

Je ne me laisserai point séduire par les éloges que ces hommes intéressés donnent si facilement ; eh ! combien de fois ai-je été forcé de reconnaître la fausseté de leurs récits ! mais aussi, quelle barbarie d'assujétir à de pareilles humiliations un sexe faible et rempli d'appas, un sexe qui fait le bonheur de nos jeunes années, la consolation de nos vieux jours ! ah ! combien sont plus sages, ou plus heureux, les peuples de l'Europe, qui ne rougissent point de tomber aux genoux de ces êtres enchanteurs, qui savent les vaincre sans jamais leur commander ! se disent leurs esclaves, et finissent bientôt par leur dicter les lois, les douces lois de l'amour et du plaisir... Femmes ! femmes ! objets séducteurs et dangereux !.... ah ! je le sens.... je puis vous craindre, mais je ne cesserai jamais de vous aimer !

(Il fait signe à ses esclaves de se retirer ; pendant la ritournelle, les esclaves se retirent en dehors de la tente, et emportent le palanquin.)

AIR.

Sexe charmant, j'adore ton empire,
Mon bonheur est de te céder :

L'amour ne peut se commander,
Mais heureux celui qui l'inspire ! (*bis.*)
Ah ! quel doux moment pour mon cœur,
Épris d'une vive tendresse,
De voir l'ame de sa maîtresse
Partager sa brûlante ardeur !
Qui ne connaît pas cette ivresse,
N'a jamais connu le bonheur.

Sexe charmant, etc.

S'il faut encore être séduit par toi,
Sexe inconstant que j'aime à la folie !
Ah ! j'y consens (*bis.*), trompe encor, trompe-moi,
Mais fais durer l'erreur toute ma vie.

Sexe charmant, etc.

Elle tarde bien à paraître... Mais la voici.

SCÈNE XI.

GULNARE, plus richement mise, sort appuyée sur Seid et sur Omar; deux femmes esclaves la suivent. Osmin affligé la suit, DÉLY, OSMIN, OMAR, SEID.

DÉLY.

Eh bien ! Seid, Omar est venu me dire....

SEID.

Et vous allez juger, Seigneur, de la fidélité

de son récit; remarquez, s'il vous plaît, la tête bien placée, les yeux...

DÉLY, souriant.

Finis, Seid, ton impertinente énumération; à mon âge on voit tout cela du premier coup-d'œil.

GULNARE, à Dély.

Je te remercie de m'avoir épargné de nouveaux affronts.

DÉLY.

Tu ne dois jamais en éprouver, et j'ai trop de plaisir à découvrir les perfections d'une jolie femme, pour souffrir qu'on me le ravisse en me les indiquant...

(Il examine avec intérêt.)

GULNARE, modestement.

Je dois tout craindre d'un pareil examen.

DÉLY, souriant.

Toi, craindre!... j'aperçois des choses qui, en vérité, n'ont pas besoin d'indulgence.

GULNARE, à Seid.

Il est galant!

DÉLY, à Seid.

Elle est jolie!

SEID, à tous deux.

Bon.

DÉLY, montrant Osmin.

Quel est cet homme ?

SEID.

Le marchand.

DÉLY.

Le nom de cette esclave ?...

SEID.

Gulnare.

DÉLY.

Elle paraît timide.

SEID, bas à Dély.

Encouragez-là.

GULNARE.

Vous me regardez, Seigneur, mon embarras ne peut qu'en augmenter... je n'ai jamais beaucoup compté sur mes charmes ; aussi ai-je tâché de joindre, aux attraits qui passent, les talens, les qualités qui restent toujours ; esclave malheureusement destinée à appartenir au premier à qui je saurai plaire, j'en conviendrai pourtant... en vous voyant, je suis tentée d'oublier tout ce que ce moment a de fâcheux, pour ne penser qu'au plaisir de mériter votre suffrage.

DÉLY.

Mon suffrage ! peut-on être juste et te le refuser ? (*A Seid.*) Je n'ai jamais entendu d'esclave s'exprimer comme elle.

SEID, bas à Dély.

Ah, ah! je le savais bien; c'est votre fait. (*Bas à Gulnare.*) Continuez!

GULNARE, soupirant.

Hélas!

DÉLY, vivement et lui serrant la main.

Tu soupires!... je t'ai entendu soupirer?

GULNARE.

Tu vois le lieu où nous sommes? peux-tu m'en blâmer?

DÉLY.

Ah! quel que soit le maître que le ciel te destine, sois sûre d'être distinguée, sois en sûre, Gulnare, je m'y connais.

GULNARE.

Ah! Dély! Dély! ne juge pas de tous les hommes par toi, tu leur ferais trop d'honneur.

SEID, bas à Dély.

Seigneur, elle s'y connait aussi, comme vous voyez.

DÉLY, à Gulnare.

Tu me flattes, Gulnare; mais, je l'avoue, mon destin est de croire à ton sexe. Je l'adore, je l'idolâtre; je fais plus, trompé par lui, je l'estime encore; si je n'ai pas trouvé de femmes sensibles, délicates, sincères, je m'en console en pensant qu'il est impossible

que le ciel, qui créa ce sexe enchanteur, se soit plu à lui accorder tous les charmes, sans y joindre aussi toutes les vertus. Je ne sais s'il en est beaucoup comme je le désire; je n'en trouverai peut-être qu'une dans toute ma vie... mais que je la rencontre, je pardonne à toutes les autres, en faveur de celle qui m'aimera de bonne foi.

GULNARE, encouragée.

Chaque mot, chaque regard redouble ma confiance, tu rends à mon ame toute son énergie, je m'anime, ma démarche est plus libre; ma voix plus hardie; il n'y a que mon cœur qui bat encore de façon à me faire craindre, si je n'avais la vanité de croire que le tien n'est pas tout-à-fait tranquille.

DÉLY.

N'en doute pas; tu portes dans tous mes sens... mais achève, Gulnare, j'aime encore mieux éprouver ton pouvoir que de le peindre.

SEID, bas et frappant sur l'épaule d'Osmin.

Mahomet! quelle différence! comme nous la vendrons bien!

OSMIN, désolé, à part, et se reculant.

Quel horrible tourment!

GULNARE, à Dély.

Je vais te faire entendre un de ces instrumens dont l'Europe a enrichi nos climats.

SEID.

Bon !

(Il frappe dans ses mains, on apporte un piano et une harpe.)

GULNARE.

Mes doigts peu exercés ne répondront peut-être pas au désir que j'ai de te contenter, mais j'essaierai au moins ; on profite de tous les avantages, quand on a besoin de plaire...

DÉLY, souriant.

Et tu es bien sûre d'y réussir !

GULNARE, de même.

En vérité, Dély, je l'espère.

OSMIN, bas.

Elle oublie déjà le malheureux Osmin.

(Gulnare va pour se mettre au piano.)

DÉLY, à Seid.

Ne chante-t-elle pas ?

SEID, à Dély.

Sans doute. (*A Gulnare, bas.*) Il désire vous entendre chanter ; la harpe, si vous m'en croyez ; une tête avantageusement placée, le bras qui s'arrondit, la main qui se développe, les doigts qui se promènent, un bout du pied, un aperçu de jambe !... la harpe, vous dis-je... il n'y tiendra pas. (*A Dély.*) Elle va pincer de la harpe. (*A Osmin.*) Et vous, au lieu de soupirer, accompagnez-la sur cet ins-

trument; (*Il lui met dans les mains un théorbe.*) cela fait contenance.... le dos tourné... position qui vous sert; elle en sera plus libre, et vous plus triste!.... *Amorose*.... c'est votre genre... *piano*, si vous voulez les écouter, et *forté*, quand il ne faudra plus les entendre.

GULNARE, se mettant à la harpe.

Je crains d'abuser...

DÉLY.

Me crois-tu assez malheureux pour m'ennuyer des talens ?

GULNARE, souriant.

Vous êtes grand seigneur !...

DÉLY, sérieusement.

Je ne croyais pas t'en avoir fait apercevoir.

GULNARE, vivement.

Oh! non... pardonne.

DÉLY, souriant.

Chante donc.

(Gulnare chante.)

ROMANCE.

I.

Rien, tendre amour, ne résiste à tes charmes,
Pour mieux tromper, tu les ornes de fleurs :

Mais quand je veux ne chanter que tes charmes,
Amour, pourquoi fais-tu couler mes pleurs? (*bis.*)

(Osmin soupire.)

II.

Un jour voyant mon amant dans la peine,
Croyant son cœur irrité contre moi....
Ma main cherchant à rencontrer la sienne,

(D'une main elle fait ses efforts pour prendre la main d'Osmin; enfin elle y réussit.)

Semblait lui dire : ami, console-toi.

(Osmin retire sur-le-champ sa main avec dépit.)

III.

Mais c'est en vain!.... le cruel la retire;
Par son mépris, il accroît ma douleur;
Ma voix gémit.... mon cœur bat et soupire;

(En lui jetant un coup-d'œil bien tendre.)

Il n'entend plus ni ma voix, ni mon cœur.

OSMIN, bas, malgré lui, et s'oubliant.

Gulnare!

SEID, vite et bas, et lui replaçant le théorbe dans les mains. Osmin accompagne avec l'air troublé.

Que faites-vous?

GULNARE, plus vivement.

IV.

Bientôt le tems à l'ingrat vient apprendre

Combien son doute avait dû m'outrager;
Il avait tort.... je n'en fus que plus tendre :

(En le regardant.)

Car c'est ainsi qu'amour sait se venger.

(Elle se lève. On lui ôte la harpe.)

NOTA. Pendant cette scène, qui doit être tout en situation, Seid et Omar sont près de Dély, et empêchent adroitement qu'il ne puisse se douter de l'intelligence d'Osmin et de Gulnare.

Au premier couplet que chante Gulnare, Dély est assis sur le sopha, et fume; il se lève au second, et s'approche.

DÉLY.

Charmante!

OSMIN, bas.

Cruelle!

DÉLY.

Mes transports... mes desirs... je ne puis les cacher.

GULNARE.

Tu m'encourages, Dély, j'aime la louange, et surtout dans ta bouche.... Je n'ai point voulu borner mes talens à ceux que tu viens de voir, plusieurs danses me sont familières; si cela pouvait t'amuser...

DÉLY, l'arrêtant.

Le ciel t'a accordé pour plaire des ressources bien plus puissantes: l'esprit et le

sentiment! Ah! Gulnare!... j'ai trouvé dans ma vie tant de femmes qui savaient danser, et si peu qui sussent sentir!

GULNARE.

Je ne te l'offrais que pour... Ciel! c'est encore Ibrahim.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, IBRAHIM, soutenu par deux muets.

SEID, riant.

Oui, un danseur qui vous arrive.

IBRAHIM.

Eh bien, Seid, as-tu réfléchi?...

DÉLY, bas et vivement à Seid.

Que veut-il de toi? quel peut être son dessein?

GULNARE, bas à Seid.

Dély souffrira-t-il que ce vieillard insensible?...

SEID, à tous deux.

Soyez tranquilles.

OSMIN, à part.

Elle ne pense qu'à Dély, mais je saurai l'en punir.

SEID, à Ibrahim.

Il n'y a rien à faire ici pour vous, respectable Ibrahim; je suis chargé d'offrir de cette jeune personne (*Fixant Dély.*) six cents..... huit cents.... douze cents sequins.

IBRAHIM.

Et quel est l'insensé qui les donne?

DÉLY, fièrement.

Moi.

IBRAHIM, le voyant.

Pardon, seigneur Dély.... si j'avais su...

DÉLY, souriant.

Je vous dispense des excuses..... vous ne pouvez m'offenser; laissez-nous.

(Il le pousse.)

SEID, le poussant.

Oui, Seigneur, s'il vous plaît, laissez-nous.

GULNARE, à part.

Je brûle de le voir s'éloigner....

OSMIN, arrêtant Ibrahim.

Et moi, je veux qu'il reste; cette esclave m'appartient, c'est à lui que je la vends.

IBRAHIM.

A moi?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

OSMIN, à Ibrahim.

Oui, c'est à toi que je la vends,
A toi; je t'en fais la promesse.

IBRAHIM, étonné.

Quoi! c'est à moi que tu la vends?
Pour cinq cents sequins?

OSMIN, vivement, et lui remettant Gulnare.

(Il secoue le bras d'Ibrahim à plusieurs reprises.)

Pour cinq cents,
Oui, c'est à toi que je la vends,
A toi.... je t'en fais la promesse;
Oui, c'est à toi.... oui, pour cinq cents.

IBRAHIM, retirant sa main.

Aïe.... aie... à moi... Bon, je t'entends;
Je t'en fais mes remercîmens....
Mais, mon cher, moins de politesse.

(Il retire son bras. Aux autres, en riant.)

Elle m'appartient, mes enfans;
Je vous ai gagnés de vitesse.

DÉLY, à Seid.

Quoi! c'est à lui que le marchand....

SEID, bas.

Il veut la punir sûrement.

GULNARE, à part.

Quel prix, hélas! pour ma tendresse!

Cruel Osmin.... injuste amant !...

OSMIN, à part.

Je viens de punir la traîtresse.

ENSEMBLE.

DÉLY.

Le sot, l'imbécile marchand !
Il la donne à ce vieux avare !

SEID.

Il me ruine en ce moment,
En la donnant à cet avare.

IBRAHIM.

Le sot, l'imbécile marchand !
Une telle folie est rare.

GULNARE.

Que puis-je faire en ce moment !
O trop malheureuse Gulnare !

OSMIN.

Je cède à mon ressentiment.
Non, Dély n'aura point Gulnare.

ENSEMBLE.

DÉLY.

Non, non, non, je veux Gulnare.

SEID.

Non, non, non, il s'égare.

IBRAHIM.

Bon, bon, la sottise est rare.

GULNARE.

Le désespoir de moi s'empare.

DÉLY et SEID, à Osmin.

Quoi! c'est à lui que tu la vends?

OSMIN.

Oui, c'est à lui que je la vends.

TOUS.

A ce vieillard goutteux, bizarre,
A ce brutal, à cet avare?

OSMIN, en colère.

A ce vieillard goutteux, bizarre,
A ce brutal, à cet avare;
Lui seul, lui seul aura Gulnare.

IBRAHIM.

Je te fais mes remercimens;
Mais laisse-là tes complimens,
Ils ne font rien à notre affaire.

ENSEMBLE.

TOUS, à part.

Ah! cet homme a perdu le sens.

OSMIN.

Je suis bien vengé, je le sens.

SEID, bas à Osmin.

Et la prison de votre père?....

OSMIN, bas, à Seid.

Voici d quoi sauver mon père;
La mort après finira mes tourmens:
Oui, oui, la mort, je la préfère
A ce qu'en ces lieux je ressens.

DÉLY, bas.

Est-ce délire, est-ce folie?
Je sens que la jalousie....

GULNARE, à part.

Est-ce amour, est-ce jalousie?

TOUS.

Que faire en ces cruels momens?

OSMIN.

C'est l'amour, c'est la jalousie!....
Que j'éprouve d'affreux tourmens!

DÉLY, à Seid.

Seid, que faire en ces momens?...
(A Ibrahim, du côté opposé à Osmin.)
Cher Ibrahim, je t'en conjure....

IBRAHIM, sans écouter, examinant Gulnare.

J'aime beaucoup cette figure....

DÉLY, à Ibrahim.

Si ton cœur peut être touché....

IBRAHIM, sans écouter.

Je suis fort content du marché.

DÉLY.

Il n'est rien que je ne te donne....

IBRAHIM, sans écouter.

Aimable et charmante personne!

DÉLY.

Ces esclaves, ce diamant,

Ce palanquin, tout à l'instant,
Tout est pour toi.

IBRAHIM, devenu plus attentif.

Pour moi! comment?
Ce palanquin, ce diamant?

DÉLY.

Tout est à toi dans l'instant même,
Si tu cèdes en ce moment
Celle qui m'enchante, que j'aime.

IBRAHIM, à lui-même.

Ce palanquin, ce diamant,
Et jusqu'à ces esclaves même!
(A Dély.)
Vous me touchez infiniment.
Je ne veux point, j'en fais serment,
Affliger un homme que j'aime :
Je vous la cède au prix coûtant.

DÉLY.

Elle est à moi! Dieux! quel moment!

TOUS, avec des intentions différentes.

Elle est à lui! } Dieux! quel moment!
Je suis à lui! }

SEID.

Ah! comment?

IBRAHIM.

Quant aux esclaves, au diamant,
Un refus quelquefois offense.
J'accepte donc votre présent,
Mais d'honneur, c'est par déférence.

SEID, se moquant.

Il vous la cède au prix coûtant.

ENSEMBLE.

OSMIN.

Quoi ! c'est Dély qui la possède !
Et c'est par moi qu'ils sont unis !

GULNARE.

L'espoir à la douleur succède ;
Amour ! tous mes vœux sont remplis.

IBRAHIM.

Comme il est dupe ! ah ! je lui cède
Tout mon sérail à pareil prix.

DÉLY.

Doux momens ! oui, je la possède !
Et tous mes vœux sont accomplis.

SEID.

Malgré lui, Dély la possède ;
Il en enrage, et moi j'en ris.

(Pantomime. Pendant qu'Ibrahim chante, Dély va à Gulnare, Seid parle à Osmin, Ibrahim regarde le palanquin.)

IBRAHIM.

J'ai le palanquin.... Oh ! c'est charmant !
Et la bague aussi !.... Mais c'est charmant !
Et tous ces messieurs !... Oh ! c'est charmant !
(Il va vers le palanquin, et s'y assied.),
On est là fort bien, sur ma foi ;
Allons, jouez, amusez-moi.
(Ils jouent un air triste.)
Eh bien ! donc, plus gaiment !

(Ils le secouent pour s'amuser à ses dépens.)

Et portez-moi.... plus doucement !
Aïe, aïe ! plus doucement !

(Ils jouent et ils dansent en le portant.)

(Il fait ainsi le tour du théâtre ; les esclaves le secouent en se moquant de lui.)

ENSEMBLE.

TOUS, excepté Osmin et Gulnare.

Dans le palanquin il est charmant !
Quel air de noblesse ! il est charmant !
Bien.... encor un tour. Oh ! c'est charmant !

GULNARE.

Ce pauvre Osmin ! ah ! quel tourment !
Hélas ! il pleure en ce moment.

OSMIN.

Moi seul je pleurs en ce moment !
Je la perds ! hélas ! quel tourment !
Elle me hait.... ah ! quel tourment !

(On emporte Ibrahim.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS excepté IBRAHIM.

DÉLY, regardant Osmin.

Mais enfin pourquoi cet homme ?.... je ne cherche point à pénétrer le sentiment qui l'agite ; mais j'ai offert douze cents sequins, qu'on les lui donne.

OSMIN, sans écouter.

Tout semble tourner contre moi !

SEID, à Osmin, en lui montrant la bourse.

En vérité, vous êtes trop heureux !

GULNARE.

Dély, je te remercie; je te l'avouerai, j'étais honteuse de valoir si peu à celui (*Avec intention.*) à qui j'ai coûté si cher.

DÉLY.

Son opiniâtreté !

GULNARE.

Ta générosité a triomphé de tout, elle m'encourage même à attendre de nouveaux bienfaits.

DÉLY.

Toi ! que peux-tu désirer ? as-tu quelque demande à me faire ?

GULNARE.

Une bien importante.... puisque mon bonheur en dépend.

DÉLY.

Ton bonheur ! ah ! Gulnare ! pourquoi as-tu retardé jusqu'à présent le plaisir que j'aurais eu à te l'accorder ?

GULNARE, baissant la voix, et regardant autour d'elle.

J'oserai donc !.... ah ! je tremble....

DÉLY, croyant qu'elle veut être seule.

Sortez tous.

GULNARE.

Il suffit, si vous le permettez, qu'ils ne puissent pas nous entendre.

DÉLY.

Ordonne, je consens à tout.

GULNARE.

Omar, Seid!

(Ils s'approchent.)

OSMIN.

Courons délivrer mon père, et terminer après mon horrible destinée.

GULNARE, bas à Omar et à Seid.

Retenez-le, et veillez sur lui.

(Osmin, quoiqu'avec peine, se décide à s'éloigner; Seid et Omar l'emmènent et le retiennent dans le fond. Osmin veut s'avancer pour entendre; il est dans la situation la plus violente.)

DÉLY.

Tu as l'air de ménager cet homme; ne le trouves-tu pas assez payé des bons procédés qu'il peut avoir eus pour toi?

GULNARE.

On ne pèche jamais par trop de reconnaissance; cette façon de penser doit te plaire

dans celle qui t'a déjà des obligations, et qui va peut-être en contracter de nouvelles.

DÉLY.

Ah ! c'est moi seul qui...

GULNARE.

Écoute, Dély, je sais que tu passes pour le Persan le plus noble et le plus généreux....

DÉLY, très-ému.

Ajoute le plus sensible. C'est aujourd'hui surtout que je suis en droit de l'assurer.

GULNARE, vivement.

Sensible ! ah ! que le ciel....

DÉLY.

Tu en doutes ?

GULNARE.

Non, non, j'ai trop d'intérêt à le croire. Écoute donc, je t'appartiens, c'est-à-dire ma personne..... mais mon cœur est à moi.... il ne dépend que de moi seule, et il n'est point de pouvoir qui m'empêche d'en disposer.

DÉLY, avec sentiment.

Je le sais; c'est un bien qu'il faut mériter, et non pas ravir. (*Avec tendresse.*) Peut-être que Dély....

GULNARE.

Tout doit te le faire penser.

DÉLY.

Eh bien ?...

GULNARE.

Je ne dois pas tromper celui qui en agit si noblement avec moi.

DÉLY.

Tu n'en serais pas capable.

GULNARE.

Non : apprends donc, Dély, que ce cœur, mon seul bien, ce cœur qui mérite ton estime, ce cœur enfin que tu pénètres de respect et d'admiration... est donné depuis long-tems, et ne peut t'appartenir...

DÉLY.

Qu'oses-tu dire ?

GULNARE.

Pardonne ma franchise; je te la dois pour prix de tes vertus. J'aime... et puisque tu ne peux me faire changer, juge de la passion qui maîtrise mon cœur !

DÉLY.

Et pourquoi as-tu voulu employer tous les prestiges de la séduction ?

GULNARE.

Ils étaient nécessaires... Un mot va t'expliquer ma conduite... et, ce qui vaut mieux, la justifier.

DÉLY.

Jamais.

GULNARE.

Daigne m'entendre .. La vue de mes faibles attraits a su t'enflammer ; quelques-uns de mes talens t'ont séduit ; mon esprit a captivé le tien. Tu ne me connais que depuis un instant, et cependant, conviens-en, Dély, le moment où tu as pensé me perdre t'a semblé affreux à supporter ?

DÉLY.

Je l'avoue.

GULNARE.

Eh bien ! si dès l'enfance, accoutumé à me voir, à m'entendre, à m'aimer, ayant éclairé mon esprit, développé mon cœur... si, étant à la fois l'auteur de mes talens, de mes vertus, les dépenses de mon éducation, le soin de ma félicité, l'envie de satisfaire même mes caprices, avaient dérangé, anéanti ta fortune... qu'à ce malheur il s'en joignît un plus grand encore, la prison d'un père chéri, qui, faute d'une somme à laquelle il est condamné, va périr dans les fers... et qu'enfin m'adorant, et sûr de mériter mon cœur, le moment arrivât de me voir passer dans les bras d'un autre... d'un autre qui réunit tout pour me plaire... Parle, Dély, que ferais-tu ?

DÉLY.

Ce tableau !...

GULNARE, vivement.

J'en appelle à ta sincérité, que ferais-tu?... réponds-moi, réponds, de grâce, réponds....

DÉLY.

Je mourrais de rage et de jalousie.

GULNARE, vivement, montrant Osmin.

Tu viens de prononcer l'arrêt de ce malheureux.

DÉLY.

Comment!

GULNARE, le montrant toujours. Osmin témoigne son envie d'entendre ce qu'elle dit de lui.

Celui que tu crois un marchand, celui qui se désole maintenant et qui m'accuse d'ingratitude... c'est mon ami, mon amant, mon bienfaiteur... c'est à lui que je dois tout ce que je vaux. Il lui fallait cinq cents sequins pour sauver son père, je lui restais seule; vends-moi, lui ai-je dit. « Que je sois une » fois dans ma vie utile à celui qui a tout fait » pour moi! » Il résistait; au nom de son père, je l'y ai forcé. . ma confiance était toute dans l'amour, et dans le ciel, qui connaissait mon cœur; je me suis dit: Dans cette grande ville il se trouvera peut-être un homme sensible et délicat... Il semblait que je te devinasse, ô Dély... Ibrahim a paru: j'ai frémi; l'avarice et la dureté étaient peintes sur son

visage... je t'ai vu, l'espérance a lui dans mon cœur... c'est à toi maintenant de m'apprendre si c'est à tort que j'ai osé compter sur toi.

DÉLY.

Ah, Gulnare! qu'exiges-tu ?

GULNARE, modestement et affectueusement.

Je n'ai rien à exiger... je supplie .. ce n'est point à moi de te prescrire les bornes d'une belle action, ni la manière dont tu pourras l'exécuter; je t'en laisse tout l'honneur... Tu balances, Dély! tu balances! tu ne réponds rien!... ah! je le vois, je me suis trompée.

DÉLY, troublé et combattu.

Renoncer à te voir, à t'aimer, à ces preuves si tendres de l'amour!...

GULNARE.

Te flatteraient-elles, si elles n'étaient que le prix du devoir et de l'obéissance ?

DÉLY.

Peut-être le tems!...

GULNARE.

Il n'y a point de tems pour moi; Gulnare ne peut vivre ni ingrate, ni inconstante.... infidèle aujourd'hui, je meurs demain, et Osmin est vengé.

DÉLY.

A ce point tu l'aimes ?

GULNARE, avec noblesse.

Je te l'ai dit; mon cœur vaut mieux que ma figure.

DÉLY, en pleurs.

Gulnare!

GULNARE, les mains jointes.

Dély, je t'en conjure?...

DÉLY, avec fureur et tendresse.

Elle pleure comme si elle n'était pas assez belle! talens, vertus, larmes, le ciel ne t'a refusé aucun des moyens de séduire... Jouis de mon désespoir.

GULNARE, avec ame.

Non, mais de ta générosité, Dély, mon bienfaiteur, mon ami!...

DÉLY, s'éloignant.

Ton ami! cruelle!... Ce n'est pas à moi que ce nom appartient.

GULNARE, le suivant.

Tu seras toujours cher à Gulnare, je te le jure sur cette main.

(Elle s'incline sur la main qu'elle mouille de larmes.)

OSMIN, furieux, et échappant à ceux qui le gardaient.

C'en est trop!.... ne la crois pas, Dély.... Apprends que cette femme adroite, ingrate, insensible...

DÉLY.

Tu l'accuses ! tombe plutôt à ses genoux...

OSMIN.

Comment ?

DÉLY.

Tombes-y, te dis-je, mortel trop fortuné !

GULNARE, avec tendresse.

Et surtout trop injuste.

OSMIN.

Moi ! pouvez-vous ?... explique-toi, expliquez-vous tous deux.

DÉLY.

Ses grâces, ses talens, l'empire même qu'elle a su prendre sur mon cœur.... tout a contribué à me faire apprécier la grandeur de la perte que tu allais faire; j'ai jugé de ta douleur par la mienne, et j'ai senti que, puisqu'Osmin était aimé, Osmin méritait d'être heureux.

OSMIN.

Moi, aimé !

DÉLY.

T'en faut-il d'autres preuves que les larmes qui s'échappent de mes yeux, et la joie qui brille dans les siens ?

OSMIN.

Quoi ! Gulnare !...

DÉLY, vivement.

Est rendue à Osmin.

OSMIN, à ses genoux.

Mortel généreux !

DÉLY, les unissant.

Oui, elle lui est rendue, et lui présente pour dot mes trésors... et ce qui vaut mieux, j'ose le croire, mon estime et mon amitié ; Osmin, courez délivrer votre père, aimez-vous, unissez-vous, plaignez-moi... non, ne me plaignez plus ; je vous dois un des plus beaux momens de ma vie. Je n'avais encore jamais su me vaincre, et je ne me doutais pas combien on peut avoir de mérite à faire des heureux.

TOUS DEUX.

Cher Dély !

DÉLY.

Jouissez de votre bonheur, cela vaut mieux que de me remercier.

SEID, à Gulnare.

Voilà de part et d'autre des traits !...

DÉLY.

Seid, je te dois aussi de la reconnaissance, et je veux m'acquiter.

(Il lui donne une bourse que tient une esclave.)

SEID.

Seigneur, c'est trop...

DÉLY, lui en donnant une deuxième.

Prends, prends encore; au lieu d'une esclave, tu me procures deux amis: je ne trouverai peut-être jamais dans ma vie l'occasion de faire un aussi bon marché... et vous, couple fortuné, partez pour Ormus.

OSMIN.

Nous vous quitterions!

DÉLY, soupirant.

Il le faut... délivrez votre père et revenez avec lui; mon palais vous offre un sûr asile contre la méchanceté du visir; ne pensons en ce moment qu'à la joie d'avoir échappé, vous à sa puissance, et moi à celle d'un tyran, plus dangereux encore.... le séduisant.... le cruel amour!

CHOEUR.

Plus de regrets!
Que de bienfaits!
Célébrons la reconnaissance,
Elle est égale à notre amour;
Que notre bonheur en ce jour,
De Dély soit la récompense!

FIN DE GULNARE.

ADOLPHE ET CLARA,

OU

LES DEUX PRISONNIERS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, le 10 février 1799.

PERSONNAGES.

ADOLPHE DE RUMBERG, jeune officier prussien.
CLARA, sa femme.
M. DE LIMBOURG.
GASPARD, garde-chasse, ancien militaire, et maintenant concierge du château de Limbourg.
UN EXEMPT.
Plusieurs DOMESTIQUES déguisés en gardes.

La scène se passe en Prusse, dans le château de Limbourg, à quelques lieues de Berlin.

ADOLPHE ET CLARA,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle du château de Limbourg; à droite est une fenêtre qui est censée donner sur les fossés; dans le fond, de chaque côté, on aperçoit un escalier qui conduit aux appartemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LIMBOURG, GASPARD.

M. DE LIMBOURG, en redingotte d'uniforme.

Voici donc mon vieux château, jusqu'à ce moment le séjour paisible de l'amitié, le rendez-vous de chasse de mes voisins, l'asyle sûr de l'innocence et de la pauvreté, transformé, grâce à la fantaisie d'un ministre, en une forteresse, en une prison d'état; mais les raisons qu'il me donne, le motif honnête qui le fait agir, mon cœur qu'il intéresse, me décident à remplir ses intentions; tu m'aideras aussi, mon cher Gaspard.

GASPARD.

Moi, Monsieur!... et comment ça?

DE LIMBOURG.

J'ai besoin de toi, mon vieux camarade (car nous avons servi ensemble;) je ne puis rien faire sans ton secours... Ce matin encore tu étais mon garde-chasse, eh bien! en ce moment, de ma pleine autorité, je t'érige, je te constitue, je te nomme.... geôlier de la prison dont je suis Commandant.

GASPARD.

Ce n'est pas pour de bon, au moins; car ni vous, ni moi ne sommes nés pour....

DE LIMBOURG.

Non, non; je t'ai dit aussi que c'était un badinage, et dont le but me plaît, parce qu'il est moral, parce qu'il tend à rapprocher deux jeunes époux légers, inconsidérés, honnêtes pourtant, que les plaisirs de la capitale, de mauvais conseils, quelques faux amis ont déjà égarés, et qui auraient fini par les perdre tout-à-fait.

GASPARD.

Pour un pareil motif, je me chargerai de tous les personnages qu'on voudra; le nom, l'habit.... qu'importe? quand c'est pour faire une bonne action!..

DE LIMBOURG.

Je te reconnais bien là;... mais prends garde, mon ami, tremble que, sous le maintien sévère que tu vas adopter, on ne devine le bon cœur, l'ame sensible de Gaspard.

GASPARD.

Je me piéterai.

DE LIMBOURG.

Et puis, cette figure honnête ... qu'il faudra rendre dure, farouche....

GASPARD.

Ah, diantre! .. c'est difficile, ça... Je leur parlerai sans les regarder.... parce que si je les voyais tristes, effrayés, j'aurais eu beau vous le promettre d'abord, j'enverrais le rôle à tous les diables, et je leur sauterais au cou.... Eh! qu'attend-on de nous pour contribuer à leur raccommodement?

DE LIMBOURG.

Tu vas le savoir, écoute la lettre du ministre, je l'ai reçue il y a environ huit jours: depuis ce moment, je me suis occupé de chercher les moyens les plus propres à faire réussir ses projets; voici donc ce qu'il m'écrit:

Berlin, ce 2[illegible]

« Mon ami.

« Vous m'avez souvent entendu parler de « Clara, ma nièce, charmante petite folle que « j'ai mariée, à dix-sept ans, au jeune Adolphe de Romberg, qui à peine en avait « vingt-deux, tous deux s'aimaient et je me « félicitais de mon choix. Une vie trop dissipée, des conseils pernicieux, quelques oppositions dans le caractère, de vrais enfantillages, ont produit entr'eux mille petites « querelles, qui enfin ont amené une rupture « sérieuse, sans qu'aucun pût reprocher à « l'autre un tort réel.... Ils sont venus séparément me porter leurs plaintes, et me « prier de les délivrer de la cause de leurs « peines; le mari demandait que je fisse « mettre sa femme dans un couvent; la femme « voulait aussi s'éloigner de son mari, qui la « contrariait sans cesse.... Aucun des deux « ne désirait peut-être au fond de son cœur, « ce qu'il demandait avec tant d'instances; « j'ai voulu leur donner une leçon. J'ai feint « de les exaucer l'un et l'autre, espérant que « loin de la ville et des causes de leur désunion, sous les yeux d'un ami sage, éclairé, « leur tête pourrait se calmer, et leur cœur « se réchauffer encore.... Ils partiront à une « heure de distance, et arriveront le 10 chez

» vous (c'est aujourd'hui.) Je laisse à votre
» prudence le soin de les guider, de les rendre
» à la raison et au bonheur. Vous déciderez
» de leur sort, et vous m'écrirez, dans quel-
» que tems, si je dois conserver de l'espé-
» rance, ou s'il faut les abandonner tout-à-
» fait à leur triste destinée. »

GASPARD.

Ils vont être bien étonnés d'avoir fait tant de chemin pour se retrouver ensemble.... Je voudrais qu'ils arrivassent....

DE LIMBOURG.

Ils ne peuvent tarder. J'ai ordonné à un piqueur de se tenir sur la vieille tour pour m'avertir, en donnant du cor, dès qu'il les apercevrait; mes autres domestiques, instruits, de mes intentions, feront les sentinelles, les porte-clefs.

GASPARD, riant.

Ah!... nous en sommes tous.

DE LIMBOURG.

Il n'y a pas jusqu'à mes petits canons..... qui, dieu merci! n'ont jamais servi, et qui pourront jouer leur rôle....

GASPARD.

Oui, en avant.... aux deux côtés du pont-levis;.... fort bien!... et moi?...

DE LIMBOURG.

Toi, tu es l'homme de confiance ; le concierge.... Tu seras chargé de veiller nos prisonniers, de les observer, de me rendre un compte fidèle de tout ce qui pourra se passer entr'eux;... mais il faut aller te préparer et moi-même bientôt... Tu trouveras dans mon cabinet plusieurs habits avec lesquels nous jouions jadis la comédie....

GASPARD.

Et nous allons la jouer encore...et de notre mieux. Ça serait drôle, pourtant, si j'allais bien m'en tirer.

(On entend une fanfare de cor.)

DUO.

GASPARD, en regardant par la fenêtre.

Bon... J'aperçois une voiture...
Qui s'avance rapidement.

DE LIMBOURG.

C'est l'un des deux, la chose est sûre ;
Est-ce la dame ?

GASPARD.

Oh ! sûrement ;
Car je vois une caisse énorme...

DE LIMBOURG, regardant.

C'est sa harpe dans son étui.

GASPARD, riant.

Des cartons de plus d'une forme...

DE LIMBOURG.

Tous les chiffons que l'on porte aujourd'hui.

GASPARD.

Vous verrez, Monsieur, qu'elle espère
Nous séduire par sa beauté...

DE LIMBOURG.

Des frais pour nous !... en vérité !
C'est avoir trop de bonté.

ENSEMBLE.

Sexe charmant, on a beau faire,
Contre vous un ordre porté,
Peut vous ôter la liberté ;
Mais jamais le désir de plaire.

DE LIMBOURG.

Peux-tu distinguer son visage ?

GASPARD.

Un voile cache ses attraits...

DE LIMBOURG.

Elle descend... Joli corsage...

GASPARD, content.

Nous allons voir ça de plus près ;
Mais, bon Dieu !... Mais quel assemblage
Et de livres... et de paquets !...

ENSEMBLE.

Sexe charmant, etc.

GASPARD.

On va la faire entrer dans la salle... du conseil; moi je passe les guichets, je me renferme dans mes fonctions, je fais jouer mes verroux, et je parais quand monsieur le Commandant me fera l'honneur de m'appeler.

(Il sort.)

DE LIMBOURG.

On la conduit ici; éloignons-nous un peu, pour observer l'impression que lui fera ce séjour, et juger du ton que je dois prendre avec elle.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

CLARA; un Exempt la précède; deux sentinelles sont placées en dehors; Clara est en robe de voyage, un chapeau pour coiffure; elle tient un ridicule à la main.

CLARA, à l'Exempt.

Comment, Monsieur, on me sépare de ma femme-de-chambre.... mais faites-moi donc parler au Commandant.... En vérité, on n'a

jamais traité une femme avec cette cruauté... (*Aux sentinelles.*) Si le Commandant n'y est pas, qu'on fasse venir le major de la place.

UN SOLDAT.

On est allé les avertir.

CLARA.

Ce lieu est horrible, et mon aventure incroyable... (*Les domestiques sont censés débarrasser sa voiture ; on apporte tout et on le dépose dans la salle.*) Comment, lorsque je sollicite, de mon parent, un ordre contre... contre un tyran. (*Aux domestiques.*) Placez-là ma harpe. (*Se parlant.*) C'est moi qui suis.... (*Aux domestiques.*) Prenez garde... Ma musique... Mes romans anglais. (*A elle-même.*) Enfermée!...à mon âge !...Que je suis malheureuse! (*En regardant dans un carton.*) Ah, mon Dieu ! mes plumes seront toutes abîmées. (*A elle.*) Oh ! oui, bien malheureuse ! (*Elle reste seule.*) Aussi quelle rage ont les parens de marier une jeune personne... à un étourdi.... aimable... à la bonne heure ; mais dont le caractère... la conduite, les procédés...Eh ! que ne s'est-il trouvé là une ame charitable, une bonne amie qui m'ait dit alors... ce qu'à présent je me répète tous les jours !

RONDEAU.

Jeunes filles qu'on marie,
Que votre sort est affreux !

Que de peines dans la vie ;
Pour quelques momens heureux !

Ce mari d'abord si tendre,
Toujours soumis à l'entendre,
Devient bientôt près de vous,
Infidèle, ingrat, jaloux ;
Car voilà comme ils sont tous.
Mon exemple peut l'apprendre ;
N'écoutez pas leurs discours,
Et répétez-vous toujours.

Jeunes filles qu'on marie, etc.

Voyez leur orgueil extrême,
Il faut toujours leur céder.
Un époux veut commander,
A l'amour, au plaisir même ;
Et puis, l'on nous vantera
Les charmes du mariage :
Non, ce n'est qu'un esclavage ;
Qui le connaîtra,
Avec moi dira...

Jeunes filles qu'on marie, etc.

SCÈNE III.

M. DE LIMBOURG, en habit d'officier; CLARA, L'EXEMPT.

L'EXEMPT, à Clara.

Voici monsieur le Commandant.

(Il s'en va.)

DE LIMBOURG.

Soyez la bien-arrivée, Madame; j'avais recommandé qu'on vînt m'avertir dès que vous seriez descendue de voiture; mais les détails de cette maison, le nombre de prisonniers dont je suis chargé... pardon.... Me voici à vos ordres.

CLARA.

Il me semble, Monsieur, que c'est moi qui suis aux vôtres; car j'attends...

DE LIMBOURG.

C'est fini... je suis à présent tout à vous... qu'on monte les effets de Madame à la troisième chambre de la seconde tour, au-dessus de la poterne, celle dont la fenêtre donne sur les fossés, n°. 107 : (*A Clara.*) Elle est assez commode.

CLARA.

Mais, Monsieur, ma femme-de-chambre...

DE LIMBOURG.

On en aura grand soin; l'ordre porte qu'elle sera séparée de vous, et qu'on la renverra de suite à Berlin. Il paraît qu'on a quelques reproches à lui faire, et que l'on craint que ses conseils... Madame est mariée ?

CLARA.

Hélas! oui, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Un mari jeune.... aimable, sans doute ?

CLARA.

Un monstre! Monsieur.

DE LIMBOURG.

Madame était donc malheureuse ?

CLARA.

Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point...

DE LIMBOURG.

Il était infidèle peut-être ?.... C'est difficile à croire en vous voyant.. joueur... dérangé?...

CLARA.

Tout, Monsieur, tout ce qu'on peut être!..

DE LIMBOURG.

Honnête pourtant.

CLARA, vivement.

Oh! oui! oh! pour ça... loyal, brave.... il n'a jamais eu de torts qu'envers sa femme.

DE LIMBOURG.

C'est toujours quelque chose, mais il n'en est pas moins impardonnable.

CLARA.

N'est-ce pas, Monsieur ?

DE LIMBOURG.

D'autant plus que, d'après ce que vous me dites et ce qu'on m'a écrit, tout me porte à croire que c'est à sa requête, sur ses pressantes sollicitations que le ministre a délivré l'ordre fatal...

CLARA.

Quoi! c'est mon mari qui a.... oui, oui, c'est lui, j'en suis sûre... je le reconnais bien là : je le détestais déjà... mais à présent.

DE LIMBOURG, souriant.

Il me semble que vous ne pouvez guère faire plus pour lui... (*Sérieusement.*) Je vous plains bien sincèrement ; déjà je m'intéresse à vous.. . on m'avait trompé : on vous avait peinte à moi comme une femme légère, évaporée.... et je vois que vous êtes une victime de l'injustice...

CLARA.

Oui, Monsieur, une victime...c'est le mot, ah! quelle indignité! (*Pleurant un peu et changeant de ton.*) Il faut bien prendre son parti pourtant... et dites-moi... à quoi passe-t-on le tems ici? je crains d'y périr d'ennui...

DE LIMBOURG.

Nous ferons tout ce qui nous sera possible pour vous distraire de vos chagrins; d'abord, nous avons la promenade.

CLARA, contente.

On se promène?

DE LIMBOURG.

Deux fois par jour.

CLARA, montrant le jardin.

Dans le...

DE LIMBOURG.

Dans la cour.

CLARA.

Dans la cour!...

DE LIMBOURG.

En long et en large... au choix du prisonnier.

CLARA.

C'est bien agréable. Et quel autre plaisir encore!...

DE LIMBOURG.

On remonte dans sa chambre ; là, on se tranquillise ; on peut lire ou dormir.

CLARA.

Comment, on permet tout cela ! mais, c'est un lieu de délices... et voilà la vie que l'on mène dans le château dont Monsieur est le commandant ?

DE LIMBOURG.

Tout le monde n'est pas encore aussi bien traité ; nous avons, pour ceux qui refusent d'obéir.... mais.... (*Galamment.*) Avec les dames.

CLARA, avec humeur.

Monsieur, voulez-vous bien me faire conduire dans ma chambre ?

DE LIMBOURG, tirant sa montre.

J'y consens... vous avez pourtant la permission de causer encore un quart-d'heure avec moi, si cela peut vous être agréable.

CLARA, ironiquement.

Sûrement... ce serait.... mais je craindrais de m'amuser trop dès le premier jour, et je veux ménager mes plaisirs....

DE LIMBOURG.

A votre aise... il faut alors que je fasse appeler le porte-clef, le geôlier, les senti-

nelles... (*Il fait signe à un soldat qui approche.*) Les passages sont-ils bien gardés? la garnison sous les armes, le pont-levis, les canons?...

CLARA.

Est-ce pour moi qu'on fait tout cela?... eh, mon dieu! Monsieur, traitez-moi avec moins de cérémonie... et, si c'est pour m'effrayer, je vous assure... (*Avec une politesse ironique.*) que la figure d'un de ces Messieurs suffit bien....

DE LIMBOURG, au soldat.

Remerciez Madame... et conduisez-la.

(On entend le cor.)

CLARA.

Qu'est-ce que ceci?

DE LIMBOURG.

C'est un prisonnier que j'attends... et qui arrivera d'ici un quart-d'heure, ce signal me l'annonce.

CLARA.

Un prisonnier!... j'aurais mieux aimé que ce fût une compagne.

DE LIMBOURG.

Je le trouve bien à plaindre, si ce que l'on m'a écrit est vrai.

CLARA.

Il est malheureux!.... vous m'intéressez en sa faveur.... Peut-on savoir son nom?

DE LIMBOURG.

Il vous le dira lui-même; vous pourrez vous trouver quelquefois avec lui.... aux heures du repas, par exemple; vous mangerez à la table du Commandant, si le prisonnier mérite cette grâce, dès ce soir je l'inviterai...

CLARA.

Dès ce soir!... mais... puis-je me montrer?... je suis si horriblement fatiguée du voyage!... ma figure doit être...

DE LIMBOURG.

Elle est fort bien, je vous assure... d'ailleurs, (*Souriant.*) vous n'avez pas ici la prétention...

CLARA, vivement.

Oh! non... non, je vous le proteste.... tous les hommes à présent... mais... (*Gaîment.*) On ne veut pas faire peur... et je pense bien qu'en quittant cette robe et mettant un autre chapeau...

DE LIMBOURG, aussi gaîment.

Un autre chapeau... soit.

DE LIMBOURG.

Très-fort... tu as même passé mon attente, mon ami; il faut te rendre justice. (*Souriant.*) Tu es épouvantable.

GASPARD, riant.

Vous me flattez... mais, sans vanité, je suis assez effrayant comme ça; je n'ai pas encore pris la voix.... je garde cela pour les occasions... je ne veux pas me blaser... Quant au nom...

DE LIMBOURG.

Il le faut joli, et assorti au costume... (*Il cherche.*) Hac-tinc-tir... koff.

GASPARD, épelant.

Hac-tinc-tir-koff... je l'étudierai... L'époux est arrivé... on l'a fait descendre au corps-de-garde... chez le jardinier, et là, il attend... il est fort beau garçon... c'est un joli couple, et ce serait bien dommage de les séparer.

DE LIMBOURG.

Je vais au-devant de lui et je l'amènerai ici....

(Il sort.)

SCÈNE V.

GASPARD.

Ah! ah! ah! ça va nous amuser.... je me réjouis d'avance de voir leur surprise, leur colère. Allons, monsieur Hac-tinc-tir-koff... pensez à votre nouveau personnage, et méritez la confiance qu'on veut bien vous accorder... Cependant, je ne sais pas... mais j'ai beau avoir l'habit, je ne me sens pas les dispositions nécessaires... cet air farouche... ce ton dur... ce qu'on appelle les grâces de l'état... oh!... tout bien considéré... Allons, allons, ne nous décourageons pas, avec un peu de travail, nous parviendrons peut-être à approcher du talent de nos dignes confrères.

COUPLETS.

Prenons d'abord l'air bien méchant;
Qu'à ma voix chacun obéisse!
Rien qu'à me voir, au même instant,
Qu'un prisonnier tremble et pâlisse!
Allons, fesons de notre mieux,
Tout ce que mon maître désire...
Mais je sens qu'on est bien heureux,
De n'être qu'un geôlier pour rire.

Pour raccommoder deux époux,
Qui, dit-on, vivent mal ensemble,

ADOLPHE, étourdiment.

On n'a pas d'idée de ça.

DE LIMBOURG.

Sa figure n'est peut-être pas?....

ADOLPHE, vivement.

La plus jolie femme de Berlin.... On nou a mariés, je ne sais pourquoi; nous nou aimions pourtant, nous nous adorions même cela a duré six mois; cela aurait duré toute l vie; mais bientôt je trouvai un caractère...

DE LIMBOURG.

Altier.... dur?...

ADOLPHE.

Non, non, c'était un assez joli caractère mais singulier.... bizarre.... et puis une hu meur....

DE LIMBOURG.

Revêche.... acariâtre....

ADOLPHE.

Non pas, non pas.... mais maligne pét lante... qui variait à chaque instant, et qui. lorsque je lui parlais raison....

DE LIMBOURG.

Ah! vous lui parliez raison!

ADOLPHE, un peu étonné.

Quelquefois.... Vous avez l'air de rire?

DE LIMBOURG.

Non ; vous êtes bien désigné, Adolphe de Rumberg. Mais, réfléchissez, n'y a-t-il pas quelques motifs secrets?..... des dettes, par exemple?

ADOLPHE.

Des dettes!... j'en ai fait beaucoup... mais je les ai toutes payées.

DE LIMBOURG.

Une affaire d'honneur?...

ADOLPHE.

Dix..... dans notre état!.... Mais j'ai eu le bonheur de les terminer toutes sans mériter un reproche.

DE LIMBOURG.

C'est donc quelques parens de mauvaise humeur?

ADOLPHE.

Je viens d'hériter du dernier. Il ne pourrait y avoir qu'un oncle de ma femme... ministre estimé, respectable, et qui aurait pu.... Mais c'est impossible. Il fesait grand cas de moi, c'est à lui que je confiais mes chagrins; il me plaignait, il m'avait même promis un ordre pour que ma chère moitié....

DE LIMBOURG.

Vous étiez mal avec Madame?

DE LIMBOURG.

A la bonne heure. Mais, malgré cela, c'est une femme avec laquelle vous ne pouvez plus vivre, et c'est toujours un grand avantage pour vous que d'en être séparé.

ADOLPHE.

Oui, c'est même une espèce de consolation. (*Riant.*) Il aurait mieux valu pourtant que ce fût elle qu'on eût amenée ici.

DE LIMBOURG.

J'entends bien ; mais consolez-vous..... J'écrirai au ministre, et je lui ferai ouvrir les yeux.

ADOLPHE, avec affection.

Bien obligé!.. .

DE LIMBOURG.

Je ne désespère pas même que votre femme ne vienne prendre ici votre place.

ADOLPHE.

Ah ! ce serait bien heureux !

DE LIMBOURG.

En attendant, vous jouirez d'une honnête liberté ; le jardin est grand, les ombrages frais..... Un peu de société dans l'intérieur; entr'autre une très-jeune, très-douce personne, arrivée aujourd'hui.

ADOLPHE, vivement.

Une jeune femme, vous dites?.... jolie, sans doute!...

DE LIMBOURG, appuyant.

Très-bonne, très-sensible.

ADOLPHE.

Ah! c'est charmant cela : cette pauvre petite femme! .. Un mari jaloux?...

DE LIMBOURG.

Oui, quelque chose comme cela. Vous pourrez la voir.... Elle va descendre.

ADOLPHE.

Tout-à-l'heure?... Je serais bien flatté de... de faire sa connaissance.

DE LIMBOURG.

Mais j'espère que vous vous conduirez avec elle.... et puis vous êtes si chagrin, si malheureux, si raisonnable....

ADOLPHE.

Oh! oui, trop, trop pour mon âge.... Elle ne descend pas. (*Se remettant.*) Ce n'est pas que je sois pressé. ..

DE LIMBOURG.

Je le vois bien; mais il faut que j'aille vaquer à mes nombreuses occupations, je vous laisse; et, si cette dame vient, vous voudrez

CLARA, vivement.

J'en ai un délicieux !.... A quelle heure soupe-t-on ?

DE LIMBOURG.

Dans deux heures.

CLARA.

Oh ! bon,... j'ai le tems de faire un peu de toilette...

DE LIMBOURG.

En deux heures... oui.

CLARA.

Mais, qui me servira ?...

DE LIMBOURG, appelant.

Sentinelle.

CLARA.

Comment, Monsieur ?...

DE LIMBOURG, sérieux.

Avertissez la femme qu'on a retenue pour servir Madame... (*A Clara.*) Vous en serez contente, et croyez que tout ce qui tient aux égards qu'on doit à votre sexe, vous sera accordé avec le plus grand plaisir.

CLARA.

Vous êtes un homme charmant, vous prenez part à mes malheurs... je vole à ma toilette. Je vous salue, monsieur le Comman-

dant... (*Près de l'escalier.*) Comment? c'est par-là?...

DE LIMBOURG.

Oui, Madame.

CLARA.

Quel escalier!... ah! l'horreur, jamais je ne monterai...

DE LIMBOURG.

C'est le seul qui puisse mener à votre appartement.

CLARA.

Le seul! allons.... (*Ironiquement.*) Si tout répond ici à ce que je vois en ce moment... vous pouvez vous vanter, monsieur le Commandant, d'avoir là une bien jolie habitation.

SCÈNE IV.

DE LIMBOURG, et après GASPARD en geôlier.

DE LIMBOURG.

Que d'inconséquences!... quelle tête!. oh! je ne m'étonne plus si son mari...

GASPARD, en geôlier, le tirant par la manche.

Etes-vous content?

CLARA.

C'est lui !

ADOLPHE.

C'est elle !

CLARA.

Comment, Monsieur, c'est vous?..

ADOLPHE.

Eh ! mon Dieu, oui, Madame.

CLARA.

Vous êtes venu ici, sans doute, pour jouir de ma douleur, pour insulter à ma peine.

ADOLPHE.

J'y viens, parce que j'y suis arrêté, et que....

CLARA, gaîment.

Arrêté !... Ah ! contez-moi donc ça.

ADOLPHE.

Par une lettre de cachet.

CLARA.

On m'a traitée comme vous. C'est qu'on a pensé que tout devait être commun dans un bon ménage, même les lettres de cachet

ADOLPHE, avec humeur.

Mais je voudrais bien savoir à qui j'ai l'obligation !....

CLARA, sérieusement d'abord.

Ah! je vais vous le dire. C'est à... c'est à moi, Monsieur.

(Elle rit, et lui fait la révérence.)

ADOLPHE.

A vous! je vous remercie...

CLARA, riant.

Vous êtes bien honnête : pour moi, je n'ai pas besoin de vous demander quelle est l'aimable personne qui a bien voulu...

ADOLPHE, malicieusement.

Vous me faites rougir... Eh! mon Dieu, oui, c'est moi qui ai voulu vous procurer une petite surprise...

CLARA, très en colère.

Vous riez!... Mais savez-vous que c'es un procédé indigne?...

ADOLPHE, riant.

Vous parlez du vôtre, sans doute?

CLARA.

Et que je suis d'une fureur... Je ne plaisante pas, Monsieur, je suis outrée; et pour vous en donner une preuve, je vous avouerai que le seul adoucissement que je trouvais dans mon malheur, c'était de ne plus...

ADOLPHE.

De ne plus être avec moi?

CLARA.

Pardonnez si j'en conviens, mais nous ne sommes pas ici pour nous flatter.

ADOLPHE, vivement.

Ne vous gênez pas. Ce que vous avez pensé, moi, je l'ai dit, tout en arrivant, au Commandant... Ah! du moins, me suis-je écrié : (*Avec affectation et force.*) je vivrai plus tranquille, je ne la verrai plus.

CLARA, piquée.

Eh bien! en deux mots vous lui avez fait là mon éloge.

ADOLPHE, ironiquement.

Quand on est éloigné des personnes qu'on aime, c'est une douceur que de s'entretenir d'elles...

CLARA, de même.

Je l'ai éprouvé... car je lui ai dit un... un bien de vous...

ADOLPHE, piqué.

J'étais en bonnes mains.... Si vous sortez d'ici, comptez-vous voir ce petit colonel?

CLARA.

Retournerez-vous chez cette femme de la cour?

ADOLPHE, piqué.

Tout aussitôt que je serai libre.

CLARA, piquée.

Je le recevrai tous les jours.

ADOLPHE, avec humeur.

Mais votre colonel est un imbécile.

CLARA, de même.

Mais votre femme de la cour est une impertinente.

ADOLPHE.

J'aime beaucoup les impertinentes.

CLARA.

Moi, j'adore les imbéciles.

ADOLPHE, à part.

On ne peut pas vivre avec cette femme-là !

CLARA.

Il est tout aussi désagréable qu'à Berlin.

(Un silence.)

ADOLPHE.

Et cette femme-de-chambre que je ne puis souffrir...

CLARA, malicieusement.

Un sujet charmant !.. je la garde ! Et votre équipage de chasse... vos vingt chevaux.....

ADOLPHE.

J'en achèterai quarante.

CLARA, à part.

Qu'il est maussade !

ADOLPHE, à part.

Qu'elle est contrariante ! laissons-la.

CLARA.

Sortons !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GASPARD.

GASPARD, lui barrant le chemin.

On ne sort pas.

CLARA.

Quelle horrible figure ! Comment ! on ne peut pas monter chez soi ?

GASPARD.

Ce n'est pas l'heure.

ADOLPHE.

Mais, monsieur le geôlier, je puis bien....

GASPARD.

Je ne répète pas. Vous resterez ici jusqu'à ce que monsieur le Commandant..

CLARA, pleurant de dépit.

Il est bien cruel de ne pouvoir...

ADOLPHE, à part.

C'est pour m'achever... (*Haut.*) Allons, allons, je parie que vous n'êtes pas si méchant que vous le paraissez.

GASPARD, à part.

On dirait qu'il me connaît.

ADOLPHE.

Et vous me permettrez de retourner.....

(Il tire sa bourse.)

GASPARD.

Incorruptible.

CLARA, d'un ton caressant.

Je vous prierai... tant, que vous me laisserez...

GASPARD.

Inexorable.

ADOLPHE.

Il n'y a donc rien à faire avec vous?

GASPARD.

Que m'obéir... et me haïr... si ça peut vous amuser.

ADOLPHE, piqué.

Je vous remercie de la permission; j'en userai.

CLARA, avec dépit.

Ce qu'il y a de bon, c'est que je ne me suis pas fait dire, moi ; dès que j'ai vu Monsieur....

GASPARD.

Tant mieux.

(Un silence.)

ADOLPHE.

Monsieur le geôlier ?...

GASPARD.

Je ne réponds plus.

CLARA.

Au moins nous gagnerons ça.

GASPARD.

Et je retourne à mon poste.

(Il sort.)

ADOLPHE.

Le voilà qui devient aimable; il s'en va
Le détestable personnage !...

SCÈNE X.

ADOLPHE, CLARA.

ADOLPHE.

Eh bien! c'est agréable, nous voilà forcés de rester....

CLARA.

Cela vous contrarie!... (*Riant.*) C'est ce qui me console.

ADOLPHE.

Quel caractère!

CLARA, contrefesant Gaspard d'une grosse voix.

Je ne réponds plus.

ADOLPHE.

Comment peut-on supporter?...

CLARA, de même.

Et je retourne à mon poste.

(Elle va près de sa harpe, à un des bouts de la chambre.)

ADOLPHE, de l'autre.

Heureusement j'ai un livre.

CLARA, ouvrant les crochets de l'étui.

Voilà une belle occasion pour devenir savant.... vous êtes jeune, et vous avez bien des choses à apprendre.

ADOLPHE, piqué.

Ce ne serait pas vous....

CLARA.

Écoutez donc.... si je voulais en prendre la peine..... (*Riant.*) Ah ! bon, j'ai perdu la clef....

ADOLPHE.

Quand on a une bonne tête....

CLARA.

Ah ! ne parlons pas de tête, Monsieur..... car, sans compliment, ce n'est pas ici que j'en trouverai une meilleure que la mienne. — Ah ! voilà une chanson nouvelle, très-nouvelle... (*A part.*) il n'a pas l'air d'entendre... (*Haut.*) qu'une femme bien affligée... chantait pour se consoler des chagrins que son mari.... (*A part.*) Il me regarde en dessous. (*Haut.*) lui avait causés.. (*A part.*) il lève la tête. (*Haut.*) toute sa vie. (*A part.*) Il a frappé du pied....

CHANSON.

I.

D'un époux chéri, la tendresse
Rendit long-tems mes jours sereins ;
Mais l'ingrat, par mille chagrins,
Aujourd'hui m'afflige et me blesse :

Hommes cruels, sans loyauté,
Ah! que vous nous causez d'alarmes!...
(Gaîment.)
Quand le meilleur, en vérité, (*bis.*)
Ne vaut pas une de nos larmes. (*bis.*)

(A part.)

Il écoute, car il n'a pas tourné le feuillet; continuons :

II.

La douceur et la patience,
Un cœur sensible et généreux,
Sont les dons que reçut des dieux
Un sexe faible, sans défense;
A vous, Messieurs, assurément,
La raison échut en partage...
(Gaiment.)
C'est sans doute un bien beau présent,
Si vous vouliez en faire usage.

ADOLPHE, blessé, sans lever les yeux de dessus son livre.

Vous verrez qu'il n'y a pas un mari...

CLARA.

Pas un!... Je n'excepte personne.

ADOLPHE.

C'est honnête.

CLARA.

Et vrai.

ADOLPHE.

Lisons.

CLARA.

Chantons. (*D'un air sérieux.*) Ah, mon Dieu! est-ce que je l'aurais offensé?...réparons ma faute.

III.

On pardonne à l'amour, à l'âge,
Et la malice et la gaîté;
Mais il faut plus de gravité
Dans les saints nœuds du mariage.
Le cœur contrit et repentant,
Je veux vous obéir, vous plaire...

(Elle s'approche. Adolphe tourne un peu la tête de son côté.)

Ordonnez donc, et dans l'instant

(Changeant de ton.)

Je fais, Monsieur, tout le contraire.

ADOLPHE, à part.

C'est trop fort... (*Haut.*) Madame... non. (*A lui-même*) Ne lui donnons pas la satisfaction de voir combien elle m'a piqué.

CLARA.

J'ai cru que vous m'aviez appelée.

ADOLPHE.

Non, Madame...je lis... Mais je remarquais seulement que vous aviez cessé de chanter...

CLARA, souriant, et comme flattée.

Et cela vous fesait...

ADOLPHE, gracieusement, les cinq premiers mots.

Oui cela me fesait espérer...que je pourrais continuer plus tranquillement ma lecture.

(Il tourne les feuillets, sans lire, mais avec affectation.)

CLARA, piquée.

C'est très-galant.

ADOLPHE, piqué.

C'est... c'est... (*Se retournant très-vite sur sa chaise.*) Mais enfin, Madame, je voudrais bien savoir comment vous vous y êtes prise pour obtenir l'ordre qui m'a...

CLARA, de même.

Je voudrais bien, à mon tour, Monsieur, connaître le moyen dont vous vous êtes servi.

ADOLPHE, vite.

Un.... très-simple; j'ai été trouver mon oncle...

CLARA, de même.

C'est à lui que je me suis adressée.

ADOLPHE.

Nous sommes si loin, qu'il faut crier.

CLARA.

Eh bien !... approchez-vous.

ADOLPHE.

Vous avez raison... (*Tous les deux emportent leur chaise, et s'asseient fort près l'un de l'autre.*) Vous disiez donc...

CLARA, le regardant.

Ah ! vous avez repris vos cheveux ?...

ADOLPHE.

Oui ; trouvez-vous que cela m'aille ?...

CLARA.

Beaucoup mieux.

ADOLPHE.

Ce chapeau vous sied aussi à ravir...

CLARA.

Vraiment !... Vous avez donc été chez mon oncle ? Et vous lui avez dit ?

ADOLPHE, gaîment.

Un mal horrible de vous...

CLARA.

Que vous ne pensiez pas ?

ADOLPHE.

Pardonnez-moi, je ne ments jamais.... Et vous, que lui avez-vous dit sur mon compte ?

CLARA, gaîment.

Que vous étiez un homme détestable... qui fesiez le malheur de ma vie.

ADOLPHE.

Vous exagériez ?

CLARA.

Au contraire, je suis aussi franche que vous, comme vous voyez ; j'ai même été jusqu'à l'assurer (j'étais furieuse ce jour-là), que je ressentais pour vous une haine...

ADOLPHE, gaîment.

Haine !... c'est fort !... Moi, je n'ai parlé que d'antipathie.

CLARA.

Et cela n'a pas changé ?

ADOLPHE.

Voilà ce qu'il y a de bon.

CLARA, se reculant.

Adieu, Monsieur.

ADOLPHE, de même.

Adieu, Madame... (*Un silence.*) Avec tout cela, nous voilà condamnés à nous voir tous les jours !...

CLARA, soupirant.

Hélas ! oui ..

ADOLPHE.

Et cela peut durer...

CLARA.

Toute la vie.

ADOLPHE, tournant la tête vers elle.

Ainsi, quand nous irions nous quereler.

CLARA, de même.

Cela ne servirait qu'à rendre notre sort plus triste.

ADOLPHE.

Je le sens bien... (*Un peu de silence.*) Nous pourrons... vivre... politiquement.

CLARA.

Oui, politiquement.

ADOLPHE.

Nous nous verrons...

CLARA, vivement.

Rarement... aux momens des repas.

ADOLPHE.

A la promenade.

CLARA.

Encore!... mais rien de plus... Bonjour... bonsoir...

ADOLPHE.

Sans doute. (*Vivement et avec tendresse.*) Seulement, si vous étiez indisposée...

CLARA.

Ah! oui, s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux...

ADOLPHE, tendrement, se retournant tout-à-fait.

Alors...

CLARA, de même.

Alors...

ADOLPHE, se rapprochant.

On se rapproche...

(Ils se pressent un peu plus l'un contre l'autre.

CLARA, de même.

On ne se quitte pas...

ADOLPHE, vivement.

On se raconte ses maux.

CLARA, tendrement.

On les adoucit.... Mais... (*Appuyant.*) voilà tout, et on en reste là...

ADOLPHE, de même vivement

Oui, on en reste là.... C'est dommage pourtant... (*Un peu piqué.*) Au fait, on est libre, on ne peut pas forcer les gens à vous aimer malgré eux.

CLARA, se levant.

C'est convenu... Ainsi, Monsieur.

ADOLPHE.

Ainsi, Madame...

DUO.

ADOLPHE.

Jamais d'amour.

CLARA.

Jamais d'amour.

ADOLPHE.

Je l'ai juré !

CLARA.

Je le jure à mon tour.

TOUS DEUX.

Jamais, jamais d'amour.

ADOLPHE, d'un ton plus doux.

Des égards, de la complaisance.

CLARA, de même.

Des égards, de la complaisance.

ADOLPHE, plus tendrement.

Quelquefois de la confiance.

CLARA, de même.

Quelquefois de la confiance.

ADOLPHE, vivement.

Que l'on doit payer de retour...

CLARA.

Que l'on doit payer de retour...

TOUS DEUX, gaiment.

Je signe le traité, je le signe d'avance.

ADOLPHE.

Un baiser.

CLARA, avec malice.

Hein, Monsieur!

ADOLPHE, souriant.

Sur la main seulement!

C'est preuve... de respect.

CLARA, sérieusement.

Ou bien d'indifférence.

ADOLPHE, tendrement.

De respect... d'amitié.

CLARA, retirant sa main.

Doucement, doucement;
Dans nos projets plus de persévérance.
(Se levant, et d'un ton très-décidé.)
Jamais d'amour.

ADOLPHE, se levant, et avec tendresse.

Jamais d'amour.

CLARA.

Vous l'avez dit, je le dis à mon tour.

ADOLPHE.

Eh quoi! jamais d'amour!

ENSEMBLE.

Mon cœur est agité,
Quel moment! que de charmes!
Sans une juste fierté,
D'honneur, je serais tenté
De lui rendre les armes.

CLARA.

Son cœur est agité,
Quel moment! que de charmes!
Sans une juste fierté,
D'honneur, on serait tenté
De lui rendre les armes.

ADOLPHE, se rapprochant.

J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi.

CLARA, souriant.

Me tutoyer...

ADOLPHE, de même.

C'est l'ancienne habitude.

CLARA.

Je te pardonne...

ADOLPHE.

Eh! mais...

Me tutoyer...

CLARA.

C'est l'ancienne habitude.

TOUS DEUX, très-tendrement.

Mais calme-toi, je te promets
De ne te... de ne vous... de ne t... t... tutoyer jamais.

Ce sera mon unique étude,
Calme-toi, je te le promets.

ADOLPHE.

Quoi! plus d'amour!

CLARA.

C'est toi.

(A part.)

Son cœur est agité.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Mon cœur est agité,
Que d'attraits! que de charmes!
Ah! fesons taire la fierté,
Que l'amour seul soit écouté,
Et rendons-lui les armes.

CLARA.

Son cœur est agité,
Que ce jour a de charmes!
L'amour seul doit être écouté,
Oui, sans une juste fierté,
Je le sens bien, je lui rendrais les armes.

ADOLPHE.

Écoute, ma chère Clara, expliquons-nous; désormais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DE LIMBOURG, de loin.

DE LIMBOURG, entrant au moment où Adolphe a le bras passé autour de Clara.

Je viens vous chercher... Ah! pour des gens qui ne se sont jamais vus, vous paraissez en bien bonne intelligence.

CLARA.

Monsieur, apprenez la plus singulière aventure... C'est mon mari!...

ADOLPHE.

C'est ma femme!...

DE LIMBOURG, s'amusant.

Cessez, de grâce, cette plaisanterie très-déplacée dans une maison où la décence...

CLARA.

Mais c'est très-vrai, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Vous insistez, Madame.... En vérité, je n'aurais pas cru qu'une personne que j'estime, que je considère.... Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt de votre mari.... et comment voulez-vous, au portrait que vous m'en avez fait, que je le reconnaisse dans ce

jeune homme doux, aimable, honnête?... Et vous, Monsieur, la manière dont vous m'avez dépeint votre femme, peut-elle se concilier?..

CLARA.

Il est pourtant certain que c'est-lui...

ADOLPHE.

Je vous jure que c'est elle...

DE LIMBOURG.

Je vois ce que c'est; vous vous êtes trouvés aimables, et vous avez imaginé que je serais assez crédule... Non, Monsieur... non, Madame... non, non, je n'entends pas cela... et je ne souffrirai jamais que dans une maison respectable...

ADOLPHE.

Mais écoutez...

DE LIMBOURG.

Je n'écoute rien...

CLARA.

Sachez...

DE LIMBOURG.

Je sais tout...

CLARA, bas.

Ah! comme il est entêté!

ADOLPHE, à part.

Il radote... laissons-le dire.

QUATUOR.

DE LIMBOURG.

Jeunesse aveugle et souvent téméraire,
Retenez bien cet avis important :
On vit toujours vertus, décence austère,
Dans le château dont je suis Commandant.

ADOLPHE ET CLARA.

Ne craignez rien, monsieur le Commandant ;
On retiendra cet avis important.

DE LIMBOURG.

Ici, c'est la règle ordinaire,
On se parle, mais sans mystère.

ADOLPHE ET CLARA.

Oui, l'on se parle...
(Bas.)
Avec mystère.

DE LIMBOURG.

Le matin on se dit bonjour.

ADOLPHE ET CLARA, tendrement.

Le matin on se dit bonjour.

DE LIMBOURG.

Et le soir...

ADOLPHE ET CLARA.

Le soir...

DE LIMBOURG.

Sans lumière !...

CLARA.

Sans lumière...

DE LIMBOURG.

On vous enferme à double tour.

ADOLPHE.

Ensemble ?

DE LIMBOURG.

Non, chacun dans une tour.

ADOLPHE ET CLARA.

Dans une tour !

DE LIMBOURG.

Jeunesse, etc.

ADOLPHE ET CLARA, se donnant la main par derrière ; Adolphe baise celle de Clara. Il se la serrent. Le Commandant les observe, sans le faire apercevoir.

Nous profitons de l'avis important
Que donne ici monsieur le Commandant.

ENSEMBLE.

ADOLPHE ET CLARA, à part.

Dissimulons avec finesse,
Cachons-lui { combien il / qu'elle } m'intéresse.
Ménageons-nous avec adresse
Quelque moyen pour nous revoir.

DE LIMBOURG.

Bon ! bon ! je vois tout, c'est charmant.
Est-ce dépit, est-ce tendresse ?
Dissimulons avec finesse ;
Combattons encor leur espoir.
Pour augmenter, par cette adresse,
Le plaisir qu'ils ont de se voir.

Je vous l'ai dit, toujours décence austère,
Dans le château dont je suis Commandant.

ADOLPHE ET CLARA, se disent :

Vous entendez, toujours décence austère,
Dans le château dont il est Commandant.

DE LIMBOURG les suit des yeux; et voyant qu'Adolphe veut embrasser Clara, il les prend sur le fait, et s'écrie :

Que vois-je !... ô ciel ! et quelle audace !

ADOLPHE.

Eh ! vous voyez que son époux l'embrasse.

DE LIMBOURG.

Oser commettre un délit aussi grand,
Dans le château dont je suis Commandant!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GASPARD paraît avec sa hallebarde.

DE LIMBOURG, à Gaspard.

HOLA ! qu'on les sépare.
(A Clara.)
Et vous, qu'on m'obéisse.

ADOLPHE ET CLARA.

Quelle injustice !
Ah ! quel supplice !
Vouloir séparer deux époux !

DE LIMBOURG, à Clara.

Votre conduite enfin m'éclaire,
En voyant les regards si doux...
Vous me trompiez, la chose est claire;
Vous êtes deux amans, et non pas deux époux.

ADOLPHE ET CLARA s'écrient;

Quelle injustice!
Ah! quel supplice!

DE LIMBOURG.

Sortez... rentrez chacun chez vous...

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Oui, Clara, je te reverrai.

CLARA.

Adolphe, moi, je t'écrirai.

ADOLPHE.

Adieu, Clara, ma chère amie!

CLARA.

Adolphe, Adolphe, pense à moi.

DE LIMBOURG.

Il l'aime, il l'aime, sur ma foi,
Et Clara, Clara s'est trahie;
Et tout va fort bien, je le voi.
(Haut.)
Partez: telle est ma loi.

GASPARD.

Ils s'aiment, sur ma foi.
Tout va bien, je le voi.

ENSEMBLE.

ADOLPHE ET CLARA.

Toujours à toi !
Et pour la vie !...
Adieu ! adieu ! pense à moi !

ADOLPHE, furieux.

Et toi, dont l'ordre ici m'arrête, (*bis.*)
Qu'on se garde de l'offenser ;
Tu m'en répondras sur ta tête.

DE LIMBOURG, feignant.

Quoi ! vous osez me menacer ?
(A part.)
Si j'osais, j'irais l'embrasser.

CLARA.

Adolphe, crains de l'offenser.

GASPARD, bas.

Obéissez sans balancer...

DE LIMBOURG, à part.

Si j'osais, j'irais l'embrasser.
(Haut.)
Séparez-les ; qu'on m'obéisse !
(Gaspard se place entre eux deux, et se laisse tromper.)

ADOLPHE ET CLARA.

Ah ! quel supplice !
Quelle injustice !

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Adieu, Clara, etc.

CLARA.

Adolphe, pense à moi, etc.

DE LIMBOURG ET GASPARD.

Il s'aiment, sur ma foi.

(On emmène Adolphe et Clara; ils se disent adieu de loin, et s'envoient des baisers.)

SCÈNE XIII.

GASPARD, DE LIMBOURG.

DE LIMBOURG.

Eh bien, Gaspard ?

GASPARD.

Eh bien, Monsieur ?...

DE LIMBOURG.

Tu les as entendus ?

GASPARD.

Et avec grand plaisir.

DE LIMBOURG.

Voilà bien le cœur humain ! il suffit qu'on veuille les séparer, pour qu'ils meurent d'envie d'être ensemble.

GASPARD.

Oui; mais ce sentiment sera-t-il durable ? N'est-ce pas l'effet de la contrariété ?...

DE LIMBOURG.

C'est ce qu'il est important de savoir.... Je

leur prépare une épreuve qui doit me convaincre, si c'est une sensibilité réelle, une véritable tendresse qui les inspire en ce moment...

GASPARD.

Ça y ressemble bien toujours.

DE LIMBOURG.

Je le pense aussi, mon cher Gaspard; je les ai pénétrés; ils sont bons, sensibles. La tête a eu tort, j'attaquerai le cœur, et je verrai s'il saura m'entendre. Je présume que bientôt Clara tentera de te parler.

GASPARD, riant.

De me séduire, peut-être?

DE LIMBOURG.

Je te permets de te laisser séduire, mais peu-à-peu, sans que cela nuise au projet.

GASPARD, gaîment.

Sans doute Adolphe, de son côté, ne manquera pas de vouloir me corrompre.

DE LIMBOURG.

Eh bien! tu te laisseras corrompre par Adolphe. (*Sérieux.*) Mais en observant de ne les réunir que lorsque je...

GASPARD.

J'entends. (*Bas.*) La voilà! la voilà! près

de la porte ; elle n'ose pas entrer ; elle me fait signe ; elle est toute tremblante.

DE LIMBOURG, bas.

Je me retire. (*Haut, d'une voix terrible.*) Vous m'entendez, Hac-ting-tir-koff ; pas la moindre communication entre les deux prisonniers, pas la moindre communication.

SCÈNE XIV.

CLARA, GASPARD.

CLARA, qui l'a entendu.

Le barbare ! (*A Gaspard.*) J'ai trouvé le moyen de m'échapper de ma chambre.

GASPARD, qui l'a entendue, à part.

Je le crois bien ; on avait laissé la porte ouverte tout exprès.

CLARA, à Gaspard.

Monsieur le geôlier, de grâce, ne me refusez pas ; voici une bague...

GASPARD.

Une bague?...

CLARA.

C'est une bien légère marque de ma reconnaissance... Écoutez-moi, mon cher ami,

vous pouvez me rendre un service essentiel... Ce jeune homme, il est bien à plaindre, et je vous assure qu'il mérite qu'on s'intéresse à lui... Il faut absolument... je vous en aurai la plus grande obligation, si vous vouliez lui remettre une lettre.

GASPARD, feignant.

Une lettre !... une lettre !...

CLARA.

Un petit billet tout ouvert.

GASPARD.

Dès que ce n'est qu'un petit billet.... tout ouvert... Mais si pourtant cela allait me compromettre...

CLARA.

On ne saura jamais...prenez donc...prenez.

(Elle lui présente la bague et la lettre.)

GASPARD, tenant les deux objets.

Non... tout bien considéré, je ne garde que la...

(Il regarde la bague.)

CLARA, à part.

O ciel !... il me refuse ?

GASPARD, s'amusant.

Que la lettre... et je vous rends la bague.

CLARA.

Quoi ! vous ne voulez !...

GASPARD, vivement.

Que vous rendre service, et c'est là ce qui... (*A part, riant.*) Je crois que j'oublie le rôle ; je redeviens Gaspard sans m'en apercevoir, remettons-nous. (*Haut.*) Allons, je veux bien porter le billet, parce que je crois qu'il ne renferme rien contre la sûreté de l'état... Allez donc, il sera remis.

CLARA.

Ah ! monsieur le geôlier... croyez qu'un jour... Je ne puis pas le voir... n'est-ce pas ?

GASPARD.

Impossible ! Remontez.

CLARA.

Oui, Monsieur ; oui, Monsieur.

(Elle va derrière lui, vers la tourelle où est son mari.)

GASPARD.

Où allez-vous donc ?

CLARA.

Chez... chez moi, Monsieur.

GASPARD.

De ce côté ?

CLARA.

J'allais chez celui que j'ai repoussé tant de

fois... et que je voudrais revoir aujourd'hui... dût-il m'en coûter la vie !

GASPARD.

Bah ! bah !

CLARA.

Vous ne me croyez pas ? Mais voyez mon trouble, mes pleurs.

GASPARD.

Tout ça, tout ça... Partez.

CLARA.

De grâce, n'oubliez pas ma petite lettre.

GASPARD.

Ah ! quand j'ai promis...

CLARA.

Ne vous fâchez pas ; mon bon petit monsieur le geôlier, ne vous fâchez pas : mais tout de suite, je vous en conjure. (*A part.*) Il aura ma lettre ; je suis plus tranquille.

SCÈNE XV.

GASPARD.

Comme elle est gentille ! Voici l'autre dans l'escalier !.... Comme il descend vite !... il saute les marches quatre à quatre.

SCÈNE XVI.

GASPARD, ADOLPHE.

ADOLPHE, à part.

Il est seul !... bon !... (*A Gaspard.*) Mon ami !... je ne puis pas rester là-haut, d'abord ; sa fenêtre est du côté opposé à la mienne ; je viens de monter sur le toit pour tâcher seulement de l'apercevoir... impossible.... Dans la même tour, du moins... c'est tout ce que je vous demande.

GASPARD, pendant qu'Adolphe va regarder par la fenêtre, du côté où est celle de Clara.

Le pauvre jeune homme !... monter sur le toit, risquer de se casser le cou... pour apercevoir seulement sa femme.... tandis qu'à Berlin, dans la même maison... il n'avait qu'à... Ah ! mon Dieu !

ADOLPHE, à part.

Je ne la vois pas. (*Haut.*) Eh bien ! répondez donc... pouvez-vous?...

GASPARD.

Patience... avant de vous donner une autre chambre, que diriez-vous... (*Il regarde de tous côtés.*) Si j'avais là... Prenons garde.... un petit billet...

ADOLPHE.

D'elle !... ah ! mon ami ! mon sauveur !... donne...donne...

GASPARD.

Doucement, je serais perdu si monsieur le Commandant...

ADOLPHE.

Ne crains rien...

(Il prend la lettre et lit.)

« Cher Adolphe,

» J'ai été singulièrement sensible à l'intérêt que vous venez de me témoigner...

— C'était si naturel !

» Il m'a fait sentir plus vivement mes torts envers vous...

» J'ose espérer qu'un jour je pourrai les réparer...

— Cette pauvre petite !...

» Je pourrai les réparer.... Je crains bien de n'en avoir de long-tems l'occasion...

— Je le crains bien aussi !...

» Croyez que ma tête seule...

— Eh ! c'est la mienne ! c'est la mienne !...

» a été coupable, et que mon cœur...

— Le mien est gonflé... J'étouffe ! je ne puis plus lire... il m'est impossible d'achever. (*Il met la lettre dans son sein et la baise.*) Je la relirai cent fois, quand je serai là-haut. Mon ami, ce que vous avez déjà fait pour

moi m'autorise... Mon ami, je vais devenir fou, furieux, capable de tout... Il faut la sauver de cette prison, me réunir à elle.... Cent mille francs, si vous m'aidez dans ce projet.

GASPARD.

Cent mille francs !... Ah !...

ADOLPHE.

Deux cents ! si vous voulez, et je signe.

GASPARD.

Mais, mon devoir... la punition... si on découvre...

ADOLPHE.

Vous viendrez avec nous ; vous ne nous quitterez jamais.

GASPARD.

Ma conscience !... car enfin c'est une femme mariée.

ADOLPHE.

A moi !

GASPARD, continuant sans l'écouter en apparence.

Son mari, je l'avoue, est un jeune insensé... qui s'est conduit assez mal... Mais...

ADOLPHE.

Eh ! c'est moi ! moi... moi, qui la rendais malheureuse, et qui veux désormais consacrer mes jours à son bonheur.

GASPARD.

C'est votre femme ! est-ce bien sûr ?

ADOLPHE.

J'en atteste le ciel... Promettez-moi donc... vous êtes ému !...

GASPARD, feignant d'être touché et s'amusant.

Non, non, Monsieur...

ADOLPHE.

Vous vous attendrissez !...

GASPARD, se détournant pour rire.

Ça... ça n'est pas vrai.

ADOLPHE.

Vous versez des larmes...

GASPARD, à part et riant.

Je ne croyais pas si bien faire.

ADOLPHE.

Eh bien !...

GASPARD.

Eh bien ! il faut en convenir, je ne puis vous résister, et je risquerai tout pour vous servir.

ADOLPHE, l'embrassant.

Ah ! mon cher ami !...

GASPARD.

Écoutez-moi ;... mais voyons avant...

ADOLPHE, regarde de tous côtés.

Oui, voyons... personne.

GASPARD.

Il n'y a donc d'autre moyen pour vous sauver, que cette fenêtre qui donne sur les fossés, et qui est à-peu-près à vingt pieds du sol.

ADOLPHE.

Je les sauterai.

GASPARD.

Oui; mais ni elle, ni moi, nous ne les sauterons pas...

ADOLPHE.

C'est vrai! comment donc faire?

GASPARD.

Il faut une longue échelle... j'en ai une là... nous descendrons et nous arriverons au parapet.

ADOLPHE, vivement.

Nous voilà au parapet!

GASPARD.

Nous ne sommes pas encore au parapet, mais nous y serons; nous trouverons alors une petite porte secrète... j'en ai la clef...

ADOLPHE.

Nous ouvrons la porte secrète.

GASPARD.

Il y a là trois sentinelles.

ADOLPHE.

Nous les tuons.

GASPARD.

Non, non... nous ne les tuons pas...

ADOLPHE, très-vite.

Eh bien! nous ne les tuons pas...

GASPARD, continuant.

Mais nous les payons bien.

ADOLPHE.

Tout ce qu'ils demanderont.

GASPARD.

Je vous mène chez mon fils; des chevaux sont préparés, un pour vous deux, l'autre pour moi, et nous voilà...

ADOLPHE.

En Espagne.

GASPARD, s'amusant.

En Espagne!.... Alors, nous sommes en sûreté... Ne perdons pas un instant... La nuit commence à être noire, tous les prisonniers doivent être retirés.

ADOLPHE.

Et Clara...

GASPARD.

Je vais la chercher... restez-là...

(Nuit.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Oui, mon ami, je reste là.

GASPARD.

Point de bruit, le plus grand silence.

ADOLPHE.

Point de bruit, le plus grand silence.

GASPARD.

N'allez pas faire d'imprudence.

ADOLPHE.

Comment peux-tu craindre cela?
L'amour répond de ma prudence

GASPARD, souriant.

L'amour!... Eh! restez toujours là.

ADOLPHE.

Je reste là.
Comme mon cœur bat et palpite
En ce moment cruel et doux!
O nuit! protége notre fuite;
Amour, daigne veiller sur nous.

GASPARD, rentrant.

Vous êtes là... bon, point de bruit;
A l'instant même elle me suit.

SCÈNE XVII.

ADOLPHE, GASPARD, CLARA coiffée comme quelqu'un qui allait se coucher, et qui avait commencé à faire sa toilette de nuit; une petite cassette sous le bras, et un bougeoir à la main.

CLARA, s'arrêtant à l'entrée de la salle.

Comme mon cœur bat et palpite
En ce moment cruel et doux!

ADOLPHE va à elle, la rassure et chante.

Comme mon cœur, etc.

(Elle tombe dans les bras d'Adolphe.)

GASPARD.

Allons, il faut porter l'échelle;
Elle est là...

ADOLPHE, jetant sa redingotte et restant en veste.

Je vais la placer.

CLARA.

Prends bien garde de te blesser.

GASPARD.

Je ferai sentinelle.

(Adolphe revient portant une longue échelle; on l'aide et on la fait passer en-dehors de la fenêtre; il la porte lestement et avec gaîté.)

ADOLPHE.

Ne crains rien.

GASPARD.

Eh bien ! va-t-elle ?

ADOLPHE.

Très-bien.

GASPARD.

C'est qu'en bas le fossé !...
A dix pieds d'eau !...

ADOLPHE.

Que nous importe ?

GASPARD.

Et si l'on était renversé...

ADOLPHE.

Dans mes bras, c'est moi qui la porte.

GASPARD.

On aurait tout le corps brisé.
(Voyant la cassette que tient Clara.)
Qu'est-ce ceci ?

CLARA.

Des diamans pour vivre
En pays étranger, où vous allez nous suivre.

GASPARD.

Et les cartons ?

CLARA.

Plus jamais, plus jamais.
Mon amour, mes vertus, pareront seuls mes traits.

GASPARD, à part.

Ah! pour le coup, elle est guérie.

ADOLPHE.

Ah! je l'adore et pour la vie.

(A Clara, en lui offrant sa redingotte, qui est restée sur un fauteuil.)

Mets cet habit, car il fait froid.

CLARA, souriant.

Froid... près de toi?

(Montrant Gaspard.)

Au plus âgé... c'est lui qui doit...

(Elle met la redingotte sur le corps de Gaspard, qui se laisse faire avec attendrissement.)

Attendez, que je la boutonne.

ENSEMBLE.

GASPARD.

Soins touchans!

ADOLPHE.

Ah! comme elle est bonne!

CLARA, se méprenant sur ce qu'éprouve Gaspard.

J'avais raison... Comme il frissonne!

GASPARD.

Non, je pleure... Oui, je frissonne.
Partons à présent.

ADOLPHE descend le premier.

M'y voici.
A toi... la main... bon!... le pied par ici.

(Il lui pose un pied sur le premier échelon, et là tous reprennent le premier motif.)

(Adolphe est sur l'échelle, Clara prête à y monter, et Gaspard en avant.)

ENSEMBLE.

ADOLPHE ET CLARA.

Comme mon cœur bat et palpite
En ce moment cruel et doux!
O nuit! protége notre fuite;
Amour, daigne veiller sur nous.

GASPARD.

Mon cœur aussi bat et palpite;
Mais vraiment ce n'est pas de peur!
O nuit! que l'instant de leur fuite
Soit le signal de leur bonheur?

(On entend un coup de canon.)

GASPARD, feignant.

O ciel! tout est découvert, l'alarme est donnée, les sentinelles averties; nous sommes perdus, et que vais-je devenir!...

(Le tambour bat la générale.)

CLARA.

Mon ami, nous dirons que c'est nous...

(Jour.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, DE LIMBOURG, GARDES, DOMESTIQUES, avec des flambeaux.

DE LIMBOURG.

Qu'on arrête le perfide geolier, et qu'à l'instant il soit mis aux fers...

GASPARD, feignant.

Grâce, monsieur le Commandant.

CLARA, retenant Gaspard.

C'est nous seuls... arrêtez, ou nous irons avec lui.

GASPARD, à part.

Comme elle a bon cœur!

DE LIMBOURG.

Écoutez-moi : un courrier qui vient d'arriver à l'instant, m'apprend qu'en effet vous êtes mariés...

CLARA.

Ah! vous voyez, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Il m'annonce aussi le motif pour lequel on vous a réunis ici... Votre oncle persuadé que vous avez tous les deux des torts.

CLARA.

J'en ai eu ; cela est vrai.

ADOLPHE.

Et les miens donc ? les miens ?...

DE LIMBOURG, continuant.

A d'abord voulu vous en faire repentir ; mais bientôt l'amitié l'emportant sur sa colère, et voulant adoucir l'ordre cruel qui vous retient prisonniers, il s'est décidé à ne punir qu'un de vous deux...

ADOLPHE, avec joie.

C'est moi.

CLARA, avec sentiment.

Attendez, laissez finir Monsieur...

DE LIMBOURG.

Bien convaincu, de plus, que, quelque chose qui arrive, vous ne pouvez plus être heureux ensemble.

CLARA, avec dépit.

Ah ! par exemple... cela ..

ADOLPHE, avec douceur.

Attendez, laissez finir Monsieur...

DE LIMBOURG.

Il m'envoie un acte de séparation... et le premier qui prouvera sa docilité en le signant, sera libre sur-le-champ.

ADOLPHE, très-vivement.

Une séparation ? jamais !... rien au monde ne m'y fera consentir...

CLARA, décidée.

Ni moi... jamais.

ADOLPHE.

Cependant, s'il n'y a que ce seul moyen pour rendre à la société... à sa famille... au bonheur, une femme jeune et sensible ; si par là je l'arrache à une existence affreuse, à un séjour horrible... qui peut-être lui coûterait la vie... alors... je consens à tout, je veux bien qu'elle signe... je l'ordonne même; mais que, sur le champ, elle soit mise en liberté.

CLARA, très-émue.

Non, Monsieur, non, Monsieur... je ne signerai point... je ne signerai point... et vous devez bien penser. (*Avec ame.*) Mon ami, que si je refuse, ce n'est pas pour vous désobéir ;... mais, soyez raisonnable, Adolphe, à votre âge... dans la carrière militaire, pouvant vous distinguer, mériter l'estime de vos supérieurs, de tout ce qui vous entoure... pourrais-je vous voir consentir à perdre ici votre jeunesse et votre réputation ? Non, signez et partez... pensez seulement quelquefois à votre Clara, qui, dans sa retraite, apprendra, comptera vos succès, et se dira, pour se consoler, que vous êtes heureux et

que vous l'aimez encore... Partez donc, je ne vous l'ordonne pas, moi... mais je vous en prie à genoux.

ADOLPHE, qui a voulu vingt fois l'interrompre.

Non, non, c'est impossible, je ne signerai pas.

CLARA, en larmes.

Si, si... il le faut.

ADOLPHE, la caressant, l'embrassant.

Pars, pars, ma bonne amie.

CLARA, de même.

Je ne veux pas, je ne veux pas, mon bon ami...

ADOLPHE.

Eh bien! écoute... oui... tes yeux... les miens... tu m'entends... Clara.

CLARA.

Adolphe.

ADOLPHE, avec explosion.

Point de séparation; jamais de séparation! ici... tous les deux... et pour la vie...

(Il déchire l'acte.)

CLARA, déchirant aussi.

Ici... tous les deux.... et pour la vie!

ADOLPHE, donnant l'acte déchiré.

Tenez, Monsieur.... vous pouvez à présent envoyer au ministre notre réponse.

DE LIMBOURG, enchanté.

Que je suis ému !.... (*Haut.*) Comment ! vous aimez mieux rester ensemble dans une prison....

ADOLPHE.

Ce sera désormais le temple du bonheur. Nous ne vivrons plus que pour nous....

CLARA.

Nous dirons adieu au monde, à ses vains plaisirs.

ADOLPHE.

L'amour..... l'amitié..... car, vous nous aimerez, j'en suis sûr..... (*Montrant Gaspard.*) la reconnaissance.... (vous nous accorderez la grâce de ce brave garçon) vont à jamais embellir cet asile : félicitez-nous, ce n'est que de ce moment que nous sommes heureux.

DE LIMBOURG, avec tendresse.

Eh ! trop cruels.... trop aimables enfans ! Comment ! ce n'est que dans cette triste retraite que vous vous apercevez combien vous étiez nécessaires au bonheur l'un de l'autre ; tandis que, dans la capitale, libres de vous aimer, de vous le dire, vous empoisonniez mutuellement vos jours par des querelles.

CLARA.

Oh ! nous n'en aurons plus, soyez-en sûr

(Elle embrasse Adolphe.)

DE LIMBOURG, avec bonté.

Je le crois, je le crois; d'après cela, je ne vois nul inconvénient que vous ne retourniez à Berlin.

ADOLPHE, étonné.

Comment!

CLARA.

Expliquez-vous !

DE LIMBOURG.

Eh! oui, vous êtes libres tous deux, vous l'avez toujours été; ce n'est qu'une leçon que la plus tendre amitié a voulu vous donner, et dont vous saurez profiter. Cette forteresse n'est que le vieux château de Limbourg, de l'ancien ami de votre oncle; ce terrible geôlier... le brave Gaspard... mon garde-chasse, les sentinelles, mes domestiques....

ADOLPHE.

Ah ! mon amie ! quelle obligation nous avons à ce brave officier !

CLARA.

Sans doute!.. ah! mon oncle, quel tour!... revenus à Berlin, nous l'en remercierons, nous fuirons les perfides conseils...

ADOLPHE.

Ces sociétés dangereuses.

CLARA.

Surtout, mon ami, n'oublions jamais le château de Limbourg.

DE LIMBOURG.

Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, revenez tous les ans, à pareil jour, fêter avec moi la délivrance de nos deux aimables prisonniers.

CHOEUR.

Que l'amour et que la gaîté
Régnent dans { votre / notre } heureux ménage ;
Et { vous aurez / nous aurons } bien profité
De la leçon et du voyage !

FIN D'ADOLPHE ET CLARA.

AZÉMIA,

OU

LES SAUVAGES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR LACHABEAUSSIÈRE,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représentée, pour la première fois, à Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 17 octobre 1786, et au Théâtre-Italien, le 3 mai 1787.

NOTICE

SUR LACHABEAUSSIÈRE.

Ange Etienne Xavier POISSON DE LACHABEAUSSIÈRE, naquit à Paris en 1752; il fut d'abord militaire dans sa jeunesse, mais il quitta cette profession pour se jeter dans la carrière littéraire. En 1794, lorsque la terreur régnait encore, il fut enfermé aux Madelonnettes par suite de la persécution de quelqu'un de sa famille. Dans le même tems sa femme était incarcérée dans la maison d'arrêt, dite de la Bourbe, et deux de ses filles étaient à Sainte-Pélagie. Tout cela avait lieu parce que les jacobins soupçonnaient Lachabeaussière d'avoir caché un conventionnel nommé Julien, avec lequel il n'avait jamais eu de relation.

Déjà le jour de son supplice était fixé, et Lachabeaussière semblable en courage à l'infortuné Monjourdain, composa des vers plaintifs qu'il chargea un de ses compagnons d'infortune de faire passer à sa femme au moment de sa mort. Le 10 termidor il devait

périr; mais on sait ce qui arriva le 9, et Robespierre alla le remplacer à l'échafaud.

En 1796, il fut désigné par le conseil des cinq-cents pour faire partie de ceux qui devaient diriger l'instruction de la jeunesse. En 1798, il fut nommé administrateur de l'opéra. On intenta peu de tems après contre lui une accusation de dilapidation dont il fut disculpé par les tribunaux ; depuis cette époque il abandonna les emplois pour se livrer tout entier à la littérature. Il jouait de tems en tems la comédie sur des théâtres de société, et il y déployait un talent digne des premiers acteurs.

Il a composé principalement des opéras-comiques parmi lesquels, après *Azémia*, on peut citer *Lasthénie* qui se joue cependant peu. Il a travaillé, avec M. Etienne, à l'Opéra de *Gulistan*, que nous insérons dans le tome 15. Sa comédie des *Maris corrigés*, la meilleure qu'il ait faite, se trouve dans la présente collection, tome 5, des *comédies en vers*.

Il a publié en 1803 une imitation en vers français d'Anacréon, Bion, Mopsus, Catulle et Horace, et il a même revendiqué la traduction de Tibulle qu'on attribue à Mirabeau.

Sans être un des hommes les plus distingués de la littérature, Lachabeaussière avait un

certain mérite, et il doit être classé parmi les auteurs du second ordre de l'Opéra-Comique. Il est mort le 10 septembre 1820.

Un mois auparavant, il avait assisté aux funérailles de Vigée et parut alors frappé de l'idée qu'il ne tarderait pas à l'aller rejoindre. Membre comme lui de la société philosophique et de celle des amis des arts dont il était le secrétaire général, il réunissait comme lui le talent des vers agréables à celui de les lire avec une grande supériorité. Ces deux hommes se ressemblaient beaucoup sous les rapports littéraires.

—

PERSONNAGES.

ÉDOIN, Anglais, habitant de l'île.
PROSPER, jeune Anglais, élevé dans l'île.
AZÉMIA, fille d'Édoin.
AKINSON, lord anglais.
ALVAR, jeune capitaine de vaisseau espagnol.
FABRICE, contre-maître et bosseman du vaisseau d'Alvar.
TROUPE DE MATELOTS attachés à l'équipage d'Alvar.
UN OFFICIER attaché au lord Akinson.
DEUX SAUVAGES.
TROUPES DE SAUVAGES.
TROUPE DE MATELOTS.

La scène est dans une île déserte et inconnue.

AZÉMIA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un endroit de l'île, un peu sauvage, la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la scène (côté du roi), doit être une esplanade sur des rochers inaccessibles par l'extérieur, et sur lesquels on ne soit censé pouvoir monter que par l'intérieur d'une grotte souterraine. Ces rochers doivent être entourés de halliers, de broussailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la grotte.

De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une espèce de palissade et quelques buissons épais, un peu avancés, qui masquent la naissance d'un rocher. Sur ce rocher, à demi-hauteur de celui qui est vis-à-vis, doit être aussi un sentier par lequel puissent passer les acteurs, et un palmier qui borde la coulisse.

Aux premières mesures de l'ouverture, la toile se lève; une musique tranquille doit indiquer le calme et la solitude de ce lieu champêtre. Quelques instans après, on voit sur la mer plusieurs canots de sauvages; ils abordent, se grouppent, exécutent des danses pantomimes. Édoin paraît sur son rocher, derrière la palissade, témoigne son inquiétude, et tire en l'air un coup de fusil, qui effraie les sauvages; quelques-uns regagnent leurs canots en désordre, prennent le large, et

s'éloignent : les autres se précipitent du haut d'un rocher, et disposé pour cela, dans la mer. On les voit nager et s'éloigner. Édoin va s'assurer s'ils sont partis, et revient.

SCÈNE I.

ÉDOIN, seul.

Ils s'éloignent : le bruit de cette arme inconnue les épouvante toujours; mais s, ils s'accoutumaient à ne plus la craindre, s'ils revenaient en force surprendre mon habitation, malgré les soins que j'ai pris de la dérober à toute recherche! Eh quoi, depuis douze ans, nul espoir de sortir de ces lieux! Ah! ma chère Azémia! seul bien que j'ai sauvé du plus cruel naufrage; toi, pour qui seule j'ai supporté la vie dans ces déserts, ô ma fille, je frémis sur bien plus que sur le mien.

ARIETTE.

Ton amour, ô ma fille chérie,
M'a consolé de tous mes maux;
Si ton père aime encor la vie,
C'est pour veiller à ton repos.
Ma retraite profonde,
Tu la vois sans effroi,

Je suis pour toi le monde,
Tu l'es aussi pour moi.

Le souvenir de mon naufrage
Vient-il m'agiter malgré moi ;
Pour ranimer tout mon courage;
J'aime à redire près de toi :

Ton amour, etc.

J'espérais du moins que Milord Akinson, qui sait son fils entre mes mains, viendrait le chercher, qu'il m'arracherait à cette solitude : s'il faut renoncer à cet espoir, que deviendrai-je? Voilà le jeune Prosper et ma fille parvenus à l'âge des amours; que d'inquiétudes ils me préparent ! J'ai beau déguiser au jeune homme le sexe de ma fille, ordonner à celle-ci le secret, les effrayer tous deux, la nature et l'amour me feront sûrement bientôt accuser d'imposture ; ce sont des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune élève.

SCÈNE II.

ÉDOIN, PROSPER.

PROSPER, sur son esplanade.

Ah! bonjour, mon ami! ouvre-moi, je t'en prie.

(Édoin lui ouvre.)

ÉDOIN.

Je me reproche toujours, en le voyant, la nécessité cruelle où je suis de tromper sa candeur. Je me suis malgré moi contredit quelquefois sur les femmes, il m'en parle sans cesse, et... mais le voici.

PROSPER, embrassant Édoin.

J'ai dormi trop long-tems.

ÉDOIN.

Pourquoi ?

PROSPER.

Les instans de mon sommeil sont perdus, je ne suis pas avec toi.

ÉDOIN.

Je te remercie de ce sentiment, et je le partage. Tu n'as rien entendu ?

PROSPER.

Rien du tout. La profondeur obscure de nos retraites, ces sentiers tortueux qui y conduisent, ces buissons épais qui les défendent, ne laissent rien parvenir jusqu'à nous. Mais pourquoi ?

ÉDOIN.

A l'instant même une horde sauvage, semblable à celle qui t'a déjà conduit ici, vient d'aborder sur ce rivage.

PROSPER.

Ah! tu me rappelles une obligation que je t'aurai toute ma vie! Ils m'avaient amené sur ces bords avec mon père.

ÉDOIN.

Que je ne pus sauver; c'est mon plus grand regret. J'ignorerais même ton nom, ton âge et ta naissance, sans ce bijou que je trouvai le lendemain, et le papier qu'il renfermait.

PROSPER.

A propos de ce papier, tu m'avais encore promis hier de me le montrer aujourd'hui...

ÉDOIN.

Et je tiens parole. Lis...

PROSPER.

« Milord Akinson a cru reconnaître le li-
» bérateur de son fils pour un de ses compa-
» triotes : esclave des sauvages, qui font le
» commerce de notre liberté, il ignore le
» terme de sa dure captivité; mais il espère
» qu'en laissant ce bijou dans ces lieux, on le
» trouvera, on l'attachera au cou du jeune
» Prosper, âgé de six ans, et qu'un jour il
» sera assez heureux pour retrouver son fils,
» et embrasser son bienfaiteur.

AKINSON.

PROSPER.

Akinson!

ÉDOIN.

Je trouvai effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible scène; je t'élevai, je t'aimai comme mon enfant, je te regardai comme devant être un jour la cause de ma délivrance... mais douze ans sont passés, et je n'ai plus d'espoir.

PROSPER.

J'aurais pourtant bien du plaisir à vous traiter tous deux de même.

ÉDOIN.

La difficulté d'aborder ces parages, ne m'a encore permis de voir que des vaisseaux brisés, dont, à la vérité, j'ai tiré quelques secours; mais il semble qu'il ne soit permis qu'aux sauvages de pouvoir y relâcher sans danger, et leurs incursions funestes...

PROSPER.

Que crains-tu ? ton industrie a si bien caché nos habitations; nous sommes seuls possesseurs du secret qui les rend accessibles.

ÉDOIN.

Oui; mais vivre toujours seuls tous les trois.

(Azémia paraît ici sur son rocher.)

PROSPER.

Comment donc aussi, puisque l'univers est

si peuplé, cette île reste-t-elle déserte? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes dont tu me dis quelquefois tant de mal, contribueraient un peu à embellir ces déserts.

ÉDOIN, à part.

Nous y voilà. (*Haut.*) Non, je te l'ai dit, et je te le répète, elles sont aussi dangereuses qu'elles sont aimables.

PROSPER.

J'aime pourtant jusqu'à leur nom, j'aime surtout à t'en entendre parler. Ah! mon ami, fais-moi leur portrait!

ÉDOIN.

Je le veux bien. (*A part.*) Il faut l'effrayer, pour faire tourner contre ma fille sa propre indiscrétion, si jamais elle en était capable.

SCÈNE III.

ÉDOIN, PROSPER, AZÉMIA, cachée.

AZÉMIA, sur un rocher, à part.

Ah! les voilà dans leur petit conseil, écoutons.

TRIO.

ÉDOIN.

Écoute bien, tu vas entendre :
Ah ! garde-toi de te laisser surprendre :
Je te dirai la vérité.

PROSPER.

J'écoute bien, je brûle de t'entendre !
Mais parle avec sincérité.

ÉDOIN.

D'abord tout est fait pour séduire,
Si doux parler, si doux sourire....

PROSPER.

Ah ! le joli portrait !

ÉDOIN.

C'est une fleur,
C'est la douceur ?
C'est la fraîcheur.

PROSPER ET AZÉMIA.

Ah ! le joli portrait !

ÉDOIN.

Tout nous enchante, tout nous plaît.

PROSPER.

Eh bien ! que risque-t-on de se laisser surprendre ?

ÉDOIN.

Écoute bien, tu vas l'apprendre,
Je te dirai la vérité.
Ah! garde-toi de te laisser surprendre!
Je parle avec sincérité.

PROSPER.

J'écoute bien en vérité;
Que risque-t-on de se laisser surprendre?

AZÉMIA.

Écoutons bien, tâchons d'entendre
S'il lui dira la vérité.

ÉDOIN.

Cette fleur si charmante
Cache une épine, et devient un poison:
Cette grâce si séduisante
Est un écueil qui trouble la raison:
Cette douceur si caressante
Cache souvent l'affreuse trahison

ÉDOIN.

Voilà, voilà la vérité;
Garde-toi bien de te laisser surprendre!

PROSPER.

Ah! c'est dommage, en vérité!
Ah! quel danger de se laisser surprendre!
Mais, est-ce bien la vérité?

AZÉMIA.

Mais que veut-il lui faire entendre?
Non, ce n'est pas la vérité.

ENSEMBLE.

PROSPER.

J'aime à te croire, et je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand désir de connaître ces perfides mortelles; et, malgré leur méchanceté, je me sens l'envie et la force de les combattre.

AZÉMIA, à part.

De les combattre !

ÉDOIN.

L'amour qu'elles t'inspireraient, est un poison subtil qui te maîtriserait malgré toi : elles te poursuivraient jusque dans ton sommeil.

PROSPER.

Ne pourrai-je pas aussi m'en venger au réveil ? Mais cet amour, ce poison, ne paraît pas t'avoir fait tant de mal. Tu m'as dit que ton épouse avait autrefois jeté quelques fleurs sur ta vie.

ÉDOIN.

Il est d'heureuses exceptions, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin, si mon père revient, si nous quittons ce désert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

ÉDOIN.

Ce sera pour lors à lui seul à veiller sur ta destinée.

PROSPER.

Si du moins, au lieu d'un fils, le ciel t'eût donné une fille, par exemple.

ÉDOIN.

Eh bien !

PROSPER.

Eh bien ! je ne désirerais plus rien.

ÉDOIN.

Ce serait peut-être pour ton tourment, (*A part.*) et sûrement pour le mien. (*Haut.*) A l'instant où une femme t'approcherait, tu serais perdu.

PROSPER.

En ce cas, n'en parlons plus. Mais il me semble que ton fils dort aujourd'hui bien long-tems.

AZÉMIA, se montrant.

Oh ! que non, je ne dors pas ! j'écoute, et j'entends.

PROSPER.

Ah ! le voici !

ÉDOIN, l'embrassant.

Viens, mon cher enfant; j'attendais ton

réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impérieux besoin nous y condamne: livrez-vous tous deux à vos occupations ordinaires, et ne vous écartez pas. Prosper, aide ton frère, et dirige son ouvrage.

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrais faire.

ÉDOIN, bas à sa fille.

Garde bien ton secret, il est plus essentiel que jamais, si tu ne veux pas t'exposer au plus grand malheur. Prosper deviendrait sur-le-champ ton plus cruel ennemi. (*Haut.*) Adieu, mes enfans, je reviendrai bientôt.

(Il les embrasse, et sort.)

SCÈNE IV.

AZÉMIA, PROSPER.

(Ces deux enfans s'occupent à des travaux différens; Azémia fait des corbeilles, et Prosper vanne du grain.)

AZÉMIA, à part.

Je vois bien que mon père nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes! et pourquoi veut-il que je le craigne? Il a l'air si doux, quel mal peut-il me faire?

(*Haut à Prosper.*) Tu travailles trop, tu seras fatigué.

PROSPER.

Fatigué! quand je travaille près de toi, c'est impossible.

AZÉMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup?

PROSPER.

Oui, sans doute, et même cela me tourmente; car, vois-tu, j'aime ton père, je donnerais mon sang pour lui; et je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.

AIR.

Aussitôt que je t'aperçoi,
Mon cœur bat et s'agite,
Et si j'accours auprès de toi,
Il bat encor plus vite.
A tout moment, et malgré moi,
Je brûle, et je ne sais pourquoi. (*bis.*)
De m'éclairer sur ce mystère,
Je pourrais bien prier ton père;
Mais si tu voulais, tiens, je croi,
J'en apprendrais plus avec toi.

D'abord désir de te chercher,
Le premier semble éclore,
Puis désir de me rapprocher,
Puis.... d'approcher encore.

Là, toujours mon cœur, malgré moi,
Désire, et je ne sais pas quoi. (*bis.*)
De m'éclairer sur ce mystère, etc.

AZÉMIA.

J'ai bien quelque petit soupçon
D'en savoir quelque chose;
Mais à t'en parler sans façon,
Je ne sais quoi s'oppose;
Et pourtant ce je ne sais quoi
M'agite, et je ne sais pourquoi.
De m'éclairer sur ce mystère,
J'ai bien déjà prié mon père;
Mais si j'osais : tiens, en effet, je croi,
J'en apprendrais plus avec toi.

J'écoutais tout-à-l'heure quand tu causais avec mon père; je t'ai bien entendu dire que tu désirerais voir des femmes dans cette île. Pourquoi donc?

PROSPER.

Je n'en sais rien. Est-ce que tu n'as pas le même désir, toi?

AZÉMIA.

Non, je t'assure.

PROSPER.

Ton père aussi me blâme de l'avoir; peut-être a-t-il raison.

AZÉMIA.

Et si j'en étais une....

PROSPER.

Ah! si le ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurais!...

AZÉMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh, non! à te céder.

AZÉMIA.

Tu m'aimerais encore, même si j'étais femme.

PROSPER.

Non pas davantage, cela est impossible; mais je serais plus heureux.

AZÉMIA.

Plus heureux! là, bien vrai?

PROSPER.

Ah, bien vrai! mon cœur me le dit.

AZÉMIA, à part.

Il serait plus heureux. Oh! je vais parler. (*Elle l'appelle.*) St, st, Prosper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu?

AZÉMIA.

Sois heureux, j'en suis une.

PROSPER.

Ciel !... tu te moques de moi.

AZÉMIA.

Non, Prosper, je t'assure. (*Prosper s'éloigne.*) Qu'as-tu donc ?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'est que je tremble.

AZÉMIA, se reculant aussi.

J'ai mal fait de parler : ne voilà-t-il pas que je tremble aussi. !

DUO.

AZÉMIA.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,
Je n'en puis deviner la cause.

PROSPER.

J'ai peur, etc.

AZÉMIA.

Approche-toi.

PROSPER.

Moi ?

AZÉMIA.

Toi.

PROSPER.

Qui, moi ?

AZÉMIA.

Oui, toi.

PROSPER.

Je n'ose...
Approche-toi.

AZÉMIA.

Qui, moi?

PROSPER.

Oui, toi.

AZÉMIA.

Je n'ose....
Sans approcher, regarde-moi.

PROSPER.

Sans approcher, regarde-moi.

AZÉMIA.

Eh bien?

PROSPER.

J'ai du plaisir, je te voi.

AZÉMIA.

Avance un peu.... hasarde.

PROSPER.

Attends, attends, prends garde,
Je suis bientôt tout près de toi.

(Ils se touchent, et s'enfuient tout effrayés.)

ENSEMBLE.

J'ai peur, j'ai peur, en vérité,
Je n'en puis deviner la cause.

Nous éprouvons la même chose,
Édoin m'aurait-il dit la vérité!

PROSPER.

M'aimes-tu moins?

AZÉMIA.

Non, ce me semble;
Et toi, Prosper?

PROSPER.

Non, ce me semble.
Regardons-nous tous deux ensemble.

(Ils se regardent.)

ENSEMBLE.

Toujours même plaisir, moi.
Approchons-nous tous deux ensemble.

(Ils se rapprochent lentement.)

Me voilà bientôt près de toi.

(Ils se touchent, et restent.)

Mais j'ai moins peur; oui, j'ai moins peur.

AZÉMIA.

Eh bien, eh bien! que dit ton cœur?

PROSPER.

Il me dit toujours que je t'aime;
Et toi, que dit ton cœur?

AZÉMIA.

Mon cœur est toujours le même.

ENSEMBLE.

Plus de frayeur,
Toujours mon cœur
Est le même;
Je n'ai plus peur :
De près, de loin, oui, je sens que je t'aime,
Je n'en veux croire que mon cœur.
Je n'ai plus peur.

AZÉMIA.

Me voilà un peu rassurée, et pourvu que nous n'ayons pas d'amour...

PROSPER.

Mais nous ne le connaissons point ; il viendra peut-être sans que nous nous en doutions.

AZÉMIA.

Dieu, tant pis ! car Édoin dit qu'il nous ferait peut-être bien souffrir.

PROSPER.

Dans ce cas, nous souffrirons ensemble.

AZÉMIA.

Ah ! tu as raison ; allons, allons, je me résigne même au malheur de l'amour.

(On entend parler dans la coulisse.)

PROSPER.

Si ton père voulait nous marier ?...

AZÉMIA.

Paix... on parle.

PROSPER.

Et cette voix n'est pas celle d'Édoin : seraient-ce par hasard des sauvages ? Je veille sur tes jours.

AZÉMIA.

Cachons vite notre ouvrage, et ne nous montrons pas.

(Ils se cachent derrière leur palissade.)

SCÈNE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOTS ; AZÉMIA et PROSPER, cachés.

FABRICE.

Mais, Monsieur, plus nous avançons, plus l'endroit me paraît sauvage; cette île est déserte ; il n'en faut pas douter : où voulez-vous encore aller ?

ALVAR.

Et qu'avons-nous de mieux à faire ? La marée montante peut seule remettre la chaloupe à flot, et nous voilà retenus pour plus de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Vingt-quatre heures encore ! quel supplice ! Mais au moins serait-il prudent de ne pas s'éloigner de la rade : nous en sommes déjà à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours ta maudite poltronnerie : je suis bien aise de savoir si nous ne trouverons rien des débris de ce malheureux équipage que la bourrasque nous a empêchés de secourir, et qui s'est brisé à nos yeux : j'ai cru reconnaître le pavillon anglais.

FABRICE.

Nous avons bien pensé en faire autant sur ces maudites côtes ; elles sont bordées d'écueils : cela nous arrivera quelque jour avec votre fantaisie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

Laquelle ?

FABRICE.

D'être avalé par quelque antropophage.

ALVAR.

Peste soit du poltron.

FABRICE.

Monsieur, j'ai lu quelques voyages, tel que vous me voyez, et je sais bien que ces gens-

là, sans respect pour de jolis visages, vous dépècent un homme tout d'un coup, sans lui donner le tems de se reconnaître.

ALVAR.

Tais-toi.

FABRICE, effrayé, apercevant Azémia.

Ah, Monsieur !

ALVAR.

Qu'est-ce que c'est ?

FABRICE.

L'île en est peuplée, sauvons-nous.

ALVAR.

Que vois-je !

FABRICE.

N'approchez pas...

ALVAR.

Mais vois donc la délicatesse de ses traits : je ne me trompe pas, c'est une jeune femme, et une femme sauvage ! Quelle découverte !

FABRICE.

A vous entendre, on les croirait bien rares.

PROSPER, bas à Azémia.

Il te regarde avec des yeux.... Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier; je le hais déjà : s'il t'approche, qu'il prenne garde.

AZÉMIA.

Il n'a pas l'air méchant.

ALVAR.

Elle m'entend! quelle étonnante aventure!
Écoutez-moi.

FINALE.

ALVAR.

Ma belle enfant, ces sauvages retraites
Sont peu faites
Pour tant d'appas :
Oui, tant d'attraits sont faits pour nos climats.

AZÉMIA.

Quel singulier langage!
Excuse-moi, je ne te comprends pas.

ALVAR.

Quel singulier langage!
Sa candeur me ravit.

AZÉMIA, à Prosper:

Entends-tu ce qu'il dit?

PROSPER.

Fort bien.

ALVAR.

Quittez cet air sauvage.

AZÉMIA.

Je ne suis point sauvage.
C'est toi, toi qui l'es, je le crois.

FABRICE.

ENSEMBLE.

Monsieur, elle vous croit sauvage!
Elle s'y connaît, je le vois.

AZÉMIA.

Prosper, il m'appelle sauvage!

ALVAR.

Je puis vous rendre heureuse :
Soyez donc moins peureuse.
Vous seriez plus heureuse,
Si vous habitiez nos climats.

AZÉMIA.

Qui, toi me rendre heureuse!
(Regardant Prosper.)
Eh! mais je suis heureuse.
Qu'ai-je besoin d'autres climats?

PROSPER, menaçant Alvar.

Finis, ou crains ma colère.

ALVAR.

Que me veut donc ce jeune téméraire?

AZÉMIA, cherchant à arrêter Prosper.

C'est l'outrager.... Ah! calme-toi.

PROSPER.

Je n'entends rien.... éloigne-toi.

ALVAR.

Qui donc es-tu?

PROSPER.

Elle est à moi.

Fuis de ces lieux, ou ma vengeance
Pourrait tomber sur toi.

ALVAR.

Quel excès d'insolence!

ALVAR.

Jeune insensé, je brave ton courroux.

AZÉMIA, entre les deux.

Ah! calmez-vous.
Mais pourquoi donc tant de courroux?

PROSPER.

Va, crains sur toi d'attirer mon courroux.

ENSEMBLE.

ALVAR.

Je dois punir tant d'insolence.

PROSPER.

Va, crains toi-même ma vengeance.

ALVAR.

Jeune insensé, je brave ton courroux.

AZÉMIA.

Mais calmez donc cet injuste courroux.

PROSPER.

Non, laisse-moi;
Qu'il sente mon courroux.

FABRICE.

Messieurs, Messieurs,
Ah! calmez-vous.

CHŒUR.

A le punir, employez-nous;
Nous servirons votre courroux.

ENSEMBLE.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOIN.

ÉDOIN.

Ma fille ! ô ciel ! qu'ai-je vu ! quel courroux !
Arrête, jeune homme, arrête !
Sois plus prudent, point de courroux,
De tout, tu réponds sur ta tête.

FABRICE.

Ah ! c'est son père, il faut filer plus doux.

ALVAR.

Monsieur, daignez m'entendre :
Quand le hasard conduit ici mes pas,
Je m'offrais de la rendre
A de plus doux climats.

ÉDOIN.

Dieu ! mon ame ravie
Reverrait sa patrie !
Ah ! si c'est votre envie,
Tous les trois, je vous prie,
Arrachez-nous à ces forêts.

ALVAR.

Qui, lui ! mon agresseur ! Jamais.
Non, que jamais il ne l'espère.

PROSPER.

Eh bien ! sans moi, partez, mon père,

Partez sans moi, je m'y soumets.

ÉDOIN ET AZÉMIA.

Te fuir, mon ami! non, jamais.

ALVAR.

Ta fille et toi,
Voilà ma loi.

ÉDOIN.

Fuis, cœur barbare, éloigne-toi;
Tu dois rougir d'une aussi dure loi.

ÉDOIN et ses enfans, à part.

O mon ami, nous désunir!
Non, non, jamais, je suis ton père.
(Haut.)
Ah! laissez-nous seuls dans nos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais!
(Ils rentrent par leur palissade, quand ils sont sûrs que les autres sont partis.)

ALVAR et sa troupe, à part.

Je suis tenté de le punir.
Ce soir, à l'ombre du mystère.....
Nous reverrons cette fille si chère.
(Haut.)
Oui, nous vous laissons dans vos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.
(Ils sortent en se fesant des signes d'intelligence, et regardant l'endroit pour le reconnaître.)

ENSEMBLE.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

AKINSON ET SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

DAIGNEZ reprendre courage, Milord; le ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage il permet du moins à notre chaloupe d'aborder l'île que vous cherchez. Laissez-moi tenter encore quelque nouvelle découverte, je reviendrai vous instruire sur-le-champ.

AKINSON.

Allez, mais je crains bien que toutes mes espérances ne soient encore trompées.

SCÈNE II.

AKINSON.

ARIETTE.

O CIEL! quand ta rigueur a comblé ma misère,
Quand tu m'as tout ravi, sans secours, sans espoir,

Rends-moi du moins mon fils, que je puisse le voir,
Ne sois pas insensible au dernier vœu d'un père!
Ah! si dans ce climat sauvage
Mon fils, mon cher fils m'est rendu,
Non, non, je n'ai pas tout perdu!
Je sens renaître mon courage :
Un seul instant qu'il vienne, hélas!
Que je le presse entre mes bras.
Destin cruel, malgré ta rage,
Je brave encore ton outrage!

SCÈNE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, accourant.

Ah! Milord, on suit mes pas!

AKINSON.

Qui?

L'OFFICIER.

Des matelots d'une nation ennemie, des Espagnols. J'ignore comment ils sont ici et ce qui les occupe; mais à leurs discours, c'est quelque complot ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas, et tâchons de surprendre leur secret; il ne nous sera peut-être pas inutile.

SCÈNE IV.

FABRICE, QUELQUES MATELOTS, AKINSON ET SON OFFICIER, tous les deux cachés.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

N'ENTEND-ON rien ?

CHŒUR.

Non, rien.
L'instant approche, observons bien.

FABRICE.

Cherchez l'endroit.

CHŒUR.

Fort bien.

FABRICE.

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle et de l'intelligence.

CHŒUR.

Laissez, laissez, tout ira bien.

AKINSON ET SON OFFICIER.

Écoutons bien, écoutons bien.
Ciel, ô ciel! de l'innocence
En ce moment seras-tu le soutien?

FABRICE.

Il faut, amis, par la prudence,
Mériter votre récompense.

UN MATELOT.

Allez, allez, tout ira bien.
(A son confrère.)
Connais-tu la fillette?

SECOND MATELOT.

Oui, jolie et bien faite....
Elle est fort bien.

AKINSON.

Que parlent-ils de fillette?

SECOND MATELOT.

Je dis qu'elle est fort bien;
Il faut enlever la fillette.

AKINSON.

L'enlever! ah! les scélérats!

SECOND MATELOT.

Sans que le père en sache rien!

AKINSON.

Un père! ah! malheureux!
O dieux!

CHŒUR DE MATELOTS ESPAGNOLS.

ENSEMBLE.

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle et de l'intelligence,
Tout ira bien, tout ira bien:
Il n'est pas tems encore;
Cherchons sans bruit.

ENSEMBLE.

Il faut que tout soit dit
Au retour de l'aurore.

(Les matelots sortent.)

AKINSON ET SON OFFICIER.

Ciel! ô ciel! de l'innocence
En ce moment, daigne être le soutien.
Malheureux père! à cette offense
De t'opposer auras-tu le moyen?

(Demi-jour à la sortie des matelots.)

SCÈNE V.

AKINSON ET SON OFFICIER.

AKINSON.

Quel singulier événement! ils parlent d'une fille, d'un père .. L'île est donc habitée?... Ne les perdons pas de vue... Tâchons de savoir positivement ce qu'ils méditent, de connaître l'endroit qu'ils veulent attaquer, et de sauver, s'il est possible, une famille infortunée du malheur qu'on lui prépare.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

ÉDOIN, PROSPER, paraissent sur leur rocher, tandis qu' Akinson et son Officier sortent du côté opposé : on les voit ouvrir la palissade avec précaution, et sortir.

ÉDOIN.

Tu vois au moins que je ne te trompais pas : à peine ma fille a-t-elle trahi son secret, que la jalousie, suite inévitable de l'amour, s'est emparée de toi, et nous avons perdu par ta faute l'occasion de sortir d'ici.

PROSPER.

Ah! mon père, que je m'en repens, puisque cela t'afflige ! car pour moi, je ne désire rien... Mais si ces étrangers n'étaient pas partis ?...

ÉDOIN.

Ils le sont sûrement, la journée entière s'est écoulée.

PROSPER.

Mais aussi pourquoi m'avais-tu fait ce beau mystère ? Je ne te mens jamais, et toi tu me mens toujours. Au moins, rien ne t'empêche à présent de nous marier ta fille et moi.

ÉDOIN.

Mon ami, tant que j'ai l'espérance de re-

trouver ton père et de quitter ces lieux, je ne puis vous unir; c'est à lui de disposer de ton sort, il me reprocherait....

PROSPER.

Rien. En voyant Azémia, il l'aimerait comme moi.

ÉDOIN.

Eh bien! écoute : si l'année entière s'écoule encore sans m'apporter des nouvelles, sans m'offrir l'espoir de sortir de ce désert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets? dans un an? Songes-y bien... Et, dis-moi, dès que nous serons mariés, l'île cessera donc alors d'être déserte?

ÉDOIN.

Ah! voila le chapitre des questions.

DUO.

ÉDOIN.

Il est bien tard, séparons-nous,
Demain j'en dirai davantage.

PROSPER.

Il n'est pas tard, expliquons-nous,
De grâce, dis-m'en davantage.

ÉDOIN.

Il est bien tard, séparons-nous.

PROSPER.

Il n'est pas tard, expliquons-nous.

ENSEMBLE.

PROSPER.

Dès qu'une fois on est époux....

ÉDOIN.

L'hymen à des devoirs engage.

PROSPER.

Et moi, pour ces devoirs, je me sens du courage.

ÉDOIN.

Tous ces devoirs....

PROSPER.

Seront bien doux.

ÉDOIN.

Ils sont nombreux.

PROSPER.

J'ai du courage :
Ah! dis-les moi, je les suivrai,
Dis-les moi tous, je t'en supplie.

ÉDOIN.

D'abord, c'est un serment sacré,
D'être unis pour toute la vie.

PROSPER.

Et puis?

ÉDOIN.

Et puis, on s'impose la loi
De voir, d'agir, et de penser de même.

PROSPER.

Et puis?

ÉDOIN.

Et puis, l'épouse, à ce qu'elle aime,
Donne enfin son cœur et sa foi.

PROSPER.

Et puis?...

ÉDOIN.

Et puis....
Il est bien tard, etc.

PROSPER, ramenant Édoin.

Si c'est là tout, pour être époux,
Je n'aurai pas grand' peine à l'être.

ÉDOIN.

Comment?

PROSPER.

Tous ces devoirs si doux,
J'avais appris à les connaître.

ÉDOIN.

Tu les connais?

PROSPER.

Ils sont bien doux.

ÉDOIN.

Dis-moi comment?....

PROSPER, montrant son cœur.

Voici mon maître.

ÉDOIN.

Allons, Prosper, parle à ton gré,

Dis-moi comment, je t'en supplie.

PROSPER.

Avec ta fille j'ai juré
D'être uni pour toute la vie.

ÉDOIN.

Et puis ?....

PROSPER.

Et puis, nous nous sommes fait une loi
De voir, d'agir, et de penser de même.

ÉDOIN.

Et puis?....

PROSPER.

Et puis, Azémia qui m'aime,
M'a donné son cœur et sa foi.

ÉDOIN.

Et puis?....

PROSPER.

Et puis....
Il est bien tard, séparons-nous.

ÉDOIN.

Il n'est pas tard, expliquons-nous.
Quoi! tu n'en sais pas davantage?
Est-ce bien tout? Adieu, sois sage,
Dans un an vous serez époux.

PROSPER.

Il est bien tard, séparons-nous.
Non, je n'en sais pas davantage :
Oui, c'est bien tout. Je serai sage;
Dans un an, nous serons époux.

ENSEMBLE.

ÉDOIN.

Te voilà tout aussi savant que moi.

PROSPER.

Oh! dans un an, j'en saurai davantage; mais que c'est loin, mon Dieu!

ÉDOIN.

Nous abrégerons le tems; adieu.

(Il l'embrasse, et l'enferme dans sa grotte.)

SCÈNE VII.

ÉDOIN, AZÉMIA.

ÉDOIN.

La lune rend cette soirée superbe, je vais en profiter pour finir l'ouvrage que les événemens de la journée m'ont forcé d'interrompre.

AZÉMIA, se montrant sur son rocher, à part.

Il n'est pas encore parti.

ÉDOIN.

O mes enfans, le plaisir de pourvoir à votre subsistance, fait disparaître pour moi la fatigue du travail.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

AZÉMIA, seule, entr'ouvrant la porte.

Bon, il a laissé la palissade ouverte, quel plaisir, la belle soirée !... Prosper dort sûrement, déjà, c'est dommage !... S'il était là, la soirée serait encore plus belle.

SCÈNE IX.

AZÉMIA, PROSPER, sur son esplanade.

PROSPER.

Azémia !

AZÉMIA.

Ah ! te voilà !

PROSPER.

Comment, tu n'es pas enfermée ?

AZÉMIA.

Non vraiment; mais tu l'es, toi.

PROSPER.

Je puis bien essayer de descendre.

AZÉMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZÉMIA.

Je ne sais : mais, si je suis bien aimée, tu m'obéiras; sinon, ie m'enfuis, et vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reste, Azémia ; la peur de te déplaire, est le plus fort lien qui puisse m'arrêter. Je ne sais pourtant pas ce que tu crains.

AZÉMIA.

De fâcher mon père, qui m'a défendu d'être seule avec toi sans sa permission : ce matin j'ai désobéi pour la première fois ; le ciel m'en a punie, par le danger que tu as couru : il faut en croire Édoin, il en sait plus que que nous.

PROSPER.

C'est que je suis bien loin pour causer. J'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÉMIA.

Quelle est-elle ?

PROSPER.

Édoin parle enfin raison: il consent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur?

AZÉMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne sais pas, c'est quel changement cela doit apporter à notre situation.

AZÉMIA.

Je le sais bien, moi.

PROSPER.

Tu le sais ?

AZÉMIA.

Sûrement, c'est que quand on se marie, on ne reste pas deux ; nous deviendrons plusieurs; voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je savais cela ; mais encore ?...

AZÉMIA.

Je n'en sais pas plus que toi; mais quand cela viendra nous pourrons bien le voir : d'ailleurs, le plaisir de chercher vaut celui de savoir.

PROSPER.

Il faut que je te dise : hier j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton père a sûrement laissé tomber, c'est de ta mère : il peint la tendresse et le bonheur, mais n'en dit pas assez pour m'instruire.

AZÉMIA.

Ah ! voyons, donne-le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA

Non, tout de suite.

PROSPER.

Et comment faire pour le ravoir? Quand tu l'auras lu, j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compose un lien de feuillage, tu le glisseras le long de ces rochers : par ce moyen, je pourrai le recevoir, et te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'est bien dit.

DUO.

PROSPER, préparant le lien.

Oui, reçois le billet joli
De la main de ta mère;
Tu verras que ton père
D'une épouse était bien chéri.
Quand pourrai-je l'être autant que lui?

AZÉMIA.

S'il revenait?

PROSPER.

Je crois l'entendre.

AZÉMIA.

Je ne vois rien.

PROSPER.

Regarde bien.

ENSEMBLE.

Craignons de nous laisser surprendre.

(Prosper descend le billet.)

AZÉMIA.

Ah! je le tiens.

ENSEMBLE.

AZÉMIA.

Plaisir extrême!
Oui, je veux le lire moi-même,
Et voir s'il est doux
Le vrai langage des époux.

PROSPER.

Plaisir extrême!
Oui, lis, tu verras s'il est doux
Le vrai langage des époux.

AZÉMIA, lisant le billet.

« Je suis donc toute à toi, cher époux que j'adore!
» Ah! quel doux sentiment tu me fais éprouver!
» Au bonheur de t'aimer l'hymen ajoute encore
» Le droit de te le dire et de te le prouver. »

Ah! comme il est joli!

PROSPER.

Tout à toi, que j'adore!

AZÉMIA.

Le droit de te le dire.

PROSPER.

Et de te le prouver!

(Sans chanter.)

Rends-le moi.

AZÉMIA.

Tiens, suppose-le de ma main, et pour toi.

(Elle le rattache au lien, et Prosper le fait remonter.)

(La musique reprend.)

ENSEMBLE.

Rends-le moi / Garde bien } ce billet joli
De la main de { ma / ta } mère.
Tu / Je } vois bien que { ton / mon } père
D'une épouse était bien chéri.
Quand pourrai-je / Sois bien sûr de } l'être autant que lui.

(Nuit à la fin du duo.)

AZÉMIA.

La lune se cache, le ciel s'obscurcit, je vais me retirer... Adieu.

PROSPER.

Quoi, déjà?

AZÉMIA.

Tu sais bien que mon père rentre souvent par l'autre issue de la grotte, du côté du petit bois, sans passer par ici, et s'il ne m'y trouvait pas...

PROSPER.

Tu as raison.

AZÉMIA.

Bonsoir.

PROSPER.

Bonsoir... Je ne sais; mais cet adieu-là me coûte ce soir plus que jamais.

AZÉMIA

Moi de même; mais il le faut. A demain. Adieu, Prosper, adieu mon ami à présent, mon époux bientôt... Oh! pour cette fois c'est tout de bon. Adieu.

(Elle rentre par la palissade.)

SCÈNE X.

PROSPER.

Ah! comme Édoin avait tort de m'effrayer sur le danger d'un sentiment qui me paraît si doux!

SCÈNE XI.

AKINSON, L'OFFICIER, PROSPER.

AKINSON.

L'obscurité qui règne dans l'épaisseur de

ces bois, m'a fait perdre de vue ces infâmes ravisseurs.

PROSPER.

Qu'entends-je !

AKINSON.

Il faut pourtant que ce lieu soit habité ; nous savons au moins leur rendez-vous, et le vent les retient ici pour quelque tems : mais il vaudrait mieux prévenir...

(L'officier sort.)

SCÈNE XII.

AKINSON, PROSPER.

PROSPER, à part.

C'EST un homme !

AKINSON.

Je ne sais quel attrait me ramène, malgré moi, dans ce lieu.... Je crois toujours que c'est le même... mais non... O ciel ! mes malheurs n'auront-ils pas le droit de t'attendrir ! n'ai-je pas assez souffert !

PROSPER.

Il se plaint.

AKINSON.

Rejetteras-tu toujours mes larmes et mes

vœux, toi qui connais la pureté de mon cœur!

PROSPER.

Quel langage touchant! comme il m'intéresse!

AKINSON.

Quelque rigoureux que soit mon sort, je le subirai; mais permets-moi du moins de sauver l'innocence.

PROSPER.

Il est bon, que ne puis-je moi-même le secourir!

AKINSON, assis sous le rocher de Prosper.

Si cette île est inhabitée, si je n'y trouve aucun secours, ma mort est certaine.

PROSPER.

Sa mort!

AKINSON.

Il faudra donc mourir sans revoir, sans embrasser l'objet qui m'attache à la vie!

PROSPER.

L'objet qui l'attache à la vie! Ah! il est trop à plaindre; je vais lui parler. (*Haut.*) Bonhomme...

AKINSON.

Dieux, j'entends une voix secourable!

PROSPER.

Non, tu ne mourras pas, non ; approche.

AKINSON.

C'est celle d'un jeune homme !

PROSPER.

Oui, c'est moi que ta plainte intéresse : tu es bien malheureux, n'est-ce pas ? Eh bien ! que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.

Être bienfesant, dont la voix m'émeut si vivement, parle, qui es-tu ?

PROSPER.

Je suis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand secours : mais tiens, si tu veux, je vais t'indiquer un asile sûr, ou tu pourras passer la nuit ; tu y trouveras mon père, il sera bien aise de te servir.

AKINSON, à part.

Son père ! ah ! je me suis trop flatté... Vous avez un père ? qu'il est heureux d'avoir un enfant comme vous !...

(Il soupire.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LES MATELOTS D'ALVAR entrent doucement et écoutent.

UN MATELOT.

IMPOSSIBLE de déterrer cette maudite entrée.

AKINSON.

Eh bien! mon enfant, où est-il votre père?

UN MATELOT.

Paix, on parle.

PROSPER.

Écoute : un intérêt dont je ne puis me défendre, le son de ta voix, ton langage, tout me rassure: mais, si je te le dis, ne va pas me tromper.

AKINSON.

Moi, vous tromper!

PROSPER.

Ah! je te crois.

UN MATELOT.

Écoutons.

PROSPER, plus bas; ce qui force les matelots de s'approcher.

Les dangers de cette solitude ont forcé mon

père de rendre sa demeure inaccessible : mais il me saura gré d'avoir trahi son secret pour servir un infortuné.

UN MATELOT, toujours à part.

uel heureux hasard !

PROSPER.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la palissade, derrière un buisson d'acacia...

UN MATELOT.

La palissade ! Bon. (*Elle s'ouvre.*) Oui, la voilà !

PROSPER.

Sous des broussailles, tu trouveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée souterraine ; c'est le chemin d'une grotte, dont la seconde issue est dans le petit bois.... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia.

UN MATELOT.

Bon.

PROSPER.

Si mon père n'était pas rentré, tu dirais que c'est le jeune homme de la grotte voisine qui t'envoie... (*A part.*) Il sera du moins en sûreté.

UN MATELOT.

Alerte, elle est à nous.

(On les voit passer sur le rocher.)

AKINSON.

Aimable jeune homme, le ciel te récompense de ta générosité ! mais, pardon, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien : dites-moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre père ?

PROSPER.

C'est que tu ne sais pas... D'abord il est bien vrai que je l'appelle mon père ; mais il ne l'est pourtant pas.

AKINSON.

Que dites-vous ?

ÉDOIN, arrivant et apercevant Akinson.

Mon fils avec quelqu'un !

PROSPER.

Tiens, le voilà lui-même.

SCÈNE XIV.

ÉDOIN, AKINSON, PROSPER.

ÉDOIN.

Que vois-je !

PROSPER.

Mon père, ne crains rien, parle-lui ; c'est un infortuné qui demande du secours : permets-moi de descendre, nous le consolerons ensemble.

(Édoin lui ouvre.)

AKINSON.

Généreux étranger, qui que vous soyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir secouru, peut-être puis-je moi-même vous être utile ! n'ayez aucune défiance : vous prendriez pitié de mon sort, si vous connaissiez la chaîne des malheurs qui accablent, depuis si long-tems, l'infortuné lord Akinson.

ÉDOIN, ET PROSPER, qui sort en ce moment.

Akinson ! Ah ! Prosper.

AKINSON.

Prosper !... mon fils !

PROSPER.

Ah ! mon père...

FINALE.

PROSPER ET AKINSON.

C'est toi qu'en mes bras je presse !
Ah ! { mon père, / mon fils, } je te revoi.
Quel moment pour ma tendresse !
Quel doux instant pour moi !

ÉDOIN.

Ah ! je partage leur ivresse.

PROSPER.

Qu'Azémia partage mon bonheur.

ÉDOIN, lui fesant signe d'aller la chercher.

Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.

(Prosper sort.)

AKINSON ET ÉDOIN.

Je vous { dois ce cher objet de ma tendresse. / rends cet objet de votre tendresse.
C'est vous qui consolez / Milord, quel moment pour } mon cœur !
Ah ! comment vous peindre mon / Ah ! je sens, oui, je sens votre } ivresse !

PROSPER rentre tout effrayé.

Édoin ! ô ciel ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Je ne la trouve pas.

ÉDOIN.

Que faire ! où courir, hélas !

Grands dieux! où donc est-elle?
Volons, volons! Ma fille! ô dieux!

L'OFFICIER d'Akinson accourant.

Ah! Milord, le complot s'achève,
Elle est déjà loin de ces lieux.

ÉDOIN.

Courons.

AKINSON.

Arrêtez! Ciel!

ÉDOIN.

Ah! ma fille!

L'OFFICIER.

On l'enlève.

AKINSON, les retenant.

RÉCITATIF.

Je connais le complot, et je puis vous servir;
J'ai vu les ravisseurs, j'ai pris soin de m'instruire:
Le vent les tient ici, sans pouvoir en sortir,
Il nous reste du tems; laissez-moi vous conduire.

ENSEMBLE, en s'armant avec précipitation.

Armons-nous, il faut nous venger;
Même soin nous presse:
Par la force, ou par l'adresse
Malgré leur fureur traîtresse,
Il faut nous unir tous, et braver le danger;
Il faut périr ou nous venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un côté de l'île plus découvert.

SCÈNE I.

ALVAR, seul.

ARIETTE.

Ma captive sera bientôt en ma puissance :
Qu'elle tarde à venir ! Je l'attends en ces lieux ;
J'ose, en quittant ces lieux, concevoir l'espérance
De lui faire accepter mon hommage et mes vœux.

Amour, c'est pour ta gloire
Que tu dois guider mes pas !
Triomphe dans tous les climats,
Tu dois m'assurer la victoire.

Charmant objet du désir qui m'enflamme,
Ta grâce et ta candeur ont droit de me charmer :
L'espoir flatteur de régner sur ton ame,
Ramène encor mon cœur au doux besoin d'aimer.

Amour, c'est pour ta gloire, etc.

SCÈNE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

Eh bien, tu ne les vois point arriver encore?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous l'avons vue ce matin : il ne peut pas être éloigné de leur habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre l'absence du père : d'ailleurs, la distance est assez considérable.

ALVAR.

Je suis fâché qu'un mouvement de précipitation et de dépit m'ait entraîné si loin. Au moins tu leur as recommandé les soins, les égards ?

FABRICE.

Oui, soyez tranquille.

ALVAR.

L'instant de notre départ approche, et si on me l'amenait...

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

ALVAR.

Toute réflexion faite, je ne la verrai qu'a-

près avoir quitté le rivage; elle ignore que ce sont mes ordres qu'on exécute. Oui, je vais retourner à bord; mais comme c'est ici que je leur ai donné rendez-vous, tu vas y rester pour la recevoir et la conduire au vaisseau. Dès qu'elle y sera, tu feras donner le signal du départ. Je compte sur ton zèle et ton exactitude.

SCÈNE III.

FABRICE.

Oui, Monsieur, il me tarde bien que tout soit terminé, et que rien ne s'oppose plus à ce départ tant souhaité. Ah! quelle satisfaction de revoir ma patrie: les belles choses que j'aurai à raconter! comme j'aurai l'air important! comme on m'écoutera! comme je mentirai!

AIR.

Ah! que je sens d'impatience,
Mon cher pays, de te revoir,
Et d'y pouvoir avec aisance
Me reposer matin et soir.
Je vais revoir ma femme et ma patrie:
Oh! c'est un grand plaisir que celui-là!
Ma ménagère est si jolie!
Comme elle me caressera!

Et puis mes enfans.... — Mon petit papa,
Comment, vous voilà?
Contez-nous donc ça.
— Qui me baisera, qui m'embrassera?
— C'est moi... c'est moi... — Oh! quand je serai là,
Voyage qui voudra.

Pour s'amuser de mon voyage,
Viendront chez moi les curieux;
Je mentirai, suivant l'usage,
Et l'on ne m'en croira que mieux.
J'amuserai ma femme et ma patrie,
Chacun, bouche béante, écoutera.
Ma ménagère est si jolie, etc.

Je ne me sens pas d'aise; car l'aspect de ces maudits rivages me fait mourir de frayeur. J'ai cru, toute la nuit, voir roder des troupes de sauvages, et je ne me soucierais pas de faire ici assaut de célébrité avec certains voyageurs. — J'entends du bruit. Oh! pour le coup, voici nos matelots et leur jolie capture. Oui, je n'en doute pas, c'est la troupe joyeuse : allons mes bons amis... ô ciel!

(Il aperçoit une troupe de sauvages, qui se montrent d'abord à travers les arbres, l'observent, s'avancent peu à peu, l'examinent, lui barrent le chemin, et finissent par le saisir et l'attacher à un arbre.)

SCÈNE IV.

FABRICE, TROUPE DE SAUVAGES.

CHŒUR.

Ah! je suis mort, pauvre Fabrice!
Hélas! c'est fait de moi!
Oui, oui, Messieurs, fort à votre service...
Que voulez-vous faire de moi?
Mes bonnes gens! ah! les vilaines gens!

(Il se jette à genoux.)

Me dévorer?... Oh non.... Prenez pitié de moi!
Ah! grand Dieu, quel supplice!
Ils ne m'entendent pas!
Si je pouvais m'échapper de leurs bras!

(Il fait un lazzi pour s'échapper; on le ratrappe.)

Ah! je suis mort, etc.

S'ils pouvaient me croire sauvage!
Tâchons de les imiter.

(Il cherche à les imiter.)

Je les fais rire! allons, courage,
Ils semblent s'irriter!
Ah! Dieu! quelle disgrâce!
Quelle laide grimace!

(Grand mouvement parmi les sauvages, qui, s'étant tenus jusques-là à une certaine distance de Fabrice, se rapprochent ici tout-à-fait de lui, le saisissent et l'attachent fortement à un arbre.)

Ahie, ahie, ahie; ah! les vilaines gens!

(Ils dansent autour de lui.)

Hélas! je n'ai plus d'espoir.
Adieu, plaisirs, amis, adieu, bonsoir.

(Ici on entend plusieurs coups de fusils. Une troupe de sauvages passent en fuyant, et fait signe à ceux qui sont sur la scène qu'ils sont poursuivis. Ils s'échappent.)

SCÈNE V.

FABRICE, enchaîné.

Ils s'éloignent: le bruit leur aura sans doute fait peur; peut-être n'est-ce pas encore l'instant de me dévorer: ils m'auront mis là pour la provision. Personne ne viendra-t-il à mon secours? Si je crie, ils vont revenir et m'achever. Ahie, j'entends du bruit; en voilà sûrement encore.

SCÈNE VI.

ALVAR, suivi de quelques matelots, FABRICE, enchaîné.

ALVAR.

Suivez-les, suivez-les; c'est par là qu'ils ont pris.

FABRICE.

C'est le seigneur Alvar. A moi, s'il vous plaît, et promptement.

ALVAR.

Fabrice enchaîné ! Quelle bizarrerie !

FABRICE.

Hélas ! oui ; ce sont les sauvages ; ils étaient dix mille.

ALVAR.

Dieu ! que faire ?

FABRICE.

Me délier d'abord, c'est le plus pressé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots, qu'ils ne se soient emparés de la jeune personne. Je meurs d'impatience et d'inquiétude.

(Il va pour sortir avec les matelots.)

FABRICE, criant.

Hé bien ! et moi donc, seigneur Alvar, vous m'oubliez ? Mon Dieu ! mon Dieu !

ALVAR, le déliant.

Retourne au bâtiment, et ramène-moi le reste de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux.

(Il se sauve à toutes jambes.)

ALVAR, seul.

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaisie. Si elle allait en être victime! Dieu! que vois-je?

SCÈNE VII.

ALVAR, AZÉMIA, échevelée, fuit en regardant derrière elle; elle s'arrête un moment, et dans la plus grande agitation, aperçoit à la fin Alvar, et s'élance vers lui.

AZÉMIA.

Ah! sauve-moi, toi!

ALVAR.

Moi?

AZÉMIA.

Oui, toi; on veut me ravir à tout ce que j'aime : tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon destin, ma vie... me voilà plus tranquille!

ALVAR.

Dieu! elle se livre elle-même?

AZÉMIA.

Les cruels! qu'ils viennent à présent! me

voilà sous ta garde, je ne crains plus rien; tu me protégeras, j'en suis sûre; ta physionomie me répond de ton ame.

ALVAR, à part.

Qu'elle est belle! Mais que sa candeur la rend intéressante! Ce que j'éprouve ne peut se définir!

AZÉMIA.

Je les entends, ne me quitte pas. Je suis fière de ton appui: tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à son père, une amie à son ami. Quel mal leur ai-je fait? Pourquoi veulent-ils m'en faire? Ils ont vu mes larmes, mon désespoir, sans se laisser fléchir. Tu es indigné de leur barbarie; tu as sûrement un père, une amie, une sœur; tu dois être sensible.

ALVAR.

Et c'est à moi que vous vous adressez! Mais, comment avez-vous échappé à vos ravisseurs?

AZÉMIA.

Une troupe de sauvages a passé près d'eux. Ils se sont effrayés, les lâches, ils m'ont quittée: la fuite m'a sauvée. Je rends grâce au ciel de t'avoir rencontré, tu me rendras à mon père, à mon ami; tu verras comme je les aime, comme ils m'aiment aussi. Ils pleurent et gémissent sûrement; nous ne

survivrions pas à la douleur d'être séparés ; mais tu sécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnaissance : ce sera ta première récompense.

ALVAR, à part.

Mon premier mouvement fut coupable ; l'abus de sa confiance serait un reproche éternel.

AZÉMIA.

Tu parles seul! tu balances...

ALVAR.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre père.

AZÉMIA.

Ah! je ne m'étais pas trompée... Les termes me manquent pour t'exprimer ma reconnaissance. Mais vois mes pleurs.... Et toi, ciel, charge-toi de récompenser mon bienfaiteur! Protége ses jours comme il a protégé les miens! Que jamais, que jamais il n'éprouve la douleur d'être séparé de ceux qui lui sont chers! Les voilà! les traîtres.

SCÈNE VIII.

LES MATELOTS d'Alvar arrivent précipitamment. ALVAR leur fait signe ; ils s'arrêtent en disant :

UN MATELOT.

La pauvre petite, la voilà bien tombée !

(A l'arrivée de Fabrice, le vaisseau et la chaloupe, sur lesquels on voit des enfans vêtus en matelots, paraissent dans l'éloignement, et restent jusqu'à la fin.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE arrivant avec le reste des matelots.

FABRICE.

Monsieur, nous voici tous. Ah ! la voilà. Tant mieux, nous allons partir. Eh ! vous avez déjà l'air assez contens l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le suis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant, le père ne tardera pas à voler sur vos traces.

ALVAR.

Je l'attends, ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'une autre!

ALVAR.

Éloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR, à Azémia.

Près d'un amant, et près d'un père
Du vrai bonheur allez jouir :
Que vous devez leur être chère!
Vous voir heureuse est mon désir.

AZÉMIA.

Près d'un amant et près d'un père,
Du vrai bonheur je vais jouir :
A tous les deux je suis bien chère ;
Me voir heureuse est leur désir.
Viens avec moi revoir mon père.

ALVAR.

S'il faut le voir, ah! comment faire?

AZÉMIA.

Tu jouiras de leur plaisir.

ALVAR, à part.

Comment les revoir sans rougir?

AZÉMIA.

Tu verras si je leur suis chère :

Vous voir ensemble est mon désir.
Je l'entends.

ALVAR.

O Ciel !

(Azémia se jette dans les bras d'Édoin, qui parait avec Akinson, Prosper et l'officier.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOIN, AKINSON, PROSPER, L'OFFICIER.

ÉDOIN. ALVAR. PROSPER. AKINSON.

MA fille ! Que vois-je ! Azémia ! Sa fille !

CHŒUR.

Son père !

ÉDOIN, AKINSON, PROSPER, L'OFFICIER.

Viens l'arracher des bras d'un père.

ALVAR, à Prosper, qui s'avance.

Téméraire !

AZÉMIA, surprise.

Calmez, calmez votre colère.

ÉDOIN ET PROSPER.

Il voulait nous percer le cœur.

AZÉMIA.

C'est mon ami, mon protecteur.

(Les quatre assaillans veulent avancer sur Alvar, les matelots se rapprochent pour le défendre; Azémia se jette au milieu.)

C'est mon ami, mon défenseur,
Je lui dois tout, je le défends.

AKINSON, ÉDOIN, PROSPER.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends !

AZÉMIA.

Ah ! mon père, écoutez-moi.
Il me disait à l'instant même,
Près d'un amant, etc.

ALVAR.

En la rendant aux vœux d'un père,
Du vrai bonheur je crois jouir :
Aimez une fille si chère ;
Vous voir heureux est mon désir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O ciel ! comment se peut-il faire ?
Comment entendre un tel désir ?

ALVAR, à part.

Je craindrais bien moins sa colère
Que la voix de mon repentir.
(Haut.)
Oui, je la rends aux vœux d'un père,
Soyez heureux, c'est mon désir.

TOUS.

CHŒUR. C'est lui qui la rend à son père !
AZÉMIA. C'est lui qui me rend à mon père.
PROSPER ET ÉDOIN. C'est lui qui te rend à ton père !

ENSEMBLE.

TOUS, à Alvar.

Quand vous comblez les vœux d'un père,
De ce bienfait il va jouir :
Que la mémoire en sera chère !
Soyez heureux, c'est mon désir.

ALVAR, seul.

Ciel ! leurs transports me font rougir;
Ils augmentent mon repentir.

ÉDOIN, à Alvar.

Ah ! Monsieur, pardonnez un soupçon que les circonstances autorisaient. Je vous croyais son ravisseur, vous la défendiez, vous êtes bien vengé.

AZÉMIA.

Oui, vous l'avez tous deux offensé aujourd'hui ; mais moi, je l'aime bien.

ALVAR.

C'est trop long-tems jouir d'une estime usurpée. J'étais coupable, et mon premier châtiment est d'en rougir à vos yeux.

AZÉMIA.

Comment ! est-ce que tu étais méchant, toi ? On a donc quelquefois l'air doux et le cœur coupable ? Que me voulais-tu ? Je ne pouvais pas être à toi, puisque j'étais à lui... mais tu m'as rendue à tout ce que j'aime, je ne puis pas t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre père, mais mon offense m'a fait perdre le droit de l'obliger : obtenez vous-même qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette solitude.

AZÉMIA.

Mon père, pardonne-lui! Je lui pardonne, moi, puisqu'il propose de t'obliger, de t'emmener....

ÉDOIN.

Ma fille, je ne balancerais pas; mais je ne puis maintenant abandonner Milord.

ALVAR.

Milord, nos nations sont ennemies, je le sais; mais vous êtes malheureux, et par conséquent mon compatriote. Livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas offensé; vous pouvez me laisser le mérite et le plaisir d'une bonne action.

AKINSON.

Qui sait se repentir comme vous, brave jeune homme, mérite toute confiance. Je vous suivrai.

AZÉMIA.

Prosper, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que ce Milord-là?

PROSPER.

Ah! félicite-moi, c'est mon père.

AZÉMIA.

Ah! tant mieux, nous en aurons maintenant chacun deux. (*Au Lord.*) Tu ne t'opposeras pas à notre mariage?

ÉDOIN, entraînant sa fille.

Ma fille, que dis-tu? Prosper devient grand seigneur, et ne peut plus être ton époux.

AZÉMIA.

Lui, grand seigneur! Je ne le trouve pas changé du tout. Est-ce sa faute à lui s'il devient grand seigneur? Devons-nous l'en punir? Oh! je ne l'en aimerai pas moins.

ÉDOIN.

Ma fille, tu ne sais pas...

MILORD.

Édoin, vous oubliez le climat où vous êtes, et les préjugés d'Europe vous poursuivent! laissez parler la nature, elle nous instruit tous deux. (*Embrassant Azémia.*) Oui, tu seras ma fille.

TOUS.

Ah! Milord.

AZÉMIA.

Ah! Prosper.

(Tout le monde s'embrasse.)

FABRICE.

Messieurs, le tems est favorable, le vent comme on peut le désirer; la mer nous appelle, regagnons promptement le continent, si vous m'en croyez, je réponds d'une route heureuse.

ALVAR.

Oui, fais tout préparer, nous allons partir.

FABRICE, fait un signal aux matelots du vaisseau, et on tire trois coups de canon.

Pour cette fois, c'est sérieux : ah! Messieurs les sauvages, si vous m'y rattrapez...

CHŒUR FINAL.

Partons, partons, le tems nous presse,
Partons avec vitesse,
Le bonheur nous attend :
Quelle allégresse,
Quel moment charmant!

PROSPER ET AZÉMIA.

Ah! cher Prosper, quel plaisir d'être à toi!

AZÉMIA.

Nous voilà donc enfin réunis pour la vie!

AKINSON ET ÉDOIN.

Ah! quel beau jour luit pour moi!
Le destin le plus doux a comblé mon envie.

TOUS.

Jouissons sans tourment,
Le bonheur nous attend.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partons, partons, etc.

FIN D'AZÉMIA.

LE
MARIAGE D'ANTONIO,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES,

PAR FEU MADAME DE BEAUNOIR,

MUSIQUE DE Mlle GRÉTRY.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le 26 juillet 1786.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE BOULAINVILLIERS,

Conseiller du Roi en tous ses conseils, prévôt de Paris, grand'croix honoraire de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis.

MONSIEUR,

JE ne vous offre qu'un petit bouquet de fleurs des champs; mais ce bouquet est d'un grand prix pour moi, s'il vous est une preuve de la reconnaissance que je vous dois pour les bontés dont vous honorez mon mari, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

C. C. DE BEAUNOIR.

AVIS DE L'AUTEUR.

Un Journaliste, connu par la pureté de son goût et la sévérité de ses jugemens, en rendant compte de cet ouvrage, a dit : *Madame de Beaunoir ne s'est pas donné la peine d'y coudre une intrigue.* J'ai été aussi fâchée qu'étonnée de cette réflexion : il n'est rien que je ne fasse pour mériter la continuation des bontés dont le public daigne honorer mes faibles ouvrages : il n'est pas de peine qui me coûte pour lui en prouver toute ma reconnaissance. Si je ne fais pas mieux, c'est que je suis encore loin de la perfection : si je n'ai pas surchargé cet ouvrage d'une intrigue, c'est qu'il n'en était pas susceptible ; c'est qu'un divertissement n'est pas une comédie, et que c'était sous ce seul titre que je le présentais au public. Je n'ai pas eu d'autre prétention que de fournir une simple toile aux jeunes pinceaux de mademoiselle Grétry; et pouvais-je mieux choisir qu'une romance charmante d'un des plus beaux ouvrages de son illustre père.

Le public m'a jugée avec plus d'indulgence que le journaliste, et m'a prouvé qu'il me savait gré des jeunes talens, dont il me devait l'heureux développement, et dont il a droit de concevoir les espérances les plus grandes.

PERSONNAGES.

MATHURIN, vieux fermier.
MATHURINE, femme de Mathurin.
NICOLAS, fermier.
LA MÈRE NICOLAS, femme de Nicolas.
COLETTE, THÉRÈSE, } Filles de Nicolas.
ANTOINE, ANTONIO, } petits-fils de Mathurin.
LE TABELLION.
UN PAGE de la comtesse de Flandre.
PAYSANS, PAYSANNES.

La scène se passe dans le village de Mathurin.

LE

MARIAGE D'ANTONIO,

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de Nicolas.

SCÈNE I.

THÉRÈSE, COLETTE.

COLETTE, attachant sur la tête de Thérèse le chapeau de mariée.

ARIETTE.

Que ce chapeau, dont je pare ta tête,
Ma sœur, ma sœur,
Soit le gage de ton bonheur :
C'est l'amitié qui te l'apprête,
Il est le prix de la candeur.
On dit qu'à la ville,
L'intérêt en place mille,
Qui se flétrissent en un jour ;

Mais au hameau, mais au village,
Le chapeau de mariage
Est la couronne de l'amour.

THÉRÈSE.

C'est l'amitié qui me la pose, c'est l'amour qui me la donne.

COLETTE.

Hélas!

THÉRÈSE.

Tu soupires, Colette.

COLETTE.

Tout ce qui m'entoure est heureux.

THÉRÈSE.

Ne l'es-tu pas aussi?

COLETTE.

Crois-tu donc que je puisse voir sans trouble le renouvellement du mariage du vieux Mathurin et de la bonne Mathurine?

THÉRÈSE.

Parle plus vrai, c'est moins le renouvellement du mariage du vieux Mathurin, que le mien avec Antoine, qui te fait soupirer.

COLETTE.

Je crois que oui: encore si mon petit Antonio était ici, il me ferait danser à ta noce, nous causerions ensemble, sans que ma mère

vînt nous séparer et nous gronder. Mais s'en aller la veille de la noce de son grand-père, de son frère! et pourquoi? pour conduire, il est vrai, un malheureux aveugle; mais il m'avait tant promis de revenir aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Il est encore de bien bonne heure.

COLETTE.

C'est égal, il devrait déjà être ici.

THÉRÈSE.

Colette...

COLETTE.

Thérèse...

DUO DIALOGUÉ.

THÉRÈSE.

Auprès d'Antonio qu'éprouve donc ton cœur?

COLETTE.

Un trouble, un embarras extrême.

THÉRÈSE.

Quand tu le vois, qu'éprouves-tu, ma sœur?

COLETTE.

Un plaisir qu'il ressent de même.

THÉRÈSE.

Quand il te quitte?

COLETTE.

Une vive douleur.

THÉRÈSE.

Quand il revient?

COLETTE.

Le comble du bonheur.

THÉRÈSE.

Comment vois-tu son absence?

COLETTE.

Avec impatience.

THÉRÈSE.

Comment vois-tu son retour?

COLETTE.

Comme un beau jour.

THÉRÈSE.

Ah! Colette!
Ah! pauvrette!
A ton tour,
Ton cœur connaît l'amour.

COLETTE.

Quoi! ma sœur, c'est là de l'amour?

THÉRÈSE.

Oui, ma sœur, c'est là de l'amour.

COLETTE.

Eh bien! tant mieux, si j'ai de l'amour pour Antonio, je gagerais qu'Antonio en a pour moi; je m'en informerai, et si nous nous aimons, il faudra bien qu'on nous marie.

THÉRÈSE.

Vous êtes encore bien jeunes tous deux, passe encore si tu avais mon âge...

COLETTE.

Effectivement, je serais beaucoup plus âgée avec un an de plus.

THÉRÈSE.

Ne te fâche pas, ma pauvre Colette, je donnerais tout, tout, excepté mon cher Antoine, pour que nos deux noces se fissent le même jour : mais on m'attend chez Mathurine, c'est le lieu du rendez-vous, et j'y vole; de la joie, ma petite sœur, de la joie; tu aimes Antonio, et je gagerais qu'il t'adore.

SCÈNE II.

COLÉTTE.

ARIETTE DE BRAVOURE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !
S'il est bien vrai qu'Antonio partage
Le sentiment qui maîtrise mon cœur !
Toujours constant, jamais volage,
Le tems même qui tout ravage,
Ne fera qu'augmenter son ardeur.
Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !

S'il est bien vrai qu'Antonio partage
Le sentiment qui maîtrise mon cœur !

Mais je ne me trompe pas, c'est lui, oui, c'est lui...

SCÈNE III.

COLETTE, ANTONIO.

ANTONIO.

Eh ! bonjour, bonjour, ma petite Colette.

COLETTE.

Bonjour.

ANTONIO.

Tu me dis cela bien froidement.

COLETTE.

C'est que je te boude.

ANTONIO.

Pourquoi ?

COLETTE.

Parce que tu es un méchant.

ANTONIO.

Moi ?

COLETTE.

Toi, tu me quittes pour aller conduire un malheureux aveugle.

ANTONIO.

Il disait qu'il avait besoin de moi pour un seul jour, pouvais-je le refuser? et puis si tu savais, Colette, ce pauvre aveugle n'était ni pauvre ni aveugle.

COLETTE.

Que veux-tu donc dire?

ANTONIO.

C'est que cette histoire est belle, mais bien belle: d'abord cet aveugle était un noble troubadour, qui cherchait partout son Roi; et puis son Roi était enfermé, sans que personne en sût rien, dans la grande tour qui est là-haut: et pour le découvrir sans donner de soupçon à personne, ce troubadour contrefesait l'aveugle, et s'en allait raclant de son violon, pour faire chanter les valets et danser les jeunes filles. C'est un brave homme en vérité, bien gaï, bien jovial, et qui chante... ah! dame.

COLETTE.

Hé bien! a-t-il découvert son Roi?

ANTONIO.

Il a fait plus; il l'a délivré avec l'aide d'une grande et belle dame qui s'est trouvée là bien heureusement; ils ont joué un drôle de tour au gouverneur du château, et puis ils ont forcé le château, et puis... je te conterai tout

cela. Ils sont dans l'ivresse du plaisir, dans la joie... mais comme je n'en vois pas où je ne vois pas ma Colette, je les ai tous laissés là, sans leur dire adieu, et me voilà... Es-tu encore fâchée ?

COLETTE.

Est-ce que ça peut durer si long-tems? ça fait trop de mal ?

ANTONIO, l'embrassant.

Ma petite Colette !

COLETTE.

Prends bien garde à ma mère.

ANTONIO.

Et mon frère, et ta sœur?

COLETTE.

Il sont tous gais comme pinçons.

ANTONIO.

C'est qu'ils sont bien heureux, Colette, c'est qu'ils sont amoureux.

COLETTE.

Certainement : écoute-moi, Antonio, sais-tu ce que c'est que l'amour, toi?

ANTONIO.

Non.

COLETTE.

Tu n'es donc pas amoureux?

ANTONIO.

A moins que ce ne soit de toi.

COLETTE.

Je vais bien vite le savoir.

ANTONIO.

Comment cela?

COLETTE.

Réponds-moi seulement.

DUO DIALOGUÉ.

COLETTE.

Près de moi, mon ami, dis, que ressent ton cœur?

ANTONIO.

Un trouble, un embarras extrême.

COLETTE.

Quand tu me vois, qu'éprouve encor ton cœur?

ANTONIO.

Un plaisir, un bonheur suprême.

COLETTE.

Quand je te quitte?

ANTONIO.

Une vive douleur.

COLETTE.

Quand je reviens?

ANTONIO.

Le comble du bonheur.

COLETTE.

Comment vois-tu mon absence ?

ANTONIO.

Avec impatience.

COLETTE.

Comment vois-tu mon retour ?

ANTONIO.

Comme un beau jour.

COLETTE.

Pour Colette
Satisfaite
En ce jour
Ton cœur connaît l'amour.

ENSEMBLE.

ANTONIO.

Tout cela c'est donc de l'amour ?

COLETTE.

Oui, pour moi tu sens de l'amour.

ANTONIO.

Que je suis content !

COLÉTTE.

Ah ! ciel, voici ma mère.

SCÈNE IV.

LA MÈRE NICOLAS, COLETTE, ANTONIO.

LA MÈRE NICOLAS.

Comment.... c'est Antonio, déjà de retour?

ANTONIO.

Pour vous servir.

LA MÈRE NICOLAS.

Tu as bien vite quitté ce pauvre aveugle.

ANTONIO.

C'est qu'il n'avait plus besoin de moi, et que moi j'avais besoin d'être à la noce de mon frère.

LA MÈRE NICOLAS.

On n'eût peut-être pas osé la faire sans toi.

ANTONIO.

Et qui est-ce qui aurait fait danser Colette?

LA MÈRE NICOLAS.

Est-ce qu'il n'y a que toi de garçon dans le village?

ANTONIO.

Est-ce que je ne suis pas le premier garçon

de la noce ? Colette en est la première fille, c'est à moi à lui donner la main.

LA MÈRE NICOLAS.

Ah! ah!

ANTONIO.

Et puis vous ne savez pas une chose?

LA MÈRE NICOLAS.

Qu'est-ce que c'est?

ANTONIO.

C'est que je suis amoureux de Colette.

LA MÈRE NICOLAS.

Vraiment?

ANTONIO.

C'est sûr.... ainsi vous voyez bien qu'il faut que je l'épouse.

LA MÈRE NICOLAS.

Je ne vois pas du tout cela, moi.

ANTONIO.

Ne se marie-t-on pas quand on s'aime?

LA MÈRE NICOLAS.

Cela ne suffit pas.

ANTONIO.

N'est-ce pas à cause que mon frère est l'a-

moureux de Thérèse que vous les mariez ensemble ?

LA MÈRE NICOLAS.

C'est parce que Mathurin leur cède sa ferme des Coteaux.

ANTONIO.

Mais s'ils ne s'aimaient pas, est-ce qu'ils pourraient se marier ?

LA MÈRE NICOLAS.

Mais est-ce que Colette t'aime ?

COLETTE.

De tout son cœur, ma mère.

LA MÈRE NICOLAS.

Ah ! ah ! voilà qui est fort bon à savoir : eh bien ! moi, je vous défends de vous parler, de danser ensemble, de vous donner même le bras.

COLETTE.

Mais ma mère...

LA MÈRE NICOLAS.

Paix.

ANTONIO.

Quoi...

LA MÈRE NICOLAS.

Tais-toi : n'avez-vous pas de honte d'être

amoureux à votre âge, sans ma permission ? et se le dire encore, se le dire !...

ROMANCE.

COLETTE.

Je ne croyais pas vous déplaire,
En lui disant que je l'aimais ;
Est-il donc possible de taire
Tout l'amour que l'on ressent ? mais,
Mais ma mère,
Calmez votre colère.

En vain à l'écouter je trouvais mille appas :
A la fête
Qu'on apprête
Je lui donnerai le bras ;
Mais, mais, nous ne nous parlerons pas.

ANTONIO.

Il est si doux, lorsque l'on aime,
De se le dire à tous momens,
Que je sens un tourment extrême
En lui taisant mes sentimens.
Mais, mais, ma mère,
Pour ne pas vous déplaire,
Je ne vanterai plus ses charmes, ses appas.
A la fête
Qu'on apprête
Nous ne nous parlerons pas,
Mais, mais, nous nous donnerons le bras.

ENSEMBLE.

LA MÈRE NICOLAS.

À la fête
Qu'on apprête
Vous ne vous parlerez pas,
Ni ne vous donnerez le bras.

COLETTE, ANTONIO.

A la fête
Qu'on apprête
Nous ne nous parlerons pas,
Mais, nous nous donnerons le bras.

SCÈNE V.

NICOLAS, LA MÈRE NICOLAS, COLETTE, ANTONIO.

QUATUOR DIALOGUÉ.

(Nicolas et la mère Nicolas, sur la gauche du théâtre, chantent à toute voix, tandis que Colette et Antonio sur la droite et se tournant le dos, chantent leur partie en sourdine.)

NICOLAS.

D'ou vient ce bruit, cette rumeur?

LA MÈRE NICOLAS.

Ma colère est extrême.

NICOLAS.

Là, là, qui cause ta fureur?

LA MÈRE NICOLAS.

Cette morveuse l'aime.

NICOLAS.

Elle partage son ardeur ?

LA MÈRE NICOLAS.

Elle l'aime de même.

ENSEMBLE.

NICOLAS.

Tant mieux,
Tant mieux,
J'en suis joyeux.

LA MÈRE NICOLAS.

Tant pis,
Tant pis,
Comment tu ris ?

NICOLAS.

Sois pour eux plus indulgente.

LA MÈRE NICOLAS.

Ah ! que tu m'impatiente !
Ne faut-il pas les marier demain ?

NICOLAS.

Plus tôt aujourd'hui que demain.

ANTONIO.

Ton cœur ?

COLETTE.

Palpite.

ANTONIO.

La peur ?

COLETTE.

L'agite.

ANTONIO, COLETTE.

Parlons tous bas,
Si bas, si bas,
Qu'ils ne nous entendent pas.

ENSEMBLE.

NICOLAS.

Ta Colette
Est si gentillette;
Peut-on trop tôt faire l'amour?

LA MÈRE NICOLAS.

Ma Colette
Est par trop jeunette,
Et c'est trop tôt faire l'amour.

NICOLAS.

Rassure-toi, mon pauvre Antonio, rassure-toi : notre femme est un peu bavarde, un peu criarde ; mais dans le fond c'est une bonne diablesse, et tu verras qu'avant deux ou trois ans elle entendra raison.

SCÈNE VI.

MATHURIN, MATHURINE, NICOLAS, LA MÈRE NICOLAS, ANTOINE, THÉRÈSE, COLETTE, ANTONIO, LE TABELLION.

(Les paysans amènent, en chantant et en dansant, Mathurin, Mathurine, Antoine et Colette.)

CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS ces jeunes amans,
Célébrons ces époux constans.

LE TABELLION.

Chaque âge
A son avantage,
Chaque saison a sa douceur.

MATHURIN.

L'amour est pour la jeunesse.

ANTOINE.

L'amitié pour la vieillesse.

LE TABELLION.

Le plaisir mène au bonheur.

MATHURINE.

Le printems brille avant l'automne.

THÉRÈSE.

Flore pâlit devant Pomone.

LE TABELLION.

Et le fruit remplace la fleur.

CHŒUR.

Chantons ces jeunes amans,
Célébrons ces époux constans.

LE TABELLION.

Venez, mes enfans, venez sur ce contrat consacrer votre bonheur, et vous tous, vous le signerez... mais par ordre... par ordre... D'abord les parens du côté du futur, ensuite ceux du côté de la future, et chacun selon son degré plus ou moins proche de parenté... A vous d'abord, Mathurin, comme grand-père du futur ; et vu que son père et sa mère sont morts, on se passera de leur signature... A vous, Mathurine... bien.

QUATUOR DIALOGUÉ.

(Aussitôt qu'Antoine et Thérèse ont signé le contrat, ils reviennent occuper le milieu du théâtre. Antonio et Colette, qui se sont imperceptiblement rapprochés, procèdent, sur un des côtés du théâtre, leurs caresses et leurs chants. Le Tabellion, occupant l'autre côté, fait à la mère Nicolas la lecture du contrat, dont elle paraît discuter quelques articles avec Mathurine. Nicolas, qui rit des innocentes caresses de Colette et d'Antonio, les dérobe tant qu'il peut à la vue de la mère Nicolas.)

ANTOINE, THÉRÈSE.

Nous voilà donc époux,
Ah ! que ce titre est doux !

ANTONIO, COLETTE.

Ah ! que ce titre est doux !

ANTOINE.

T'aimer et te plaire
Sera mon unique soin.

THÉRÈSE.

Si je te suis toujours chère,
De quoi puis-je avoir besoin ?

ANTONIO.

Comme mon frère
Je veux te plaire.

COLETTE.

Comme ma sœur
Je veux faire ton bonheur.

TOUS QUATRE.

De notre ardeur, de nos amours,
Non, rien n'arrêtera le cours.

THÉRÈSE.

Cette main que je presse,
Vient de signer mon bonheur.

ANTOINE.

Cette main que je baise,
L'avait gravé dans mon cœur.

ANTONIO.

Donne ta main que je la baise.

COLETTE.

Bien doucement.

ANTONIO.

Bien tendrement.

COLETTE.

Donne ta main que je la presse.

ANTONIO.

Bien tendrement.

COLETTE.

Bien doucement.

CHŒUR DE PAYSANS, en sourdine.

Prenez bien garde,
Parlez tous bas;
La mère Nicolas
Vous regarde.

ANTOINE.

Que ce doux baiser soit le gage
De ma fidélité.

THÉRÈSE.

Que ce doux baiser soit l'image
De ma félicité.

ANTONIO, tout ému.

Il prend un baiser, Colette,
Colette, en sens-tu le prix?

COLETTE, troublée

Oh! oui....

ANTONIO.

Le prendrai-je aussi, Colette?

COLETTE.

Prends-le donc bien en cachette.

ANTONIO.

Il est pris.

CHŒUR DE PAYSANS.

Prenez bien garde,
Parlez tout bas;
La mère Nicolas
Vous regarde.

ENSEMBLE.

ANTOINE, THÉRÈSE.

Du bonheur goûtons l'ivresse,
Tout comble nos vœux.
Que je suis aise!
Que je suis aise!
Ah! que l'hymen nous rend heureux!

ANTONIO, COLETTE.

Du bonheur goûtons l'ivresse,
Fesons comme eux,
Que je suis aise!
Que je suis aise!
Ah! que l'amour peut rendre heureux!

LA MÈRE NICOLAS, surprenant Antonio et Colette, et les séparant.

Je vous y prends donc encore: voulez-vous bien passer par ici, petite sournoise...

MATHURIN.

Pourquoi donc séparer ces pauvres enfans?

LA MÈRE NICOLAS.

Ils s'aiment.

MATHURIN.

Tant mieux.

LA MÈRE NICOLAS.

Ils veulent se marier.

MATHURIN.

Ils ont raison.

LA MÈRE NICOLAS.

Ce sont deux enfans.

MATHURIN.

Ils grandiront.

LA MÈRE NICOLAS.

Ils n'ont rien.

MATHURIN.

Ils en gagneront.

NICOLAS.

Vois donc, femme, qu'en les mariant tout de suite, nous épargnerons les frais d'une noce.

LA MÈRE NICOLAS.

Oui, nous épargnerons un repas pour les nourrir ensuite toute l'année.

ANTOINE.

Je les mettrai de moitié dans ma ferme.

Fais bon usage
De ce trésor.

ANTONIO, donne une de ses bourses à Mathurin, une autre à son frère, et la troisième à Colette.

Mon père, voilà la dette de la nature et de la reconnaissance. Mon frère, voici celle de l'amitié... O ma Colette, daigne accepter le dernier don de l'amour.

LA MÈRE NICOLAS.

Pourquoi donc donner ainsi tout son or?

ANTONIO.

Qu'ai-je besoin de tout cet or?
Ma Colette était ma richesse;
En m'enlevant sa tendresse
On m'enlève mon trésor.
Souffrez que je le partage;
Adieu vous dis sans retour,
N'emporte de ce village
Que mon amour.

NICOLAS.

Consens à leur mariage.

ANTOINE.

Laissez-vous fléchir.

MATHURIN.

Auriez-vous donc le courage
De le laisser partir?

ANTOINE.

Voyez, voyez comme il l'aime!

THÉRÈSE.

Colette l'aime de même.

LA MÈRE NICOLAS.

Ce sont deux enfans.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ils s'aimeront plus long-tems.

MATHURIN, ANTOINE, présentant à la mère Nicolas les deux bourses que leur a données Antonio.

Pour leur ménage
Voilà de l'or;
Que faut-il encor?

LA MÈRE NICOLAS.

Un peu plus d'âge;
Ce sont deux enfans.

CHŒUR.

Ils s'aimeront plus long-tems.

NICOLAS.

Écoute donc, femme, tu es la maîtresse, c'est juste ça: mais je suis le maître aussi moi. Ces deux enfans s'aiment, c'est naturel, ils veulent se marier, ils ont raison; tout le monde le désire, moi je le veux, et je les unis.

(Antonio et Colette saisissent chacun une des mains de la mère Nicolas, qu'ils arrosent de larmes et couvrent de baisers.)

ANTONIO.

C'est de vous, de vous seule que je veux tenir ma Colette.

COLETTE.

Si vous me refusez votre consentement, j'en mourrai ; mais je n'obéirai qu'à ma mère.

LA MÈRE NICOLAS.

Ils m'attendrissent... Allons, puisque ton père, puisque tout le monde le veut, mariez-vous, mes enfans, mariez-vous, aimez-vous toujours, et soyez long-tems heureux.

VAUDEVILLE.

COLETTE.

Dès les premiers jours du printems,
On voit sourire la nature,
L'ormeau se boutonne, et nos champs
Se couvrent déjà de verdure.
Le moineau franc, sur nos buissons
D'amour entonne le langage.
Il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des amours de tout âge.

MATHURIN.

Je compte quatre-vingts printems,
Et d'amour mon cœur brûle encore.

MATHURINE.

Ta Mathurine en compte autant,
Et ta Mathurine t'adore.

Les jeux glissent sur les glaçons,
Les ris profitent d'un orage.
S'il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des amours de tout âge.

THÉRÈSE.

La jeune Iris dit que l'amour
N'aime qu'un léger badinage;
Gertrude soutient à son tour,
Que l'amour est un dieu fort sage;
Chacune d'elles a ses raisons
Pour tenir un pareil langage.
S'il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des plaisirs de tout âge.

ANTONIO, au public.

Le tems seul mûrit les talens;
Aux bords que le Permesse arrose,
On cueille, en marchant à pas lents,
La violette avant la rose.
Ce n'est qu'instruit par vos leçons
Qu'on peut mériter vos suffrages.
Il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des talens de tout âge.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des talens de tout âge.

FIN DU MARIAGE D'ANTONIO.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Le Traité nul, comédie en un acte, par Marsollier. 1
Gulnare, comédie en un acte, par le même. . . 85
Adolphe et Clara, comédie en un acte, par le même. 153
Notice sur Lachabeaussière. 237
Azémia, comédie en trois actes, par Lachabeaussière. 241
Le Mariage d'Antonio, divertissement en un acte, par feu madame de Beaunoir. 315

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

301992
842.08 Suite du Répertoire du Th
R425a
v.61

NAME	DATE	NAME

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 421